



A l'école de l'écrivain. Des mots partagés année 2011/2012

Textes/témoins des écrivains participants



Avec le soutien de l'Éducation nationale et de la Caisse des Dépôts
Opérateur : la Maison des écrivains et de la littérature – Mel

Alain Absire

Livres : **Le Chevalier à l'armure d'argent** 3 vol. (Éveil et Découvertes)
Collège Le Chapitre à Chenôve

Participant pour la cinquième année consécutive au Programme *À l'école de l'écrivain*, j'ai eu le plaisir de parrainer une classe de 5^{ème} au Collège Le Chapitre de Chenôve estampillé Réseau Ambition et Réussite dans la périphérie de Dijon.

Une vingtaine de collégiens appartenant pour beaucoup d'entre eux à des milieux socioculturels ne privilégiant ni la lecture ni l'écriture ont ainsi pu travailler sur ma trilogie romanesque pour adolescents intitulée : *Le Chevalier à l'armure d'argent* (Ed. Éveil et Découvertes – 2009/2010/2011), située durant la première croisade, dans les années 1099-1100.

Il est à noter que le Collège Le Chapitre avait déjà participé à cette opération une première fois en 2010 avec l'écrivain Cécile Ladjali. Forte de cette expérience, Mlle Audrey Brunet, professeur de lettres, a su motiver ses élèves pour que, dès notre première rencontre du 27 janvier, ils aient déjà lu les trois épisodes du *Chevalier à l'armure d'argent*, ce qui représente tout de même 300 pages, certes illustrées mais néanmoins assez denses et prenant pour cadre historique une époque mal connue de jeunes âgés de 12 à 13 ans.

Pour notre première rencontre, le dialogue s'est établi naturellement. Les élèves, d'origines et de cultures diversifiées et dont l'étude du Moyen Âge est au programme, ont préparé **de nombreuses questions portant à la fois sur le récit des aventures** du jeune écuyer Guillaume, de Zakia la petite musulmane et du mystérieux chevalier victime d'une terrible malédiction, **ainsi que sur mon activité d'écrivain**.

Ensemble, nous nous sommes d'emblée entendus pour réaliser **un vrai travail de réécriture de différents épisodes** de la trilogie. Dans ce but, nous avons constitué cinq groupes de travail de quatre élèves chacun et avons lancé plusieurs pistes dont celle **d'une pièce de théâtre adaptant sous forme dialoguée plusieurs scènes** des trois livres et dans lesquelles figureraient tous les personnages. La forme finalement adoptée étant soumise au vote de chacun.

Une semaine avant notre seconde rencontre fixée au 16 mars, j'ai donc reçu par courriel huit scènes qui, regroupant dialogues et didascalies, mêlent judicieusement les expressions contenues dans les livres et les idées souvent originales de chacun. En outre, et alors que d'ordinaire les classes que je rencontre imaginent une suite à mes récits, cette fois, les élèves ont préféré **écrire deux scènes précédant l'action du premier épisode** : *La malédiction de Jérusalem*. Ainsi, ont-ils découvert par eux-mêmes les motivations de Guillaume, un garçon de leur âge résolu à partir aux croisades pour devenir chevalier, et ont-ils mis en scène son entraînement avant de s'embarquer pour la Palestine.

Vocabulaire, syntaxe, style parlé, rythme dramatique, emploi des modes et des temps, mais aussi subjectivité des personnages..., respectant le style et les propositions originales habilement développés par les uns et les autres, nous avons poursuivi l'exercice en profondeur, en constatant qu'il est toujours possible **de se risquer à formuler ses propres idées** et de parvenir à les exprimer clairement.

Profitant de la dynamique ainsi créée, pour conclure la séance, chacun s'est porté candidat pour « interpréter » tel ou tel personnage dans l'optique d'une lecture publique prévue pour la mi-juin.

Ensuite, j'ai donc reçu pour le 15 mai les textes de sept scènes quasiment abouties et de trois restant à terminer. L'ensemble représentant une bonne vingtaine de pages. Amitié, courage, générosité, mais aussi peur, doute et colère... faisant appel à **une vaste gamme de sentiments**, lors de cette dernière séance de travail, sur plus de trois heures, nous avons,

groupe par groupe, peaufiné et terminé l'écriture de chaque scène. Après quoi, nous avons **mis en voix l'ensemble, selon la distribution des rôles choisie par les élèves eux-mêmes.**

Au résultat, tant sur la forme que sur le fond, force est de saluer un réel enthousiasme de la part d'aussi jeunes élèves aux yeux desquels la lecture et l'imaginaire qu'elle met en œuvre ne se marient pas d'ordinaire **avec l'action et l'identification « physique » à des personnages porteurs d'émotions et d'idéaux capable de les faire vibrer.**

Comme les années précédentes, qu'il me soit permis de saluer le très bon accueil qui m'a été réservé au collège Le Chapitre et l'engagement de Mlle Brunet qui a su canaliser les énergies souvent débordantes de ses élèves et leur a permis de réaliser **un travail d'adaptation littéraire en tous points épanouissant et formateur.**

Renata Ada Ruata

Livre : ***Ces tout petits riens du désastre*** (Yago)

Collège Joliot Curie à Reims

Je me suis rendue au Collège Joliot-Curie, dans la banlieue de Reims, pour rencontrer les élèves de 3^{ème} de Madame Sophie Hameury.

Chaque fois je suis arrivée à la gare Champagne-Ardennes. On entre dans une gare neuve, semblable à toutes les autres gares TGV, à travers les baies vitrées les champs ne sont jamais très loin. Le soir lorsque je repars, le quai est bondé. Des hommes et des femmes l'air affairé, la plupart portent le costume réglementaire des affaires. Moi je sors d'une rencontre avec des élèves d'une zone classée ZEP.

Le collège est situé près de la ligne de tram qui relie cette banlieue au centre-ville, juste à côté il y a le lycée et une section SEGPA. Les bâtiments sont flambants neufs, les couloirs d'une propreté impeccable, tout le monde d'une extrême amabilité. En ce **jeudi 19 janvier**, il fait un froid de gueux. Le principal est venu m'attendre à la gare. Dans son bureau nous retrouvons son adjoint, la documentaliste et la professeure concernée par ma venue. On m'offre le café, on parle. L'atmosphère est détendue, agréable.

Comme d'habitude, j'avais demandé à rencontrer les élèves en dehors d'une salle de classe, si possible dans la bibliothèque. On m'avait proposé deux heures en début d'après-midi, j'avais souhaité voir les élèves en fin d'après-midi pour que la journée se termine par notre rencontre, qu'ils n'aient aucun cours après. J'aime que ces rencontres ne soient pas enclavées dans l'horaire scolaire. Si je le pouvais, cela se déroulerait au moins une fois dans une bibliothèque publique proche de l'établissement pour que d'autres lecteurs de mon livre se mêlent aux élèves, que ces derniers puissent ressentir que la lecture naît de la volonté, du désir de chacun.

Madame Hameury avait préparé mon arrivée mais lors de cette première rencontre, les élèves n'avaient pas encore mon livre en leur possession. Leur professeur les avait fait réfléchir sur le titre : *Ces tout petits riens du désastre*. Elle leur avait annoncé aussi que, dès qu'ils auraient lu la première partie du livre, elle leur distribuerait une série de questions. Elle avait souligné que leurs réponses feraient l'objet d'une évaluation. Mon but, ce premier jour, fut d'essayer d'éloigner la lecture de mon livre d'un travail scolaire ordinaire. En effet, ce n'était pas n'importe quel livre puisque l'auteur était là debout, vivante, devant eux ! Et qu'à la fin de cette première rencontre, ils pourraient repartir avec son livre et le lire.

J'ai commencé par leur parler de mon parcours d'écriture. De comment moi, née en Italie, fille de maçon émigré en France, j'en étais venue à écrire des livres et à les publier. Mon parcours jusqu'à l'écriture à travers l'apprentissage de la langue française à l'école.

Dans un second temps, je leur ai présenté mes différents livres publiés, je leur ai aussi montré le livre collectif auquel j'avais participé avec vingt-quatre autres femmes. J'avais apporté ces livres avec moi et je les avais disposés sur une table près d'eux. D'une enveloppe, j'ai sorti le tapuscrit de mon dernier roman, celui que je venais à peine de terminer. Tout au long des deux heures, ils ont été très attentifs. Derrière eux, silencieux, leur professeur, Sophie Hameury, et la documentaliste, Anne Boussier, un autre professeur de français. J'ai terminé par l'évocation de mes manuscrits inédits.

Quelques questions avaient été posées ici ou là, à la fin elles ont fusé ils voulaient en savoir plus, sur tout. Savoir qu'elle était la part de réalité, de « choses vraies » dans mon livre. Madame Hameury m'a confié que certains élèves, qui n'intervenaient jamais en classe, ce jour-là avaient pris la parole. Cela m'a réjouie.

Dans un troisième temps, je leur ai lu de courts extraits de *Ces tout petits riens du désastre*. Quelques paragraphes au début du livre, quelques-uns dans la deuxième partie, un

paragraphe dans la troisième partie. Je leur ai un peu parlé des personnages, de comment je les invente. Je voulais les mettre en appétit.

Enfin, nous avons discuté sur la signification du titre. J'ai parlé de l'intervention des éditeurs dans le choix d'un titre, d'une couverture.

J'aurais voulu remettre moi-même, à chacun, mon livre mais cela n'a pas été possible. Je l'ai regretté. En partant j'ai offert à Anne Boussier, la documentaliste, un exemplaire de *La voie de Tina* pour la bibliothèque du collègue.

Dans les semaines qui ont suivi, Anne Boussier a pris contact avec moi car elle avait donné à lire *La voie de Tina* à une élève de 5^{ème}, Fawda, et elle me demandait si j'accepterais de lui accorder une interview lors de ma prochaine venue, cette élève écrirait ensuite un article pour le journal du collègue. La rencontre fut émouvante.

Je suis intervenue le **jeudi 15 mars** pour la seconde fois. Les trois quarts de la classe avaient lu le livre avec plus ou moins de difficultés. (Il faudrait peut-être, pour ces classes, établir des groupes de lecteurs - l'idéal ici aurait été d'avoir des groupes de trois — cela permettrait à ceux qui ont de grandes difficultés de lecture d'être aidés, stimulés dans leur lecture par les autres.) Ils avaient préparés des questions. Madame Hameury avait souhaité qu'elles ne soient pas écrites pour que ce soit moins formel et qu'on laisse une place à la spontanéité. Naturellement ce fut une séance un peu bruyante, mais, contrairement à leur professeur, j'en ai été satisfaite. Parfois j'ai dû relancer le questionnement en les questionnant à mon tour sur tel ou tel point du livre, et cela a bien fonctionné. Pour finir quelques-uns m'ont lu de courts passages qu'ils avaient particulièrement appréciés.

La dernière séance a eu lieu le **jeudi 29 mars**. Comme les deux autres fois, on est venu me chercher à la gare et l'on m'y a ramenée le soir. Depuis ma précédente visite, le ciel était resté d'un bleu limpide. La chaleur pouvait faire croire que nous étions déjà en juin !

Cette dernière séance s'est déroulée en deux temps bien distincts.

Le premier temps a d'abord été consacré à une discussion réflexion sur ce qu'est un lecteur. J'avais envoyé à Madame Hameury un court questionnaire à leur faire remplir anonymement et à me transmettre, ce qu'elle a gentiment fait. Leurs réponses devaient me permettre de relier la réflexion à leurs habitudes de lecture. J'ai pu ainsi essayer de leur faire prendre conscience de leurs contradictions, et aussi de pointer leurs attentes. Ensuite nous avons lu, parfois moi parfois eux, de courts passages que j'avais choisis. Et nous en avons débattu.

Pendant le deuxième temps (pour répondre au souhait de Madame Hameury), j'ai organisé un atelier d'écriture en présence de leur professeur et de la documentaliste. J'avais demandé à chacun de choisir un poème de dix lignes maximum qu'il devait recopier et apporter pour cette dernière séance. À partir de la structure du poème choisi, par substitution des verbes, des noms, des adjectifs, etc., ils ont écrit le leur. Un poème palimpseste en quelque sorte. Certains d'entre eux ont lu à haute voix le poème qu'ils venaient de faire naître.

Presque tous m'ont demandé d'écrire une dédicace sur leur livre et nous nous sommes quittés à regret.

Une frustration m'est venue de n'avoir pu passer un peu de temps à la fin avec Sophie Hameury et Anne Boussier pour faire avec elles un bilan de ces rencontres.

Le soir, en attendant mon train, je me suis demandé quel souvenir ces élèves garderont de ces moments. Quant à moi j'ai eu l'impression d'avoir réveillé, chez quelques-uns, une petite flamme. Pour combien de temps ?

Philippe Adam

Livre : **Légumes verts** (Le Bleu du Ciel)
Collège Jules Ferry à Marseille

BRUMES MARINES

19 janvier 2012.

La veille, la préfecture des Bouches du Rhône évacuait 4300 personnes pour cause de désamorçage d'une bombe de 500 kilos, découverte à proximité du quartier du Panier, enfouie là depuis la seconde guerre mondiale. Aujourd'hui, nulle trace d'explosion et la classe de 3^{ème} A est presque au grand complet pour accueillir « son auteur ».

« Monsieur, dit le jeune El Hadi, nous avons lu votre livre, *Les légumes verts*, nous vous remercions d'être là et, pour vous recevoir avec honneur, nous n'allons pas parler de l'OM et du PSG. Vous préférez le PSG ou l'OM ? ».

Intervention de l'arbitre, Anne Rosset, leur professeure. « El Hadi, justement, on avait dit qu'on n'en parlait pas ».

Reprise d'El Hadi : « Oui. C'est vrai. Mais je sais pas moi, je posais la question comme ça... Et donc, monsieur, bienvenue à Marseille ! ».

Voilà. Tous ont sur leur table un exemplaire des *Légumes verts* mais tous ont aussi leur surprise, dont ils m'offrent un exemplaire : *Le carnet de recettes*, soit un petit recueil des entrées, plats et desserts préférés des élèves de 3^{ème} A.

Il y a là le « *Fameux Romazava de Zaidati* », recette malgache, le « *Kotlet mielony de l'arrière grand-mère de Deborah* », recette polonaise, la « *chorba de Nahla* », recette algérienne, le « *Pilao de Marsati* », recette maoraine et comorienne, le « *Riz au lait de coco et à la mangue de Léa* », recette thaïlandaise – bref, mine de rien, on voyage.

Et nous voici d'ailleurs partis pour le Japon, terre d'origine des *Légumes verts*. Il est question de « mihon », ces reproductions en plastique des plats, mais aussi de crise alimentaire, d'écriture, de surpopulation, d'inspiration, du grand gâchis alimentaire, de la Bourse et du métier d'écrivain, qui perd des points, vu ce qu'on gagne, et il en est souvent question, vers la fin, dans les entretiens, de ce qu'on gagne, comme si c'était là le meilleur point de repère pour savoir s'il faut se démener ou non, si ça vaut le coup ou pas de s'engager dans ces métiers-là, et comme il s'avère qu'après tout ce n'est pas grand-chose, comme l'a dit un élève, « Pourquoi, au lieu d'en sortir un tous les 3-4 ans, vous n'écrivez pas plutôt un roman par mois ? ».

23 février 2012.

La veille, Nicolas Sarkozy était en meeting à Marseille, parc Chanot, face à des milliers de personnes. Mais aujourd'hui, nulle trace de ces milliers de personnes, pas d'affiches, pas de banderoles, pas d'électeurs UMP ivres et encore éméchés du discours de la veille.

La classe de 3^{ème} A est là, en dépit du grand, du très grand soleil qui donnerait envie à n'importe quel élève parisien de sécher les cours. Eux, ils ont l'habitude, on ne va pas commencer à sécher sous prétexte qu'ici l'été commence en hiver.

Aujourd'hui, sujet de réflexion : les croyances. Croyances revendiquées, croyances cachées, on en vient assez vite aux superstitions, on tente de comprendre pourquoi d'une manière générale il est préférable de ne pas passer sous une échelle, pourquoi les chats noirs, pourquoi Spinoza parle des gens superstitieux comme d'êtres qui font délirer la nature avec eux.

Etude de texte : « Si les hommes pouvaient régler leurs affaires un plan arrêté, et si la fortune leur était toujours favorable, ils ne seraient jamais en proie à la superstition ».

Et là-dessus on en vient à cette croyance multi-millénaire qui englobe les astres dans notre délire : l'horoscope.

On en lit quelques uns.

On comprend vite que tous les horoscopes sont gentils.

Alors vous, les 3^{ème} A, écrivez s'il vous plait un horoscope méchant, désagréable, calamiteux, catastrophique.

Ils le font, ils y travaillent et c'est très bien.

15 mars 2012.

La veille, François Hollande était en meeting à Marseille, « ville qui souffre », a-t-il lancé face à des milliers de personnes. Mais aujourd'hui, nulle trace de ces milliers de personnes, pas d'affiches, pas de banderoles, pas d'électeurs ivres et encore éméchés du discours de la veille. Par contre, une épaisse brume. Comme si une usine de talc ou de farine venait d'exploser.

Vous voyez les brumes marines, me dit Anne Rosset, et c'est quelque chose de plutôt rare.

On est à Marseille mais vu de près c'est le Londres de Jack L'éventreur.

La classe de 3^{ème} A est là, quand même, elle a su retrouver le chemin de l'école, le couloir qui mène de la cour à la salle de français/latin/grec (et sur les murs, des travaux d'anciens élèves sur Pandore, sur les fouilles de Pompéi, un poster de Jules César).

« *Marseille, ville qui souffre* » a donc dit François Hollande, la veille, et nous allons justement parler d'une chose qui travaille les quartiers nord : le manque, l'absence, le défaut d'emploi.

Il est question des chiffres du chômage, des SDF, de la difficulté de s'en sortir et des petites annonces qu'on voit dans le journal, celles avec des photos de jeunes gens épanouis, le sourire aux lèvres, vantant le métier de télé-commercial ou d'agent immobilier.

Il est question ensuite de la démarche de Julien Prévieux, dont *Les lettres de non motivation* sont étudiées.

On lit.

Julien Prévieux à la société Bénédicta : « Depuis 5 ans je me nourris exclusivement de sauce béarnaise, de sauce hot pepper, de sauce pommes frites, de sauce américaine, d'aïoli, de sauce pour nem, de sauce bourguignonne et de sauce madère ».

Julien Prévieux toujours : « Dans un souci d'efficacité maximum j'ingurgite les pots le plus rapidement possible. »

On lit aussi les réponses des entreprises – « en dépit de tout l'intérêt que présente votre profil » - et l'on se décide à écrire sa propre lettre de non-motivation, en tenant compte d'une sélection de « Petites annonces classées », à qui on répond NON.

Exercice : Ecrivez votre lettre de non-motivation.

Ils le font, concentrés, sévères.

Ils sont bien.

Marseille dans les brumes, ce n'est pas *Marseille qui souffre*, ce n'est pas *Marseille au travail* ni *Marseille sous les bombes*, ce n'est qu'un moment, comme ça, et pour eux il y en aura d'autres : à la fin de l'année, moins d'un tiers d'entre eux passeront en seconde.

Hafid Aggoune

Livre : **Rêve 78** (Joëlle Losfeld)

Collège Georges Clémenceau à Mantes-la-Jolie

Loin du Clémenceau du XVIII^{ème} arrondissement parisien des "Mots Partagés" 2011, c'est en voiture que j'ai d'abord choisi de me rendre au Clémenceau de Mantes-la-Jolie, ville qui n'a rien de nouvelle et qui, à mes yeux d'automobiliste, n'était jusque-là qu'un nom sur un panneau lors de week-end improvisés à Trouville, chère à ma tendre Marguerite Duras.

En effet, Mantes-la-Jolie n'est pas une ville nouvelle, et j'appris même avant de m'y rendre, qu'à ces origines un port de pêche y formait le cœur de son activité, en faisant un lieu de confluences économiques stratégiques et d'échanges de première importance, tant par ses voies fluviales que terrestres, mais aussi, situé à la frontière avec la Normandie, un enjeu majeur lors de la Guerre de Cent ans.

Pour me rendre à ces Mots Partagés déjà instructifs quant à l'Histoire francilienne, je choisis non la voie fluviale, mais la fraîchement bétonnée puisque je pris une voie rapide et, à ma surprise, fortement surtaxée après dix heures du matin. Cependant, j'étais seul et m'en allais vers mes jeunes plumes avec sérénité et loin des bouchons.

Bien avant les travaux avec les élèves et l'implication réciproque et attentive dans l'intertextualité qui en découlera tout au long des séances, je suis attentif aux architectures extérieures, au parking et grilles d'entrée sécurisées, à la loge qui m'accueille, aux ambiances de la vie scolaire, aux couloirs, à la salle des professeurs, aux cris de récréation, aux bribes de conversations et disputes ordinaires qui gonflent les espaces, aux sacs oubliés dans un coin de cour.

Ensuite, il faut patienter, qualité vitale de celui ou celle qui écrit.

Attendre un professeur qui va vous présenter sa classe, avec qui l'on a en préambule échangé quelques informations par mail, café en main dans cette salle de fauteuils et canapés, tracts syndicalistes, programmes culturels, aux murs tapissés de tableaux, calendriers, compte-rendus, convocation, affiches de spectacles, notes administratives et autres notices passées inaperçues, n'a rien d'ennuyant. C'est tout le contraire tant l'année scolaire s'y dessine, s'y inscrit au fil des jours. C'est aussi là que vous, écrivain, vous rendez compte que votre venue est anecdotique, moins notifiée qu'une sortie au jardin d'acclimatations, confidentielle, presque secrète, réservée à quelques heureux élus qui trouveront un souffle nouveau le temps d'une semaine d'heures au cœur de l'écriture.

C'est à la cantine que j'ai fait connaissance avec quatre classes (les séances d'écriture ne concerneront que deux d'entre elles), et réciproquement, déroulant avec simplicité et naturel mon parcours et cette vocation me conduisant à la littérature.

Depuis la parution de mon premier livre, "les Avenirs", je n'avais encore jamais eu l'occasion de parler en public dans une cantine, volume de résonances et d'échos assourdissants qui entrecoupent une journée d'élève, se terminant souvent, à mon époque, par des jeux après le dessert, comme celui de la pièce de monnaie qu'il faut pousser à l'aide d'un doigt et parvenir à atteindre l'autre bord de la table en 1, 2 ou 3 coups maximum sans faire tomber la dite pièce... C'est le genre de souvenir qui me revient des fins de déjeuners au collège de Terrenoire à Saint-Etienne.

Je me souviens qu'en primaire, nous appelions les employés (souvent employées), les "dames de la cantine", puis au collège celles-ci sont devenues le "personnel" (d'ailleurs en y repensant, dans ma mémoire de pré-collégien me revient un duo une Gentille/une Méchante, sorte de Laurel et Hardy au féminin et en tablier gris/blanc à liseret bleu ciel — il est tout à fait permis de douter de la véracité historique de ce dernier détail). Toujours est-il que lors de notre rencontre inaugurale, le "personnel" a tout mis en œuvre pour faire le moins de bruit possible alors même que la matinée est le moment précis où s'agitent casseroles et couverts, plats et ustensiles de toutes sortes.

Sous la pluie de questions nourrie par une curiosité vive et une occasion trop belle pour être manquée d'interroger un écrivain jeune et vivant (bien entendu, une fois le temps presque protocolaire de la glace de timidité et de gêne brisée), je pardonne nos chers politiques ou

artistes en promotion lorsqu'ils n'ont d'autres choix que de répéter un texte qui semble appris par cœur. En effet, celui qui vous interroge vous tient pour la première fois derrière son micro, tandis que vous aurez toujours la même histoire à raconter. Si pour l'intervieweur, le sujet est neuf, pour l'interviewé la question a déjà été posée deux, trois, dix fois... ce qui implique une sorte de redite que je tente de mon mieux de réactualiser. Malgré le fait indéniable qu'il m'est impossible de changer mon parcours, je fais en sorte d'attirer l'attention sur des détails qui, selon mon jugement, vont résonner dans l'esprit de mes jeunes mantaises et mantais, tentative subtile pour créer une sorte de jumelage intérieur (ce qui me fait penser que la veille de mon départ, j'ai pu apprendre que Mantes-la-Jolie est jumelée avec l'anglaise Hillington, la nordique Schleswig allemande et la séduisante Maïa portugaise, ce qui a peut-être, et je leur souhaite, donné lieu à des correspondances ou voyages outre-manche, trans-frontaliers ou ibérique, et à choisir, personnellement j'aurais penché pour Maïa, qui est proche de Porto et à seulement quatre kilomètres de l'océan, et réellement très ressemblante à Mantes-la-Jolie).

L'essentiel est bel et bien là : créer un lien, donner à entendre, voir, comprendre l'importance du livre, ce qui constitue le nerf de ma guerre lors de ses belles rencontres, et cela pour des enjeux déterminant dans les consciences de ces jeunes gens dont les parents viennent d'un monde sub-hémisphérique pour la plupart, et dont les prérogatives, à les entendre, est de trouver un travail, peu importe lequel, tant qu'il permet de vivre dignement.

Écrire brise la dureté qui étouffe une âme, dureté tant physique que morale, aussi physique qu'un mur, aussi douloureuse qu'une blessure au sang, voire pire et plus durable. Écrire élève au rang d'individu libre par le langage, par ce pont érigé entre l'intérieur et l'extérieur en soi, tout autant qu'entre soi et l'Autre... Leur dire cela, avec mes mots, les regarder écouter, noter, d'où qu'ils viennent, où qu'ils aillent, me fait espérer qu'une phrase, une idée vont germer, casser les complexes, élargir les horizons.

C'est à cela que je pensais dans cette cantine, ce premier jour, à Mantes-la-Jolie, devant ces quatre classes.

À l'occasion de nos séances de travail en classe (avec deux des quatre classes et l'une après l'autre), et comme à mon habitude, j'ai choisi de donner à écrire à partir d'images envoyées en amont aux enseignants, chaque élève choisissant celle qui l'inspirera au mieux pour écrire une nouvelle, un poème, un conte court.

Ce ne fut pas étonnant pour moi de constater que sur les deux classes, la photo qui avait reçu le suffrage du plus grand nombre montrait un jeune homme seul contre un mur, se couvrant pudiquement le visage de ses mains protectrices.

Parler de ce que le cliché évoque, s'y plonger jusqu'à la prochaine séance a semble-t-il été révélateur du besoin d'écoute et de compassion qu'éprouve ses adolescents. Par ce biais, imaginer une histoire, en a amené plus d'un et une à se confier par une petite fiction, ou frontalement par un texte ouvertement autobiographique.

Comme lors de mes "Mots Partagés" précédents, tous les élèves se sont prêtés à l'exercice peu évident de faire surgir les mots, quelques-uns plus positivement que d'autres, d'autres plus poétiquement, avec mélancolie et un grand nombre avec ce souci de lâcher quelques bribes d'un mal personnel, d'une envie, d'un rêve...

Quand j'ai proposé de revenir une dernière fois (en train cette fois-ci) pour que chaque élève des deux classes puisse lire son texte à haute voix, j'ai senti une joie et une fierté ambiantes. C'est la première fois que cette idée, que je réitérerai, m'est venue. Ainsi, les deux classes, l'une après l'autre, ont pu découvrir les textes de chacun (au CDI et non à la cantine).

Ces grands moments furent le théâtre de petites gênes à l'idée de se dévoiler une seconde fois et ouvertement aux yeux d'un public, certains laissant un copain, une copine lire son propre texte, d'autres en profitant pour adresser leurs mots à une personne en particulier, lettre ouverte d'une amitié à une autre, d'une rancœur à oublier à une autre.

Enfin, lorsque je leur ai avoué que cette année-là, avec ces Mots partagés-là, ils représentaient les classes aux meilleurs textes, ils ne m'ont sans doute pas cru ; or, j'étais sincère.

Mon vœu est que chaque instant passé ensemble grandisse au fond de leur petite solitude, et que la vie ne les effraie pas, que lire ne les effraie pas, que créer, voyager, aimer ne les effraie pas... à Mantes-la-Jolie, Maïa ou ailleurs !

Bruno Allain

Livres : **Monsieur Néplion** (L'Amandier) et **Tel père** (Lansman)
Collège Henri Vallon à Seine sur Mer

Dans le cadre de l'opération « À l'école de l'écrivain. Des mots partagés » et à la demande de Monsieur Leca, nouveau principal, je suis allé cette année au collège Henri Wallon. Nous avons couplé les rencontres autour de mon roman *Monsieur Néplion* et de ma pièce de théâtre *Tel Père* avec une résidence de dix jours sur la thématique « mer et visage », résidence financée à l'initiative du collège sur la réserve parlementaire du député de la 7^{ème} circonscription du Var, monsieur Jean-Sébastien Vialatte, et avec le soutien de La Maison des Comoni, Pôle Jeune Public du Revest, de la Bibliothèque Armand Gatti de la Seyne-sur-Mer et des Écrivains Associés du Théâtre (EAT). Je suis donc allé à La Seyne-sur-Mer les 9 et 10 février, les 2 et 3 avril, du 29 mai au 7 juin 2012. Etant donné la longueur du voyage en TGV (4 heures), je suis resté à chaque fois une nuit sur place. Cela m'a permis de passer trois demi-journées dans le collège par séjour, sans compter la résidence.

Une classe de 3^{ème} a étudié mon roman *Monsieur Néplion* et ma pièce de théâtre *Tel Père* avec leur professeur de français, Madame Corinne Montel. Nous avons été accueillis au CDI sous l'œil attentif et bienveillant de madame Soubic.

La première rencontre est toujours un moment émouvant. Le métier d'écrivain garde une aura évidente. « Est-ce que vous êtes célèbre ? » m'a-t-on demandé... Cela paraît « bluffant » aux collégiens d'écrire, surtout par plaisir... Beaucoup de questions à la fois sur le fond des textes étudiés (la question du père, l'énigme des ventres successifs de la mère dans *Monsieur Néplion*, la construction des deux œuvres en puzzle...) à la fois sur le métier lui-même, sa place sociale, le rapport à l'argent. « Vous devez être riche, Monsieur, vous avez plusieurs voitures ? » Quand je leur apprends les réalités financières de ma situation, ils sont étonnés et trouvent le boulot moins attrayant. Certains me disent ne rien avoir compris à ma pièce *Tel Père*. Je les interroge, je précise avec eux ce que soi-disant ils n'ont pas compris et je m'aperçois qu'en réalité ils ont capté l'essentiel du livre, y compris des subtilités « pas si simples » ou les intentions sous-jacentes. Leur manque de confiance en soi me paraît important. Parmi les questions, la plus inattendue fut « Quelle est votre devise ? » Je me suis surpris à répondre « Continuer ». J'ai cité la phrase de Beckett « je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer » ; j'ai insisté sur le fait qu'il faut se battre pour obtenir ce que l'on désire, pour défendre ce en quoi l'on croit, qu'il y a toujours des embûches, des empêchements, des découragements mais que justement c'est pour cela qu'il faut persévérer. Les élèves m'ont fait le cadeau d'un recueil écrit par eux, dans la lignée de *Monsieur Néplion*: il s'agissait de choisir une photo de famille et de raconter l'épisode heureux que celle-ci représentait. Nous avons le deuxième jour de cette première rencontre entamé un travail d'écriture. Je leur ai notamment expliqué qu'un dialogue se conduit comme un combat à l'épée...

Les rencontres suivantes ont été des moments d'écriture, de lecture, de réécriture. Chaque élève a abouti une saynète mettant en exergue un conflit familial. Ont été abordés les refus de sorties, les rancœurs entre enfants, les incompréhensions de générations... Lors de la dernière rencontre, les élèves ont « joué » (certains savaient leur rôle par cœur) leurs dialogues dans l'amphithéâtre du collège et nous avons abordé la question de la mise en scène. En lien avec ma résidence, j'ai lu deux fois en public quelques-unes de ces saynètes : sur une place en plein air à l'invitation de Georges Perpès de la bibliothèque Armand Gatti le 2 juin et sur la scène de la Maison des Comoni, pôle jeune public du Revest où se sont déroulées le 7 juin l'exposition et la restitution du travail effectué lors de ma résidence... Enfin, toujours en lien avec cette résidence, ces mêmes élèves de 3^{ème} m'ont à nouveau interviewé afin de rédiger une page sur Wikipédia me présentant.

Un mot sur la résidence en juin autour du thème « Mer et visage ». Une salle d'arts plastiques a été mise à ma disposition. J'ai pu avancer dans mon travail personnel en réalisant plusieurs gouaches laissées au collège et illustrant mon travail sur l'ombre et la lumière. Comment les visages sont ainsi « sculptés », forment un ensemble dissymétrique et ne sont pas seulement composés de deux yeux, un nez, une bouche à la manière de la tête à Toto. J'ai également

peints deux toiles approfondissant ce point de vue. De nombreuses classes sont venues me voir et nous avons œuvré avec le soutien dynamique des enseignants à l'aboutissement de productions où se sont mêlés écriture et arts plastiques. Par exemple, une classe de sixième a sculpté dans la terre des visages « comme s'il s'agissait d'une découverte archéologique sous-marine » avec morceaux fracturés et concrétions. Ils se sont ensuite mis à la place de ces visages et ont décrit le moment où ceux-ci se sont sentis soulever du fond par les hommes et ont été ramenés à l'air libre... Une autre classe de troisième a utilisé un appareil de photo étanche. En le plongeant dans l'eau, ils se sont photographiés. La surface a déformé leurs visages dont ils ont ensuite recopié les contours afin de se peindre sur de grandes feuilles. D'autres encore ont fabriqué des monstres marins : pour ce projet une classe de CP et une de CM1 sont venus au collège prêter main forte à des 5^{èmes}. D'autres encore ont réalisé des carnets de voyage, des pieuvres, des poèmes... Une enseignante d'EPS a demandé à ses élèves de composer des figures acrobatiques avec reflet au sol et les a photographiées. D'autres aussi ont réalisé des maquillages marins et ont effectué leur autoportrait ainsi « déguisés ». Enfin, j'ai rencontré plusieurs fois des élèves de SEGPA à l'atelier métallurgie. Avec Monsieur Alexandre Collé, leur professeur dont je salue le savoir-faire et la pédagogie, nous avons réalisé deux sculptures en acier : découpe des pièces, mise en forme et soudure. Le résultat a ébahi les parents d'élèves.

L'après-midi du mardi 5 juin a été banalisée et le collège a bruisé toute la journée de l'activité des ateliers sur la thématique « Mer et visage »

L'ensemble de cette résidence s'est terminé par une exposition à la Maison des Comoni, pôle jeune public du Revest dont je tiens à remercier le directeur, Patrice Laisney, ainsi que Cyrille Eslander, directeur des relations avec les publics et du service éducatif. Le collège a affrété un bus. Ainsi une centaine d'élèves et de parents ont pu assister au vernissage. L'exposition durera un mois, sera visitée par l'ensemble des écoles voisines ainsi que par le public au quotidien, notamment lors de la présentation de saison aux enseignants le 20 juin. Nous avons clôturé la journée par une lecture dans le théâtre avec la comédienne Sophia Johnson et moi-même tout d'abord des dialogues des 3^{èmes} ensuite d'un texte intitulé « Chachien » dont je suis l'auteur.

Ci-joint photos et articles parus dans *Var-Matin*. www.laseynesurweb.com.

Pour terminer, je tiens à mettre en exergue l'enthousiasme des enseignants. Une mention particulière à Monsieur Leca, le principal, qui a tout mis en œuvre pour que les élèves puissent profiter au mieux de ma venue et qui m'a particulièrement bien reçu.

Philippe Annocque

Livre : ***Monsieur Le Comte au pied de la lettre*** (Quidam)
Collège Montaigne à Lormont

Elle n'a jamais su ni écrire ni lire.

Au fond je suis toujours plein d'appréhension à l'idée de proposer un livre comme *Monsieur Le Comte au pied de la lettre*, déroutant même pour des lecteurs réguliers, à des jeunes qui pour la plupart n'ont pas une pratique courante de la lecture. C'était la deuxième fois cette année à Lormont, ça s'était ma foi très bien passé l'année précédente à Blois, mais tout de même. Pourtant là encore le courant est très bien passé. Principal regret : la dimension transgressive du texte qui est difficile à faire passer quand le public manque des références nécessaires pour bien voir ce qu'on transgresse.

Ce que les jeunes retiennent tout de même, et qui les surprend, c'est la méfiance à l'égard des mots de celui qui à leurs yeux doit être un spécialiste. Cette idée que les mots *veulent dire* quelque chose, avant l'usage et indépendamment de la volonté de leur auteur, qui doit regarder en face cet empêchement de dire vraiment, lequel est en même temps la condition de toute littérature.

Le texte qui leur a été proposé ayant une dimension plus ou moins oulipienne, c'est la piste que je me propose d'explorer avec eux. Et voici qu'ils s'en emparent, des mots. Sardinosaures, avions ou baobabs, ils jouent avec et peu leur importe, à mon grand dam, le sens auquel ils parviennent. Le langage devient jeu de construction, Légo dont l'enfant oublie volontairement la notice pour laisser libre cours au jeu des possibles : à leurs yeux toutes les formes sont valides. J'insiste : il faut que vous parveniez à un sens, du sens. Je me demande un peu si je ne prêche pas dans le désert – et il faut reconnaître qu'une partie de moi-même se rappelle non sans plaisir cette pratique du Légo libre à laquelle je suis en train d'assister.

Et puis, comme à la dernière séance j'évoque le livre dont l'écriture vient de trouver son terme entre mes deux visites – un livre de poésie inspiré de la technique oulipienne de l'avion (chercher dans les mots, les phrases, les autres mots ou phrases qui s'y cachent comme l'avion se cache dans l'abréviation), je les invite à cacher leur propre prénom dans un vers libre qui – toujours mon souhait du sens – dise quelque chose d'eux-mêmes. Et souvent, ce qui vient est obscur, la langue leur résiste, ils en ont le sentiment, si bien tout de même qu'à un moment :

Elle n'a jamais su ni écrire ni lire,
Amélie.

C'est beau, c'est beau mais c'est un peu triste, lui dis-je sur l'instant. Mais finalement non, ce n'est pas triste du tout, puisque le dire c'est déjà le dépasser.

Pierre Assouline

Livres : **La Cliente** (Gallimard-Folio) et **Fantôme** (Portaparole)
Collège Georges Clemenceau à Paris

Le phénomène est des plus étranges. Je participe depuis sa création à l'opération « À l'école des écrivains ». J'ai été dans le Midi, dans le Nord, en banlieue parisienne et enfin à Paris. Or, à chaque fois, à la fin de l'année, j'ai du mal à croire que j'ai passé le semestre à accompagner une classe en grande difficulté dans un collège qui l'est tout autant au sein d'une zone qui ne l'est pas moins. On me dira, on me l'a dit d'ailleurs, que je suis bien tombé. Que j'ai eu de la chance. Que je les ai impressionnés. Peut-être. Une fois, je veux bien. Mais quatre ? Qu'il s'agisse de l'attention des élèves, de leur tenue, de leur niveau, de leur curiosité, de la pertinence de leurs questions, de leur discipline, de leur respect pour l'autorité de leur professeur, j'ai été feinté.

Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de problème, évidemment. Dans chaque classe, j'en ai vus qui n'écoutaient pas. Qui conservaient leur sac même pas ouvert sur les genoux car déjà prêts à partir alors qu'ils étaient à peine assis. Qui accusaient un vrai retard dans l'expression écrite ou parlée. Qui ne maîtrisaient pas les codes essentiels de la langue. Mais globalement, j'ai été feinté par ces jeunes Français dont la plupart des familles venaient d'ailleurs. Au fond : plus impressionnés qu'eux.

Cette année, ce fut le Collège Clémenceau, rue des Poissonniers. Entre Barbès, Château rouge et la Goutte d'or à Paris pour situer le décor.

Deux de mes livres avaient été mis à leur programme par leur professeur de Français, Isabelle Cannoodt.

L'un est mon premier roman *La Cliente*, publié il y a une quinzaine d'années ; un récit assez bref mais âpre, sur fond de retour à l'Occupation, autour de la question universelle et intemporelle de la délation. L'autre est une nouvelle policière intitulée *Fantômes* dont la Bibliothèque nationale de France site François Mitterrand est le théâtre.

La première fois, nous avons parlé. Moi surtout. De mon métier, mystérieux entre tous. Quelques uns brûlaient de savoir si on pouvait en vivre matériellement et avouèrent leur déception à l'énoncé du partage des droits avec l'éditeur, le diffuseur et le libraire (je retiendrais leur suggestion de tout garder pour moi, laquelle est, soit dit en passant, très actuelle et pourrait s'avérer visionnaire). Les questions furent nombreuses et variées.

À la deuxième séance, je leur ai fait visiter la BNF. Une visite privée dans les coulisses, au cœur même de la grande machine, grâce à l'obligeance des agents sur place. Ils furent bien conscients que jamais ils ne pourront la refaire car ce privilège est rare. Si quelques uns d'entre eux reprennent bientôt naturellement le chemin de cette bibliothèque, cela n'aura pas été en vain.

À la troisième séance, grâce aux prouesses techniques de leur professeur, ils purent visionner en DVD la cassette vidéo de l'adaptation télévisée de *La Cliente* et la critiquer ensuite. Ainsi, pour l'un et l'autre livre, ils ont été en mesure d'expérimenter le passage de la littérature à l'écran, et d'objectiver *in situ* ce qui n'aurait pu être qu'abstrait. Ce fut l'occasion d'échanges sur le principe même de la translation d'un support à l'autre.

Enfin, ils ont eu à réécrire *La Cliente* en s'emparant chacun d'un passage et en modifiant l'esprit, le début, la fin, les personnages. Hormis quelques copies paresseuses et insignifiantes, ce que j'ai lu m'a soufflé par l'originalité et la qualité. Notamment une, nettement au-dessus du lot.

C'est toujours le cas. Il y en a toujours un ou une qui émerge. Nous avons parlé. Elle veut être journaliste. Je lui ai proposé de lui faire visiter l'école de journalisme de Sciences Po où j'enseigne pour lui en donner le goût. Ce fut le cas, non pour le journalisme mais pour

Sciences Po, les années précédentes avec un ou deux élèves qui m'en avaient fait la demande. On verra bien. Mais qu'il y en ait un seul ou une seule chaque fois me suffit à croire que je ne vins pas en vain.

Gwenaëlle Aubry

Livre : *L'Isolée* (Gallimard-Folio)
Collège Jules-Ferry à Woippy

Hors les murs 23 mars

« Certains de nos élèves logent là », me dit Carole en passant devant l'Hôtel du Nord — un carré de béton au milieu d'autres blocs, plus élevés, façades nues, déclinaisons de beige, mais pas de désolation, le printemps arrive, parfums de terre remuée et, autour des tranchées ouvertes par les travaux du nouveau tramway, des herbes folles : zone franche, banlieue, territoire des bannis, des sans-papiers, des sans-logement, des en-instance-d'expulsion ? Et bien non, et cela je l'ai senti d'emblée en voyant Carole Clotis sur le quai de la gare de Metz, en rouge et noir, jupe courte et jambes nues: pas de déguisement ni de faux-semblant, pas d'état d'exception, de règles nouvelles ni suspendues. On va juste jouer le jeu, en s'efforçant de redistribuer les cartes: à chacun, les mêmes atouts.

La séance a lieu dans la salle de documentation. Les élèves s'installent, face-à-face, de part et d'autre des grandes tables. Devant, les filles, plus loin les garçons. J'apprendrai à les reconnaître, pour le moment, on s'observe, on s'épie. Je lis l'*incipit* de *L'Isolée*, un peu anxieuse. On est en pleine affaire Merah: comment parler de ce livre, ce livre du silence et du refus, de la révolte et de la dérive, sans malentendu ni écho déformé ? Bien vite, je me rassure. C'est que, simplement, les élèves ont travaillé : ils ont lu le texte avec leur professeur, ils l'ont analysé. C'est Paola qui lit, cette fois : le compte-rendu du cours précédent. Les élèves ont travaillé sur l'usage du « je », des temps verbaux. À un moment passe le mot « analepse ». Et là les choses (je veux dire, le travail de Carole Clotis) sont décidément claires : ces enfants (c'est une classe de 4^{ème}), on va leur donner les mêmes mots qu'aux autres. On ne va pas les enfermer dans le langage qu'ils sont supposés parler. À un moment, je parle de ça: je parle du *Saint Genet* de Sartre, et du mot « voleur » apposé à l'enfant Genet, « un seul mot qu'il contemple à l'envers et qui contient son âme », et de l'œuvre, la vie entière qu'il faudra pour réparer cette violence-là. Je parle de la guerre de Pierre et de Margot (les personnages de *L'Isolée*) contre ces mots qui font écran au réel, « SDF » pour clochard, par exemple, et des mots de la littérature et de la philosophie qui déplacent le langage pour ouvrir un nouvel accès au monde. Devant moi, une petite, soudain, rit, d'un rire nerveux, gêné. C'est la corde sensible : ça se joue là, tout se joue là. À la fin de la séance, la même petite, avec une autre, s'est emparée d'un dictionnaire : elles tournent les pages, fébriles, en riant, toujours. Carole et moi leur demandons ce qu'elles cherchent : « Oh non, Madame, on peut pas vous dire, c'est trop la honte ». On insiste, elles finissent par céder : « On cherche le mot "philosophie" ». OK, la prochaine fois on parlera de ça.

11 mai

Nous sommes donc convenues, Carole Clotis et moi, de commencer par là : le sens du mot « philosophie ». Les élèves auront travaillé un passage du livre où, d'une certaine façon, il est question de cela : le bonheur — et le danger — qu'il peut y avoir à ressaisir le monde sous des idées. Est-ce la tiédeur de cette journée de printemps, la fatigue de la fin d'année, l'excitation du premier tour des élections: les élèves tardent un peu à s'installer. Carole leur a demandé d'écrire leur nom sur un bout de papier, Brahim s'est collé le sien sur le front. De toutes les tables, des demandes fusent : Madame, j'ai oublié mon livre, mon cahier, ma règle — des demandes inquiètes, enfantines, de présence, d'attention. Carole y répond avec douceur et fermeté. Pas de tension, de rapport de force, ni d'agressivité : aucune incertitude quant à la place qui est la sienne, le rôle qu'elle a à jouer. Et, très vite, le calme revient. Les élèves lisent les petits textes qu'ils ont composés en écho à l'*incipit* de *L'Isolée*. Je leur parle, donc, de la philosophie, de Socrate, de l'étonnement qui torpille et défait les préjugés. Ils écoutent, questionnent, attentifs, présents.

À l'issue de cette deuxième séance, ce que je sentais déjà m'apparaître très clairement : ils suivent leur professeur, sans bien savoir où elle va les mener, mais ils la suivent, ils lui font confiance. Et là où elle les emmène, ce n'est pas entre mais hors les murs: elle fait tomber les barrières, les cloisons érigées entre eux et les livres, et le langage, et le monde. Elle leur fraie un accès à ce qui, pour d'autres, plus chanceux, est ouvert d'emblée. Et cela vient tout simplement de ce que la place qu'elle occupe est celle de la transmission (et non de la domination, du conflit, ni de la démagogie). Au téléphone, un soir, elle me dit qu'elle a appris à sa classe le sens du mot « intarissable ». Elle leur a aussi demandé de noter leurs réactions à mes interventions : « L'écrivain était intarissable », a noté un élève — un mot de plus qui est passé, encore une brèche dans le mur. Mais la prochaine fois, je parlerai moins.

1er juin

Dernière séance, le programme est établi, nous allons travailler sur les dernières pages du livre. Dans la cour du collège, sur les terre-pleins, des hélices multicolores, des installations, de grands iris mauves. Les élèves ont composé un « jardin des mots » ; il y a aussi un projet avec l'UNICEF, un concours de nouvelles, une équipe de foot, un orchestre. Je les lis, ces dernières pages. Puis c'est au tour des élèves : ils ont rédigé des « hypothèses de lecture ». Ils ont, en fait, réécrit, chacun, la fin du roman, ils en ont exploré les possibles. Et leurs textes tiennent, concis, nets, sans concessions. Le travail s'engage sur ces dernières pages. Des mains se lèvent, nombreuses remarques, toutes pertinentes, parfois subtiles. Et, à mesure, un autre texte s'élabore : le professeur note, au tableau, les points fondamentaux, construit, mot à mot, avec la classe, des phrases. Voilà, c'est fait : ce sont eux qui écrivent à présent, en écho, et moi j'écoute, heureuse, émue de voir le livre vivre à travers leurs mots. René Hirschi, le Principal, est là : il écoute, lui aussi. Et puis il prend la parole, il les félicite. Sourires en coin, paupières baissées, ils sont contents, surtout ne pas le montrer : c'est trop dommage que ce soit fini, dit Paola en partant. On se dit au revoir.

Au déjeuner, ensuite, on me parlera de ce chanteur de variétés invité à grands frais par la municipalité et de l'argent qui manque pour acheter de nouveaux instruments aux membres de l'orchestre, de ces sorties au théâtre, au concert, organisées chaque mois. « Ils avaient peur, au début, me dit la Principale adjointe, ils ne connaissaient pas les règles. Mais à la fin de l'une des représentations, une petite m'a dit : "Oh, Madame, c'était tellement beau je voudrais chaque jour avoir quelque chose comme ça dans ma vie ". Voilà, conclut-elle, c'est ce qu'on tente de faire : qu'ils aient, chaque jour, quelque chose comme ça dans leur vie ».

Yves Bichet

Livre : **Terres froides** (Fayard) + projet de film
12 journées au collège Barbusse à Vaulx-en-Velin (69)

Je suis donc retourné pour la seconde année consécutive au Collège Barbusse de Vaulx-en-Velin, en banlieue lyonnaise.

Après avoir fait étudier aux élèves de 3^{ème} D ma nouvelle *La Mort-qui-tue* (nouvelle publiée en 2001, sous l'impulsion de la MEL, par l'Université du littoral Côte d'Opale), une étude complétée par la lecture du scénario éponyme et une projection de l'adaptation qui en a été faite pour le cinéma (*La Mort-qui-tue*, moyen-métrage, Palombella Productions, 2007), nous nous sommes attelés avec Marie-Hélène Jaffeux, professeur de français, à un projet apparemment moins littéraire mais plus laborieux et plus fédérateur : l'écriture d'un scénario de film.

Je ne dispose pas ici de place suffisante pour décrire et développer les différentes étapes d'écriture nécessaires à l'élaboration d'un projet de cinéma digne de ce nom (pitch, synopsis, développement, séquentiel, scénario, profils de personnages, notes d'intention, découpage, plan de travail, etc.) mais ce qui nous a surpris, et qui me semble très encourageant, est que les élèves du collège Barbusse, habituellement très rétifs à l'écrit, se sont peu à peu impliqués dans ce projet d'écriture scénaristique au point de réclamer d'eux-mêmes des séances supplémentaires et de ne pas hésiter à venir travailler le mercredi après-midi et même, récemment, au beau milieu des vacances de Pâques... Ce type d'enthousiasme est assez rare. Il mérite d'autant plus d'être souligné que nous avons été, avec Marie-Hélène Jaffeux, d'une vigilance extrême sur la qualité du travail.

Les élèves ont peu à peu appris à mobiliser leur imagination, à se plier à des règles contraignantes d'écriture, de structure, de narration, de mise en page. Nous avons recommencé les séquences à maintes reprises, nous avons travaillé les dialogues, remodelé et redéfini les arcs narratifs. Nous avons cerné puis précisé ensemble les différents enjeux du film.

Prétendre que ce sont les élèves de 3^{ème} D qui ont entièrement écrit ce scénario serait excessif. Ils l'ont alimenté avec enthousiasme. Ils en ont accepté les contraintes. Ils y ont participé avec énergie et confiance et se sont, me semble-t-il, peu à peu réconciliés avec la matière narrative et son tout premier outil : l'écrit.

Je me suis donc déplacé douze fois à Barbusse durant l'année scolaire qui s'achève (grâce à la MEL qui a continué à prendre en charge mes transports une fois les trois premiers déplacements effectués et, parallèlement, grâce à l'implication du collège lui-même, de son principal, monsieur Bellot et de madame Fayolle, la principale adjointe).

Nous sommes arrivés au bout de nos peines. Nous avons à présent entre les mains un scénario abouti et prometteur qui fédère un certain nombre de professionnels du cinéma. Je tiens à préciser ici qu'il ne s'agit pas d'un énième court-métrage bricolé avec les moyens du bord mais bien d'un véritable projet de cinéma, avec tout ce que cela implique de disponibilité, de labeur incessant, de remise en cause, de retravail et, au final, de prise de risque. Les élèves du collège Barbusse, outre cette lente et partielle réconciliation avec l'écrit que j'évoquais tout à l'heure, ont aussi connu de loin les affres de la création...

Le scénario bouclé, j'ai sollicité un réalisateur, puis un producteur, un chef opérateur et un ingénieur son. Un monteur professionnel a également été approché. Ils sont tous prêts à s'impliquer généreusement dans le projet. Ils sont tous jeunes mais ont déjà une impressionnante expérience professionnelle. Trois d'entre eux sont sortis récemment de la Fémis. Tous ont participé, à leur poste respectif, à au moins une dizaine de courts et longs métrages de cinéma. Ils sont déjà venus rencontrer les élèves du collège Barbusse (le

producteur Saïd Amich à trois reprises, le réalisateur deux fois, et les autres une fois).

Nous avons conçu un film puissant, fédérateur, qui intrigue beaucoup la région Rhône-Alpes. Il a déjà obtenu le soutien du département du Rhône et de la ville de Vaulx-en-Velin. Il nous faut maintenant passer à la préparation du tournage et au tournage lui-même. Nous espérons mener ce projet à bien l'année prochaine si les différents financements envisagés nous le permettent.

Reste, du point de vue strict de l'écrit, à rédiger le découpage ainsi que le plan de travail et les profils de personnages. Une douzaine d'élèves particulièrement investis dans le projet souhaitent revenir l'année prochaine, pendant leurs temps libres, pour continuer l'aventure... Nous envisageons par ailleurs, avec Marie-Hélène Jaffeux, d'impliquer une nouvelle classe dans la production et la préparation du film. J'espère que nous ne décevrons pas tous ces élèves, que nous aurons l'opportunité d'offrir un aboutissement public à leur beau travail.

Gisèle Bienne

Livre : ***Le Cavalier démonté*** (École des loisirs)

Collège Paul Claudel à Wassy

Wassy est une petite ville de 3000 habitants (4400 pour l'agglomération), assez isolée, située dans le nord-est de la Haute-Marne, en Champagne-Ardenne, à une quinzaine de kilomètres de Saint-Dizier, la sous-préfecture, et à égale distance de Reims et de Nancy. 446 personnes travaillent aux fonderies de Brousseval et Montreuil dans l'agglomération de Wassy. Ces fonderies se sont maintenues depuis au moins quatre siècles.

Madame Stéphanie Martinez, professeur de français, et monsieur Marc Vautrin, professeur-documentaliste au collège Paul Claudel de Wassy, avaient sollicité la Maison des Écrivains et de la Littérature pour qu'une de leurs classes « peu réactive » puisse échanger et travailler avec un auteur. Leur demande a été retenue.

Le cavalier démonté se prête bien à une étude en classe de 3^{ème}. Il traite, entre autres, de la Première guerre mondiale qui est au programme des élèves en 3^{ème}, pose la question de l'autobiographie sur laquelle Madame Martinez avait travaillé avec sa classe et de celle de la communication entre les générations. C'est en effet dans les années soixante que Lucile, dans l'histoire, réussit à entrer en contact avec son grand-père Félicien qui a fait cette guerre et en est revenu assez ébranlé. Pour le voir, elle n'a d'autre possibilité que de se rendre, en cachette de ses parents, au café où, avec trois copains il discute, revisite la guerre et refait le monde avec humour.

La première rencontre a eu lieu le mercredi 8 février, dans la salle du C.D.I.

Les élèves, encadrés par Madame Martinez et Monsieur Vautrin, avaient préparé une liste de questions à me poser. Chacun avait au moins une question prête.

Une des raisons profondes qui a amené les professeurs à souhaiter cette rencontre, c'est qu'ils ont affaire à une classe d'élèves particulièrement « inhibés ». Nous avons fait connaissance les uns avec les autres grâce à ces questions qui portaient pour une part sur le travail de l'auteur et ses conditions de vie et, pour une autre, sur le livre lui-même et d'abord ses personnages.

Les élèves étaient très attentifs, contents d'être là, mais ils sont restés timides. Certains l'étaient réellement, d'autres préféraient le demeurer par confort.

Je leur ai proposé d'écrire, pour la séance suivante, un texte : soit le portrait du grand-père Félicien, soit une lettre que lui adresse Lucile, sa petite-fille, une adolescente de 16 ans, soit une suite différente au roman ; la porte était ouverte à toutes propositions venues d'eux ou de leur professeur.

Nous avons ensuite beaucoup parlé, Madame Martinez et moi, de la passivité des trois-quarts des élèves, de leurs difficultés à prendre la parole, à réagir aux textes et aux situations. C'était la classe « la moins réactive » de Madame Martinez, voilà pourquoi elle s'était adressée à la MEL.

J'ai retrouvé les 3^{ème} 4 pour la deuxième séance le mercredi 21 mars.

J'avais demandé à ce que la rencontre ait lieu dans leur salle de classe pour qu'ils soient en situation de travail (cahier, stylo, etc.)

Les élèves ne se sont pas tous présentés avec un texte. Quelques-uns l'avaient oublié chez eux, (ou ne l'avaient pas écrit ?), mais plusieurs avaient eu à cœur de jouer le jeu, de devenir « auteur » à leur tour.

Les élèves ont lu leurs textes devant la classe (d'intéressants portraits du grand-père, quelques belles lettres de l'adolescente, pudiques et émouvantes), et ils l'ont fait avec grand plaisir. Après chaque lecture, un petit échange s'est établi entre eux et moi, la classe, leur professeur. Moment agréable et de véritable partage. Ils nous offraient leurs mots. De lire ainsi leurs textes leur a fait grand bien. Ils s'exprimaient plus aisément et devenaient davantage acteurs de la rencontre.

Je leur ai ensuite lu un extrait du livre en les invitant à m'écouter les yeux fermés, dans leur nuit intérieure. Ils étaient ravis ! Et la prof également.

Nous avons exigé que tous les textes soient rédigés pour la séance suivante.

J'ai proposé en vue de cette rencontre que les élèves adaptent au théâtre une séquence du livre dialoguée — moment charnière dans l'histoire (Lucile se fait surprendre au café par sa mère. La mère y fait irruption, les quatre hommes s'interposent entre elle et sa fille avec humour ou tendresse, mais Lucile « s'attrape une baffa » et doit quitter les lieux...)

La dernière rencontre eut lieu le mercredi 23 mai dans la salle du C.D.I.

Les élèves tenaient à me surprendre...

Tout était prêt quand je suis arrivée. Ils avaient transformé la salle du C.D.I. en salle de café, mis là plusieurs tables ; au centre celle des quatre vieux amis avec Lucile assise auprès de son grand-père. Ainsi tous les élèves étaient-ils concernés, ils constituaient la clientèle du café que servait Lou, la patronne. Une musique d'ambiance, une chanson de Jo Dassin, puis la venue de la mère en colère, la conversation qui s'enclenche, qui s'anime...

C'était court mais c'était parfait et cela représentait du travail.

Passer d'un extrait du roman à une séquence théâtrale demande de relire le texte, de sélectionner des passages, de travailler les didascalies, la mise en scène.

Les rôles avaient été appris et chaque élève donnait le meilleur de lui-même.

Par trois fois, ils ont joué leur scénette, améliorant leur jeu.

Nous en avons bien discuté ensemble dans le détail.

Puis je leur ai lu *la Chanson de Craonne*, leur ai conté son histoire, et d'autres chansons de soldats.

Ils étaient passionnés, avaient perdu leur timidité et s'exprimaient avec beaucoup plus de facilité, de spontanéité. C'était gai et riche.

Il y eut des applaudissements, des remerciements.

Les élèves m'ont tous remis les textes qu'ils devaient présenter à la deuxième séance, aboutis et réunis dans un fascicule.

Madame Martinez m'a confié sa joie d'avoir réalisé ce travail avec ses élèves, de les avoir découverts vivants et créatifs. Nous resterons en contact.

Julia Billet

Livre : ***Alors, partir ?*** (Seuil)
Collège Paul Cézanne à Mantes-la-Jolie

Peut-être commencer par la fin, comme certains le font avec les livres. Plus d'une fois, j'ai entendu quelqu'un dire, « *je lis la dernière page quand j'ai un livre inconnu en main et cela me donne, ou pas, l'envie de prendre le livre par le bon bout* ».

Et bien, cette aventure, au Collège Cézanne, à Mantes-la-Jolie, je vais l'introduire par ma toute dernière rencontre. C'était même la post-dernière, puisque pour cette séance, j'étais invitée par les élèves et leur enseignante, en dehors du dispositif de l'école des écrivains. Ils m'avaient en effet proposé de venir voir le spectacle né de leur travail à partir de mon livre, *Alors, partir ?*, au Seuil, et des recherches/visites/autres lectures qu'il avait pu déclencher. C'était donc ma quatrième visite au collège.

Lors de ma 3^{ème} visite, une jeune fille avait tenté de m'appâter en écrivant un texte où elle évoquait son rêve d'être une grande cuisinière, donnant quelques détails sur les pastels qu'elle savait particulièrement bien confectionner... J'avoue que je suis terriblement gourmande mais avant tout, bien entendu, gourmande de mots et de projets, de spectacles et d'aventures. J'avais donc sans hésiter répondu oui à cette invitation généreuse, où tout démarrerait par un repas commun, les jeunes proposant d'apporter un petit plat de chez eux.

Je ne peux rien dire de ce repas... avant de parler du reste. Un saladier empli de ces fameux pastels, accompagnés d'une petite sauce rouge tomate, juste bien pimentée, sans excès, juste assez goûteuse pour relever la pâte tendre des petits chaussons sénégalais. Un autre saladier empli de beignets à la morue portugais, tout gonflés, moelleux sous la langue, bien exactement fondant dans la bouche. Je ne peux me taire sur cette ribambelles de gâteaux, tiramisu turc à la banane, sur l'énorme gâteau à la fleur d'oranger et au sirop de sucre, me taire sur les makrouts, cornes de gazelles et petits fours d'Afrique du Nord dont je ne connais pas le nom mais qui miellent sous la langue ou croquent la pistache. Le thé à la menthe, bien sûr, les innombrables boissons gazéifiées à la pêche/orange/goût coca... (là, j'avoue, j'ai fui...) et surtout ne rien dire de ces élèves de troisième, qui en ce lendemain des élections du 6 mai donnaient à notre pays ce visage de la jeunesse, pleine de vie, d'histoires et de couleurs aux goûts multiples. J'étais heureuse d'être là, ce jour-là, avec eux, ceux qui vont construire le monde de demain, avec leurs rêves, leurs déjà déceptions, leurs doutes, leurs inquiétudes et leurs rires et leur énergie dans laquelle je puise moi aussi des forces, celles de croire en l'avenir.

J'ai été accueillie dans la salle de techno, où ce repas avait lieu, par une salve d'applaudissements (en ce lendemain de fête...). Puis, des remerciements, « Merci Madame d'être venue », « On est super contents de vous voir et que vous allez voir notre spectacle ». Ca m'a touchée de sentir qu'ils me considéraient véritablement comme leur invitée et non pas seulement comme l'écrivain que leur prof, Madame Marsaleix, avait fait venir.

Mme Marsaleix a donné rendez-vous à 13h aux jeunes qui avaient préparé le spectacle, pour qu'ils trouvent un peu de concentration après ce repas pris dans une excitation fébrile.

Temps d'attente dans la cour, pendant que leur prof, accompagnée par trois autres enseignants embarqués dans cette aventure, finalisent les derniers préparatifs. Une jeune fille disparaît de son jogging gris qui lui tombait sur les hanches pour apparaître dans une jupette noire, ballerines qui lui font le pied de cendrillon et joli chemisier cintré. Elle passe devant moi, ravissante petite souris noire accompagnée d'un grand adolescent vêtu d'un costume moiré avec lequel il pourrait sortir dans le quartier chic de Mantes-la-Jolie (nous sommes en plein Val-Fourré, quartier réputé dans les médias pour représenter avec quelques autres banlieues la France qui brûle et la délinquance... mais il y a l'autre face de Mantes-la-Jolie, c'est le centre-ville, le Lycée Notre-Dame et les boutiques de luxe. Ce côté-là, on n'en parle moins dans les médias et pourtant, la délinquance en col blanc y brasse sans doute bien plus de liquidité que dans ce coin de la ville...).

Je m'assieds sur un banc, attendant que les portes de la salle de spectacle s'ouvrent. Pour l'instant, les deux jeunes gardiens du temple que je viens de voir passer ont pour mission d'interdire l'entrée du lieu.

Deux filles, qui ne font pas partie du spectacle, même si elles ont participé à la création de l'exposition, installée dans la salle de spectacle, sur les Roms et sur le cirque Romanès, viennent me rejoindre : « Ben on s'est dit que c'est pas normal que vous restez seule alors que vous êtes notre invitée, ça s'fait ap ! ». L'une me dit qu'elle aime son quartier et qu'elle n'apprécie pas du tout les travaux qui sont fait pour remettre en état extérieur les bâtiments. Elle pointe du doigt son immeuble en rénovation : « y changent rien dedans, c'est juste dehors. C'est à cause de la piscine olympique toute neuve qu'y viennent de construire. Y zont peur que les gens y zaient peurs de venir parce que le Val fourré, ça fait peur à tout le monde. Alors, y font comme si c'était neuf le quartier, pour que les gens viennent à la piscine, pas pour nous ».

Nous sommes appelées, c'est l'heure. Le principal, le principal adjoint, l'assistante sociale, des profs d'autres établissements qui eux aussi ont reçu un écrivain dans leur classe, des mamans, foulards sur la tête et l'air un peu gêné d'être là pour voir leur enfant se produire sur scène, un grand frère, l'inspecteur d'académie en français, deux journalistes, des élèves... Nous entrons. Dans un coin, petit buffet thé café et petits fours d'Afrique du Nord tenu par deux jeunes gens impatientes de nous servir, avec le sourire.

L'exposition, de photos d'artistes du cirque Romano, des textes qui présentent la vie des Roms aujourd'hui, les grandes lignes de leur histoire, une fiche qui explique les différents noms qu'on leur donne... Des recherches claires précises, une mise en espace agréable et avenante (grâce aussi à l'aide de l'intervenant artiste du collège).

Sur un autre mur, des textes que les jeunes ont écrit lors des ateliers d'écriture que j'ai animés. Des textes bouleversants que certains ont bien voulu taper et imprimer en grand format pour les donner à lire au public. Lors de ma première visite, je leur ai parlé de mon livre, j'ai répondu à leurs questions et avant de partir, quand je leur ai demandé s'ils avaient des envies particulières pour nos rencontres d'écriture, l'un d'eux a lancé, sans même réfléchir : « Parler de nous ». C'est ainsi que je leur ai proposé des ateliers du côté de la poésie, pour aborder l'autobiographie.

Ils se sont donnés dans ces moments d'écriture et de lecture de façon surprenante, avec cette nécessité de dire, d'écrire ce qui les touche au plus profond. Un a évoqué la prison, les parloirs, les visites à son frère, un autre, la mort de sa mère et la force de la fratrie pour faire front à la douleur, un autre son père paralysé après une attaque et les années d'infimes progrès et d'angoisse, l'un a dit sa solitude, l'autre l'amour de son quartier, un autre la perte de son grand père, dans un autre pays, un autre les instants de bonheur de son quotidien... Rien d'un « déballage » dans tous ces mots, non, rien de cela. La forme poétique les a aidés sans doute à dire avec pudeur, sans pathos ce qui les habite, ce qui les tient debout, ce qu'ils cachent sous des airs de vainqueurs, sous leurs habits de « jeunes de banlieue », puisqu'on les appelle ainsi.

J'ai retrouvé ces textes, avec ceux qui étaient là, surpris de tant en si peu de mots, en si peu de temps. J'ai remis les visages sur ces poèmes et j'ai une fois encore été bouleversée de ce besoin intense que j'ai ressenti quand ils en ont fait la lecture à haute voix, dans leur classe étonnée de cet espace possible, entre eux, dans l'enceinte même du collège et dans cette écoute profondément respectueuse dont je les ai remerciés à plusieurs reprises, lors de mes venues. Les adultes ont lu ces textes avec étonnement, ont murmuré leur émotion.

Puis, il y a eu le spectacle. Un jeune garçon, lunettes au bout du nez, avec une emphase presque lyrique a donné le programme, sans oublier de remercier le public d'être présent. Son grand frère, assis à côté de moi dans la salle, a sorti son mouchoir, il souriait.

D'abord, il y a eu des poèmes : textes du grand poète Alexandre Romanès, qui sait trouver les mots pour dire avec tendresse, humour le « tzigantitude ». Les uns et les autres sont entrés en scène, ont déposé le poème, avec force, aplomb, délicatesse, l'un après l'autre, nous

laissant tout juste le temps d'encaisser les mots du poème, court et parfois tranchant, toujours plein.

Ensuite, il y a eu les chanteuses : un groupe de filles a trouvé des chansons traditionnelles roms, en a appris les paroles (en version rom), la musique, et ont mis en scène, dans des robes bigarrées, ces chants entraînants et un peu mystérieux. Des voix puissantes, justes et leurs sourires, leurs yeux rieurs.

Deux garçons ont pris le relais et lu des extraits de mon livre. Des moments où un vieil homme rappelle aux siens que sur les chemins, on sent la terre sous ses pieds et que la terre tourne et tourne encore.

Puis, tous ensemble, les entendre chanter les saltimbanques, avec Yves Montand, *Dans la plaine les baladins, s'éloignent au long des jardins...*

Fin du spectacle. Je tente d'effacer mes larmes (et bien oui, j'ai du mal à résister...) avant d'avoir à prendre la parole.

Que dire pour finir de ces rencontres ? Que cela vient affirmer une fois encore que ces « jeunes en difficultés » ces « jeunes des quartiers » prennent force et se dévoilent dans ce type de projet. Ils ne sont plus alors ceux qui ont tant de mal à l'école mais ces jeunes gens généreux, si marqués déjà par la vie, les étiquettes qu'on leur met, des jeunes qui apprennent par cœur des poèmes et y mettent leur voix, des jeunes qui osent, montent sur scène, enfilent un nouveau costume, offrent leur corps au texte, se montrent dans la puissance de leur jeunesse qui à l'avenir devant elle. Malgré tout.

Que les mots, que la lecture, que l'écriture ouvrent les horizons, rendent possible, mettent en évidence ce qui semblait impossible ou bien inexistant. Que la venue d'un auteur, jongleur de mots aide les enseignants à sortir de leur classe, de leur rôle, de leur histoire et aide les jeunes à saisir que ce qui est appelé « le français » à l'école est une véritable langue, à explorer, à inventer.

Je remercie vraiment Madame Marsaleix, qui dans un mois sera à la retraite ; comment imaginer tant d'années d'enseignement et tant de fougue et de rêves, tant de plaisir à partager avec les jeunes ? Merci aux autres enseignants qui ont rendu possible ce spectacle, et bien sûr à tous ceux qui mettent en place de telles rencontres. Je remercie vraiment bien sûr et surtout ces jeunes qui me donnent cet espoir de lendemains plus justes, empreints d'humanité et de justesse. De lendemains qui chantent...

Hugo Boris

Livre : ***Le Baiser dans la nuque*** (Presse Pocket)
Collège Louis Pasteur à Graulhet

Greffon

Laurent Chemtob, professeur de français des élèves de la classe de 3G8 du collège Louis Pasteur, a proposé un exercice que je n'aurais jamais osé suggérer moi-même. Suite à la lecture de mon premier roman, *Le Baiser dans la nuque*, les élèves ont rédigé des textes de leur invention qui avaient pour objet de prolonger un chapitre du livre, puis de s'insérer en tant que chapitre autonome. L'ambition était alors, selon Laurent Chemtob, « d'écrire comme Hugo Boris », en respectant le style autant que l'univers romanesque.

Après avoir lu les textes des élèves et été sidéré par des audaces que j'aurais parfois aimé avoir moi-même, j'ai accompagné les élèves dans leur réécriture. L'idée était que ces textes puissent autant que possible se fondre dans l'œuvre originale, tout en étant prétexte à une création littéraire plus personnelle. Témoins de ce corps à corps de mon texte et de ces greffons qu'on cherchait à lui implanter :

« Romain, Thomas, vous avez réussi à filer la métaphore, bravo. Je m'arrêteraï là, c'est fort (les deux phrases suivantes sont du « commentaire » car on a déjà compris). Guillaume, Paul, c'est bien d'avoir fait travailler le décor (les volets, la pénombre) pour servir votre propos. Si Fanny a besoin d'ouvrir les volets, ce serait bien que le vent les ait à moitié refermés d'abord. Anaïs, Ophélie, votre dialogue est beaucoup plus fort maintenant. Vous avez bien travaillé. On est avec vos personnages. Moi, je m'arrêteraï sur cette question. Je ne comprends pas. Bilel, chapeau ! Tu es très fort et très fin dans les dialogues au discours indirect. Ton texte s'est beaucoup amélioré. J'aime la symétrie des questions et qu'elles n'aient jamais vraiment de réponses. Un peu trop écrit. Répétition. Pas la peine, on sait qu'il est gêné. Sylvia, l'idée des grimaces est bien trouvée. Ton chapitre pourrait même s'arrêter à « le reflet de l'autre », il est fort ainsi. Je retireraï cette phrase que je trouve trop explicative. Je ne comprends pas. Les enfants tutoient facilement, cela ne me paraît pas déterminant. Je retireraï cette partie du texte, trop explicite sur les sentiments de Louis à ce stade de la relation. Attention, souviens-toi qu'aller dans la forêt est au-dessus de ses forces. Il peut répondre à Matéo : – *Oui, un jour, on ira*. Andrea, j'aime ce que tu as écrit, cela me fait penser à un auteur qui s'appelle Éric Holder. Attention, on a l'impression que le texte n'est pas fini. Il manque une phrase ou deux pour en « sortir ». Hafsa, Halima, votre texte est beaucoup plus abouti maintenant. On comprend petit à petit, c'est bien mené. *Expirez, répétait répète la sage femme* (puisque le reste est au présent). Elle pourrait dire par exemple : *Je n'arrive pas à lire sur vos lèvres quand vous mâchez du chewing-gum*. Bien amené. Je ne comprends pas. Julie, Marine, ma femme et moi attendons un deuxième enfant pour juillet : je veux que ce soit vous qui le mettiez au monde, vous êtes fin prêtes. ~~En effet, cela arrive fréquemment.~~ Ne « commentez » pas. C'est plus fort de finir sur « duvet blond ». Salim, ton texte est épatant ! Je suis impressionné. C'est celui qui a le plus évolué et le plus progressé depuis la dernière séance. Tu y fais preuve de beaucoup d'empathie. Il y a beaucoup de tendresse dans ton récit, que je trouve très poétique. Franchement, je suis soufflé. Mets des espaces après chaque virgule. Rentrer chez soi soi, après une grande longue journée arrive un petit sommeil, dormir. Julie, Chloë, le récit de la mort d'Adrien est saisissant. C'est bien d'attaquer par un dialogue. Je retireraï deux de ces trois mots pour alléger, au choix. Lydia, c'est vraiment réussi, bravo. Tu es parvenue à construire une atmosphère. Mieux, à nous donner l'impression que Fanny accouchait d'un instrument de musique, d'un son ! À la ligne. Le lecteur aura compris, on peut lui faire confiance. »

Bernard Chambaz

Livres : ***Komsomol*** (Seuil) et ***J'm'appelle pas Ben Laden*** (Rue du monde)
Collège Henri Barbusse à Bagneux

Mon impression d'ensemble pour cette année 2012 est bonne.

Je me suis rendu au collège Henri Barbusse de Bagneux les jeudi 12 janvier, 31 mai et 7 juin 2012.

J'ai été en contact avec deux classes de 3^{ème} qui ont travaillé, l'une à partir de mon roman « pour adolescents » *Komsomol*, l'autre à partir de mon album pour la jeunesse *J'm'appelle pas Ben Laden* (parce que *Komsomol* est désormais épuisé).

Je me suis fort bien entendu avec le professeur de *Komsomol* que j'ai rencontré à Paris pour préparer la première rencontre et discuter « littérature », ravi de partager avec lui une admiration pour Claude Simon qui ne nous paraît pas si loin, en tout cas sous un certain angle, des possibilités offertes à l'enseignement du français en classe de 3^{ème}.

Lors de la première séance, je me suis présenté et j'ai présenté mon roman. J'ai répondu au lot habituel et légitime de questions qui reviennent immanquablement (combien j'ai écrit de livres, combien je gagne, combien de temps je mets à écrire un roman, depuis quand j'écris, etc.) Leur professeur m'a expliqué ce qu'ils allaient faire : écrire un petit texte sur leur lieu d'habitation puisque le mien se passait aussi dans la « banlieue rouge ».

Lors de la deuxième séance, j'ai lu devant la classe le texte de chaque élève et l'ai commenté, avec bienveillance, mais en trouvant dans la plupart d'entre eux un élément sur lequel m'appuyer (phrase, image, groupe de mots, esprit général, etc.). Chaque texte décrivait la maison de l'élève, en général barre d'ilm parfois pavillon. Si le principe consistait à entreprendre une description objective (un tout petit peu à la Perec), j'ai été frappé de voir transparaître une vision plutôt favorable de leur cadre de vie. Je leur ai fait quelques suggestions pour qu'ils développent leur texte.

Lors de la troisième séance, j'ai relu les textes mais de manière plus individuelle et je me suis permis de dispenser quelques ultimes suggestions, d'autant que les élèves devaient joindre des photographies qu'ils avaient prises et que je n'ai pas vues. Au passage, je les ai aussi remerciés de m'avoir appris un détail qui trouvera sa place dans le roman que je suis en train d'écrire. Enfin le professeur a proposé que nous écrivions un bref texte où les élèves se mettaient à ma place et moi à la leur pour donner nos impressions et tout le monde s'est aimablement livré à l'exercice.

Le travail a été plus ardu avec l'autre classe de 3^{ème}.

La classe a rarement été au complet et son niveau m'a paru faible encore qu'une élève, d'origine roumaine, en France depuis un an, m'ait ébloui par ses qualités et sa volonté.

D'après la professeur, l'intérêt des élèves était réel et ils ont « bien » aimé *J'm'appelle pas Ben Laden*. J'ai pu vérifier qu'ils avaient compris les ressorts de l'histoire (mais il s'agit d'un ouvrage destiné à un âge correspondant à des élèves de 6^{ème}) et le fond du problème, à savoir les méfaits de la haine (et plus précisément d'un anti-islamisme qu'on dirait primaire).

Sans que j'aie pu émettre des réserves sur l'initiative, la professeur a décidé de les faire écrire un texte à partir de l'affaire Merah. L'intention était louable dans la mesure où ils étaient invités à écrire dans un sens qu'on pourrait dire « citoyen » mais la perspective vaguement bizarre. J'ai pu conseiller cinq ou six élèves qui avaient écrit un texte conséquent, deux ou trois d'entre eux réellement intéressants, mais sans retrouver la rigueur d'un projet comme dans l'autre classe du collège.

Constance Chlore

Livre : ***Nicolas, jambes tordues*** (La Fosse aux ours)
Collège Froelicher à Sissonne

Pour la deuxième année consécutive, la Maison des écrivains m'a proposé de rencontrer des élèves en milieu rural. C'est une chance, et ce fut un réel plaisir.

À travers mon roman, *Nicolas Jambes tordues*, j'ai pu partager ma passion de la littérature, le plaisir d'écrire, de lire, et peut-être faire pressentir que lire et écrire met en œuvre des manières possibles d'être.

Comme dirait Sartre, écrire est aussi une manière de découvrir ses puissances. Tout acte véritable de lecture nous met en contact avec des possibilités d'existence. Lire, écrire aident à vivre, penser, rêver, imaginer. Ouvrir au fond de soi des espaces invisibles, surprenant, voire effrayant !

Cette année m'a menée dans un petit village de Sissonne (dans les alentours de Laon), à proximité d'une grande base militaire axée sur l'entraînement à des techniques de combat au sein de villes virtuelles...

La classe de quatrième A, section sport, m'a reçue à trois reprises, à travers un petit parcours que Madame Frédérique Lambot, et moi-même, avons préalablement établi par téléphone. La riche personnalité de Madame Lambot m'a été très précieuse, j'ai senti combien sa profondeur humaine, son écoute chaleureuse des élèves, sa créativité m'ont offert un cadre souple à l'intérieur duquel faire mes propres propositions, et prise de paroles. Son enthousiasme, « son amour » de son métier me sont apparus comme de formidables sillons.

La première rencontre a été axée sur mon parcours d'écrivain, et la présentation de mon roman, suivie, entrecoupée de questions-réponses de la part des élèves.

J'ai vécu mon enfance au sein d'un petit village, avec pour stimulant extérieur l'attendu passage du bibliobus, et l'espace de la bibliothèque de l'école. Je me suis sentie proche des élèves. J'ai aimé leur parlé de ma découverte des livres (après de longues et mauvaises lectures (*Sylvie Hôtesse de l'air...*), de mauvaises expériences scolaires (*Madame Bovary*), comment ils ont déboulé dans ma vie, et comment ils m'ont littéralement ouvert des portes inconnues.

Tout au long de la rencontre, j'ai lu des extraits de Sartre, d'Aragon, Camus, Collodi (Comment Nicolas serait un anti-Pinocchio), je leur ai parlé de Duras, Beckett, j'ai tenté de donner à ressentir, entendre la diversité des auteurs, des mondes, des styles. Partager à travers *Les Mots* de Sartre, l'étonnement, l'engouement, et la peur, qu'ont suscités les premières lectures, puis la pratique de l'écriture.

J'ai été surprise, et heureuse, de constater que certains extraits, notamment ceux de Sartre, étaient parfaitement entendus et compris. J'ai trouvé les élèves vifs, intéressant, touchant.

J'ai donc commencé ma première rencontre en leur parlant d'eux et de moi, dans cette vie de village, où les livres forment soudain un monde à explorer.

Nous avons clôturé la rencontre par un saut pratique. L'importance de la première page et de l'incipit. Comment un univers prend naissance dès la première phrase, nous entraîne dans l'un ou l'autre genre littéraire (réalisme, poésie, conte, fantastique etc.) ; les premières pages de Michaux, Kafka, Carroll ou Zola les en ont convaincus.

J'avais, par ailleurs, sélectionné une dizaine d'incipit, après lecture, ils ont chacun choisi le leur, et se sont à leur tour lancés dans l'écriture.

L'autoportrait fut l'objet des deux rencontres suivantes.

À partir d'un extrait de *Nicolas Jambes Tordues*, Madame Frédérique Lambot a demandé aux élèves de repérer tous les éléments de jugement à l'intérieur du portrait de Nicolas. Elle les a ensuite invités à écrire leur autoportrait réaliste.

Je leur ai proposé un autoportrait subjectif. Prendre en compte les aspects non visibles de leur personnalité (psychologiques, caractères, désirs, goûts, dégoûts, rêves.) Comme dit Michaux : il y a deux formes de réalité : le panorama autour de votre tête (la description extérieure de votre visage, de vous-même) ; le panorama dans votre tête (ce que vous ressentez.)

Un des points d'appui fut une sélection de reproductions d'autoportrait réalisé par des peintres du XX^{ème} siècle, autoportraits pour le moins en rupture avec les formes traditionnelles du réalisme.

(Voir catalogue de l'exposition du Musée du Luxembourg : « Moi : autoportraits du XX^{ème} siècle. »)

Mon objectif : les amener à prendre conscience du formidable espace de liberté que constitue la langue. Une fois les règles de grammaire maîtrisées, se libérer des formes grammaticales et de la syntaxe pour explorer les mondes intérieurs.

Barthes : « ...Le mot est un être libre qui peut vivre privé de son article, amené à une sorte d'état zéro., chaque mot poétique est ainsi un objet inattendu, une boîte de pandore d'où s'envolent toutes les virtualités du langage. »

La langue devient un espace d'aventure et de liberté. L'imaginaire est aussi dans la langue. Métamorphoser la contrainte en source de plaisir.

Le style un peu étrange de *Nicolas jambes tordues* étant déjà pour eux une invitation à bousculer la forme.

La lecture de certains textes fut surprenante, les élèves qui se sont « lâchés », semblaient éprouver beaucoup de plaisir à s'étonner de ce qu'ils avaient « sorti d'eux-mêmes », comme si en s'écartant de l'ordre grammatical et de l'ordre syntaxique, ils avaient créé un sentiment de dérèglement libérateur.

Cette expérience a été riche, j'ai aimé qu'elle puisse s'appuyer sur la première, à Guignicourt ; j'ai senti que je m'affinais, comprenais mieux leur besoin, et trouvais mieux les manières de m'adresser à eux.

J'ai aimé les accompagner au cœur même du processus d'écriture, trouver avec eux les points d'imaginaire ou de sensibilité où les mots arrivent, et forment un texte ; j'ai aimé faire les retours sur leur écrits, pointer les lignes de force, encourager, ouvrir.

J'aimerai aussi avoir levé en eux le désir d'apprendre en dehors de l'école, c'est-à-dire en lisant pour soi, et pour les vies intérieures à découvrir.

Béatrice Commengé

Livre : *L'Homme immobile* (Gallimard)
Lycée Charles Coulomb à Angoulême

L'expérience était nouvelle : me retrouver face à une douzaine d'élèves de troisième d'un Lycée à orientation plutôt « technique » (d'où, sans doute, une majorité écrasante de garçons – dix contre deux.) pour parler de « littérature »... Je savais que les élèves avaient eu pour devoir de lire mon roman *L'Homme Immobile* et je redoutais que cette histoire de paraplégique amoureux de la vie et des livres, et n'ayant de véritable dialogue qu'avec sa petite nièce de huit ans – et peut-être son chat –, ait manqué quelque peu « d'action » à leur goût. Leur professeur de français, Elisabeth Lacroix, aussi charmante que perspicace et sensible, avait eu la bonne idée d'orienter leur réflexion sur ce rapport singulier entre l'oncle et la nièce (énième variante du vieil homme et l'enfant) et, d'un commun accord, nous leur avons demandé de tenter d'imaginer la lettre que la nièce pourrait écrire à cet oncle dont la vie si singulière la fascinait d'une certaine manière. Exercice qui me permit de mieux évaluer leur aptitude à mettre la vie en mots. Et surtout leur désir (ou absence de désir !) de le faire... Les élèves, d'autre part, en ce premier mardi hivernal, avaient préparé à mon intention quelques questions sur mon travail et surtout sur le choix de ce « métier ».

En effet, pourquoi « écrire » ? « Pour vivre deux fois », sans doute. Pour apprendre à mieux sentir, mieux voir, mieux regarder. Comme exercice, et pour illustrer ce propos, je leur ai demandé de me décrire un événement de leur vie en s'attachant à isoler et définir avec précision une impression correspondant à leurs cinq sens : couleur, odeur, son, sensation, parfum, saveur, émotion. Avec un résultat inégal, il me semble que l'exercice fut néanmoins profitable – essentiellement dans la prise de conscience de la difficulté à trouver le mot juste, de la nécessité d'être précis si l'on veut se faire comprendre et aussi d'oser s'approcher au plus près de la sensation. C'est à cela que fut consacré ce deuxième mardi de printemps.

Quant à la rencontre de Juin, celle-ci sentait déjà les vacances et dans la continuité de l'exercice précédent, j'ai souhaité, en accord avec Elisabeth Lacroix, les soumettre à un « devoir sur table » – à la fois test de rapidité et de spontanéité. La contrainte : raconter en quelques lignes un événement lié à une couleur. Une dominante qui se serait imprimée dans leur souvenir. Je fus heureuse de constater que tous firent l'effort d'écrire un texte – et parfois même, me sembla-t-il, avec un certain plaisir « de jeu ». Et le résultat fut intéressant – quelques vraies trouvailles, de l'émotion.

Il est difficile de mesurer l'impact qu'a pu produire cette rencontre sur leur amour de la lecture ou sur l'idée qu'ils se font ou se faisaient de la littérature, mais il me semble que celle-ci est peut-être devenue plus « vivante » pour certains (et certaines). Quant à moi, j'ai appris beaucoup de cette première expérience, j'ai apprécié cette confrontation des générations et des univers. Bref une curiosité partagée, je l'espère. Trois rencontres – six heures –, c'est peu, certes, et il faudrait sans doute plus du temps pour établir un lien vraiment « créatif ». Mais le défi est aussi dans cette brièveté...

Laurent Contamin

Livre : ***Chambre noire*** (Lansman)

Collège Calmette à Limoges

Enseignante : Claire Parinet

De plain-pied

C'est passé à toute allure, vitesse grand v, les élèves étaient, je dirais, « de bonne composition », peut-être justement parce que le temps était compté, trois demi-journées ça passe très vite, on ne peut pas se payer le luxe de jouer l'inertie, le poids mort, alors je n'ai jamais senti que ce fût poussif ou laborieux.

Au début, la première fois je veux dire, début février, c'était une prise de contact. Le « qui-que-quoi-dont-où » comme je dis parfois, je veux dire que les questions, quand bien même l'enseignant(e) leur a demandé auparavant de les travailler, les préparer, d'imaginer, de personnaliser, de ne pas « poser des questions bateau, soyez inventifs », mais finalement ces questions sont toujours peu ou prou les mêmes : Qui êtes-vous ? Qu'écrivez-vous ? Quand avez-vous commencé à écrire ? Quand écrivez-vous ? Où écrivez-vous ? Comment écrivez-vous ? Pourquoi écrivez-vous ? Pour qui écrivez-vous ?

J'aime bien ces questions, notamment quand je suis dans une classe de troisième, car c'est en troisième que j'ai commencé à écrire. J'ai écrit quelque part¹ un hommage à ma professeur de français de l'époque, Madame Messara, qui m'avait fait passer l'année sur deux socles d'or : Alain-Fournier et Robbe-Grillet. Un semestre chacun. Deux mastodontes du romanesque, l'ancien et le nouveau comme les deux testaments, avec pour chacun d'eux le réel comme moteur et le rêve comme absolu. C'est en troisième que j'ai quitté l'enfance pour la littérature.

Je ne sais plus si je leur ai dit ça, mais je sais qu'avec les adolescents, nous parlons facilement en tout cas des motivations de l'écriture, je sais qu'ils me comprennent, qu'ils écrivent tous, peu ou prou, ils savent que je le sais, il n'y a pas de malentendu là-dessus, on est tous des écrivains, et le fait que je relie mon activité d'aujourd'hui avec ce qu'elle peut sembler avoir de professionnelle, à mes premiers balbutiements — que je ne présente pas comme tels bien sûr, mais au contraire, j'affirme une connexion « en droite ligne » puisque le désir d'écrire, la vérité de ce désir est le même, et que c'est cela qui compte, bien davantage que le soi-disant talent, la soi-disant reconnaissance, légitimité (cette rigolade) — quand j'avais l'âge qu'ils ont, cela nous met d'emblée sur le même terrain, et d'ailleurs généralement c'est ce moment que je choisis, consciemment ou non, pour descendre de l'estrade et me mettre à leur niveau, de plain-pied.

Une chambre et des charnières

Et puis il y a la pièce. L'œuvre qu'ils ont lue avant. Cette année, l'enseignante avait choisie *Chambre noire*². Une pièce qui raconte d'une certaine manière le coming out d'un jeune le jour de ses dix huit ans, un double coming out d'ailleurs, puisque non content de sortir du placard il annonce aussi son départ à l'autre bout du monde pour un grand voyage d'un an, une année de liberté loin de ses amis, et c'est davantage ce dernier thème (l'amitié) qui ressort peut-être de la pièce que la question de la discrimination et de l'homophobie.

La pièce permet aussi de faire passer quelques structures dramatiques (faire parler un absent sur scène, convoquer deux temporalités dans un même espace scénique, introduire un chœur contemporain, à la manière du chœur antique, faire cohabiter émotion et humour...), mais

¹ **EAT, l'auteur en première ligne**, Editions L'Avant-Scène Théâtre

² Editions Lansman

assez vite j'ai compris avec eux que les structures dramatiques, les motifs et les arabesques, ce serait pour une autre fois. On a davantage parlé des motifs mais dans l'autre sens du mot « motif », à savoir les raisons qui m'avaient poussé à écrire cette pièce, et finalement on en est venu à l'essentiel, la question de la nécessité dans l'acte créateur — ou comment les faire entrer dans *Les Lettres à un jeune Poète* sans qu'ils le sachent, cher Monsieur Kappus, toujours là quand on a besoin de lui.

Alors je leur raconte cette autre fois, il y a une dizaine d'années, lorsque j'animai un atelier dans un lycée en Alsace et qu'il y avait, croisé dans le hall, cet élève avec un œil au beurre noir, la mine défaite et le pas lourd, rasant les murs, et qu'on m'avait laissé entendre qu'il l'avait bien cherché, son œil au beurre noir, et puis la discussion avec le proviseur, à la cantine des enseignants le midi, les rumeurs sur le compte de cet élève, l'ostracisation, le châtement, la stratégie du bouc émissaire, l'homophobie ordinaire, « en recrudescence » avait pourtant cru important de préciser le proviseur, ça revient, eh oui, comment expliquer ça, comme le racisme, l'anti-sémitisme et le mépris du pauvre. Le grand problème des jeunes aujourd'hui c'est le rejet de l'altérité, continue le proviseur et les enseignants d'opiner l'air grave, en dix ans on a vu les choses revenir comme il y a quarante ans.

Outch.

Cette fameuse idée de la nécessité.

La décision, alors, de ma part, d'écrire cette pièce, avec l'espoir qu'elle soit diffusée dans les CDI des collèges, des lycées, qu'elle puisse être jouée dans des ateliers théâtre par des jeunes, pour ouvrir un peu les écoutilles, éduquer c'est un bien grand mot, mais en tout cas apaiser le climat, délier les langues, interroger, « interpeler » comme on disait il y a quarante ans justement.

Et là encore, le plain-pied avec eux, puisque je leur raconte cette histoire dans un établissement scolaire identique au leur, c'était il y a dix ans dans un lycée d'Alsace mais ça aurait pu être aujourd'hui dans un collège du Limousin, le Bas-Rhin et la Haute-Vienne ça n'est pas si éloigné, le collège et le lycée non plus, dans un an ils seront au lycée, ce qui fait que sans qu'on ait besoin d'appuyer sur tous ces parallèles, ces coïncidences, ces télescopages dans le temps et l'espace, ils comprennent bien le rapport entre le réel et l'écriture. Et que la nécessité d'écrire dont on parlait tout à l'heure, c'est là qu'elle se situe, dans cette charnière-là du réel et de l'écriture, et si j'y avais pensé alors (mais non) on aurait pu poursuivre sur les charnières, charnière du collège et du lycée, charnière de l'ancien et du nouveau roman, charnière des portes du placard dont il faut bien sortir, comme le protagoniste de *Chambre noire*, vivre au grand jour la vie qu'on s'est choisi.

Le réel, donc

Avec l'enseignante, on s'est dit que c'était de ça qu'on devait partir pour le deuxième rendez-vous : on leur a donc demandé de réfléchir à un faits divers, soit qui leur était arrivé, soit dont ils avaient été les témoins (comme moi dans le lycée d'Alsace il y a dix ans), soit quelque chose qu'ils avaient lu dans la presse locale ou nationale, et je crois que ce dernier point intéressait l'enseignante car il y avait une sorte de « journée de la presse » ou de « semaine de la presse » dans les semaines à venir, quelque chose d'organisé à l'échelon national, ça tombait bien.

Ce qui tombait moins bien c'est que dans les semaines qui ont suivi, la presse ne parlait que d'une chose : l'affaire Merah, du nom de ce jeune homme de Toulouse qui avait tué des militaires à Montauban et des enfants et un enseignant d'une école juive de Toulouse. Ce qui fait que lorsqu'on s'est revu, l'essentiel de ce qu'ils avaient apporté c'était ça : l'affaire Merah. Mais bon, pourquoi pas. On s'est dit : écrire avec ça. Et comme on avait aussi parlé de poésie la fois d'avant, des mes recueils que j'avais dédicacés en janvier dans leur ville à la librairie Page et Plume, qui s'y trouvaient encore, on est partis sur l'écriture poétique et plus du tout sur le théâtre, comme quoi les projets évoluent en fonction du réel.

Je leur ai donc donné de rapides instructions sur des formes courtes : le quatrain, le haïku, le poème rythmique, on a quand même parlé du slam aussi, on s'est demandé ce que c'était la

poésie, et puis ils se sont lancés, des haïkus sur Mohammed Merah je dois avouer qu'au début j'étais dubitatif, et puis il y en a qui en ont écrit des tout à fait convaincants, avec dix sept syllabes on peut dire beaucoup de choses³.

Il n'y avait pas que l'affaire Merah, il y avait aussi un fait divers sordide de maltraitance à animaux, et puis certains quand même ont parlé de leur vie, notamment une jeune qui avait eu une enfance difficile, qui s'en sortait, qui voulait l'écrire. Et je trouvais qu'ils arrivaient à quitter les lieux communs et le moralisme facile, j'avais le sentiment qu'ils y allaient cash avec le réel, qu'ils choisissaient à bon escient la forme qui convenait pour en parler, et que les écrits parlaient d'eux, aussi, qu'ils n'étaient pas interchangeables.

Talking out

Et puis il fallait passer à l'oralisation, s'écouter les uns les autres. La troisième demi-journée, on s'est donc répartis par demi-groupes, et chaque demi-groupe en demi-groupe, et au sein de chacun de ces petits chœurs d'environ 5-6 jeunes, on les a enjointes à faire un montage de leurs poèmes, afin de voir comment arriver à un bloc de sens cohérent, cela passait parfois par des petites modifications dans les textes, des répétitions, des découpages, etc... Et puis chaque groupe a lu à haute voix son texte aux trois autres groupes, et ils ont vu que finalement la poésie ça pouvait aussi être un peu comme le théâtre, parce que le rythme disait beaucoup, les ruptures étaient intéressantes (du slam au haïku) : finalement dans ce qui était dit, des personnages pouvaient commencer à exister, vivre au grand jour la vie qui se disait, là, dans le poème, et qu'en croyant avoir quitté le théâtre, on y revenait, mais par la bande. Que quelque chose se révélait, comme dans une chambre noire.

<http://blogs.crdp-limousin.fr/87-limoges-college-calmette-francais/>)

³ Mme Parinet l'enseignante est en train de mettre tout ça au propre et l'enverra très prochainement.

Céline Curiol

Livre : **Route Rouge** (Vagabonde)
Collège Molière à Bouillé-Loretz

Bouillé-Loretz est l'endroit où je vais, mais son nom m'est inconnu. Et lorsque je demande à l'une des professeurs de français avec laquelle je suis en contact par email depuis le mois de novembre afin de préparer notre travail quel itinéraire emprunter, sa réponse me prend au dépourvu. « Je ne connais pas moi-même très bien la région, m'écrit Mathilde Jarousseau. Je sais qu'il y a une gare à Thouars. (...) Si vous utilisez la voiture, sachez que l'endroit est assez retiré. (...) Le village est vraiment petit. »

Pour se rendre à Thouars, on prend un TGV depuis la gare Montparnasse jusqu'à Saumur, puis un train Intercité jusqu'à Thouars ; il faut ensuite conduire sur d'étroites routes de campagne jusqu'au petit village, au bout duquel s'allonge un bâtiment moderne rose saumon sans étages. La première fois, c'est Mathilde Jarousseau qui vient me chercher à la gare de Thouars. Dans la voiture, elle me parle des élèves, deux classes de troisième, que je rencontrerai pendant trois demi-journées entre mars et mai. « Le Collège Molière est un RAS », déclare-t-elle, croyant sans doute que ceci me renseignera suffisamment, mais le regard interrogateur que je lui jette la force à décrypter l'acronyme - *Réseau-Ambition-Réussite* - et à m'expliquer que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, il s'applique à des établissements où les inscrits sont en difficulté scolaire. Ainsi dans les familles des élèves dont elle s'occupe, dont une majorité de parents sont saisonniers ou ouvriers agricoles, il n'y a souvent pas de livres à portée de mains. « Ils ne lisent pas, vous savez », ajoute-t-elle, comme une excuse peut-être.

Mathilde Jarousseau et sa collègue Nadia Dupuis ont souhaité travailler sur *Route Rouge*, un récit de voyage inspiré d'un séjour que j'ai effectué dix ans plus tôt en Sierra Leone, car il s'agit, selon elles, du plus accessible de mes livres. A partir de ce texte dont ils s'inspireront, les élèves auront à rédiger et à construire un carnet de voyage. Etant donné que la plupart d'entre eux n'a jamais eu l'occasion de quitter la région, il a été décidé qu'ils choisiraient leur destination de rêve et y voyageraient *en imagination*... Dans ce voyage, les accompagneraient leurs deux professeurs de français, ainsi que leur professeur d'Art plastique et moi-même. D'emblée l'idée me plaît.

Pour notre première rencontre, ils se sont préparés. Par groupe de deux ou trois, ils lisent debout un extrait de *Route Rouge* qu'ils ont choisi et cherché à mettre en images. Ils sont touchants, ils s'appliquent. Certains butent sur les phrases, comme sur de gros morceaux de rien, d'autres font preuve d'assurance, s'entendent, et je me demande jusqu'où les mots qu'ils prononcent parviennent à les porter. Puis la séance de questions est ouverte : ils veulent savoir pourquoi là-bas, si j'ai eu peur, si les gens y étaient vraiment aussi pauvres... ils veulent savoir d'autres choses mais n'osent pas demander, ne savent pas celles-ci les formuler, je le sens, parce qu'elles concernent la guerre, un mot trop vide ou trop lourd pour eux. Au fil des questions, pendant plus d'une demi-heure, une chose sublime se produit : des adolescents de Bouillé-Loretz, France, réfléchissent au sort d'hommes et de femmes vivant à des milliers de kilomètres, à Freetown, Sierra Leone, un pays dont tous ignoraient auparavant jusqu'à l'existence...

Je suis revenue au collège Molière un mois plus tard. Les élèves avaient commencé la rédaction de leur carnet de voyage. Aux côtés de Mathilde et Nadia, j'ai travaillé avec chaque binôme pour ouvrir à chacun des pistes de recherche et de réflexion autour de la rédaction de son texte. Nous avançons doucement ; il nous aurait fallu plus de temps.

Vint la dernière rencontre, au cours de laquelle les travaux de chacun furent exposés à l'ensemble du groupe, une sorte de mini-fête me sembla-t-il. Le projet proposé par Mathilde et Nadia était motivant et une bonne partie des élèves s'était prise au jeu, les destinations choisies allant du Japon aux Etats-Unis en passant par l'Ile Maurice ou l'Italie, tous prenant l'avion, certains dormant dans des hôtels cinq étoiles, d'autres chez l'habitant.

Ce que les élèves du Collège Molière avaient vu de leur pays de rêve, dans leur tête et leur texte, était parfois d'un impressionnisme farfelu, mais qu'importait. Car tous s'étaient imaginé ailleurs, donc autrement, et ce grâce à ce qui ne les quitteraient jamais, leurs mots à eux.

Marie Darrieussecq

Livre : **Tom est mort** (P.O.L)
Collège Louise Michel à Clichy-sous-Bois

J'anime un atelier d'écriture au collège Louise Michel de Clichy-sous-Bois, dans le 93. Dans le cadre d'une opération qui s'appelle l'Ecole des Ecrivains, organisée par la Maison des Ecrivains (Mel) et l'Éducation nationale.

Le collège compte 550 élèves. Il est classé ECLAIR : Ecole Collège et Lycée pour l'Ambition, l'Innovation et la Réussite. La zone est enclavée : le RER ne va que jusqu'au Raincy, les bus ensuite sont à intervalles aléatoires, et les 15 km depuis Paris prennent facilement une heure. Selon les statistiques fournies par l'établissement, la population du collège est dite défavorisée à 76%, on monte à 89 % dans les sections Segpa. En d'autres termes, le Collège Louise Michel est vraisemblablement celui dont les élèves sont les plus pauvres de France. Le retard scolaire touche 44 % d'entre eux. 70% sont boursiers. 31% sont de nationalité étrangère et en général le français est peu parlé à la maison.

Selon l'équipe pédagogique, les élèves portent sur eux-mêmes un regard négatif, que n'aide pas certes l'état des locaux : les peintures n'ont pas été refaites depuis vingt ans, les cages d'escaliers sont dégradées, le goudron de la cour est percé de partout. Il va enfin y être remédié l'an prochain, en le démolissant carrément pour le reconstruire.

Pendant ces ateliers d'écriture je lis souvent des extraits de roman. Un de ceux qui a le plus de succès est *La Disparition* de George Perec. Ce roman entièrement écrit sans la lettre E leur donne aux élèves l'occasion et l'envie de s'essayer aux lipogrammes et aux anagrammes : c'est un exercice où leur imagination est libérée par leur orthographe justement très inventive... Mais beaucoup arrivent sans feuille de papier ni même de quoi écrire. Le fait même d'écrire, le geste même ne va pas de soi. Ce qui me saute aussi aux yeux de séance en séance c'est l'absentéisme.

Les profs me disent que beaucoup d'élèves souffrent d'illettrisme, et d'un vocabulaire restreint. Pour les devoirs, la plupart manquent de place chez eux et ne bénéficient pas d'encadrement. Beaucoup de parents travaillent le soir, les mères souvent sont femmes de ménage dans des bureaux. Certains élèves racontent s'enfermer dans les toilettes pour réviser, d'autres attendent que leurs frères et soeurs s'endorment.

Faisant ce constat, l'équipe pédagogique autour de la principale, Mme N'deyé Ba, a mis en place depuis un an un projet audacieux, avec l'accord du rectorat. Un quart d'heure a été pris sur chaque d'heure de cours, pour créer dans l'établissement des heures de travail personnel de l'élève. Encadrés par deux professeurs, les élèves peuvent revenir sur ce qu'ils n'ont pas compris en cours. La détection des difficultés de chacun est plus fine, le décloisonnement des matières durant ces heures permet aussi aux profs de mieux entourer la classe. La priorité est la maîtrise de la langue, et l'autonomisation de l'élève : pour apprendre, il leur faut d'abord apprendre à apprendre.

Un autre livre qui a du succès auprès de ces élèves, c'est *la Princesse de Clèves*, racontée sous l'angle du mariage arrangé : cette princesse mariée par sa mère tombe très amoureuse d'un jeune homme, et elle *avoue* cet amour à son mari, qui en meurt de chagrin ; et même veuve, elle refuse l'infidélité. D'épisode en épisode, les discussions parmi les élèves sont alors passionnées, et c'est formidable de les voir reprendre entre eux le fameux débat sur l'aveu de la Princesse, qui animait les salons littéraires il y a trois siècles. Le désir d'histoires et de fiction est évidemment là chez ces gamins, qui ne sont en contact avec la littérature qu'à l'école. Un jour l'un d'entre eux m'a demandé : "Et vous la connaissez bien, cette Princesse ?" Il voulait avoir de ses nouvelles.

Mercedes Deambrosis

Livre : ***Rien de bien grave*** (Chemin de fer)
Collège Robert Surcouf à Saint-Malo

-Je n'étais pas sûr de vous reconnaître, dit-il en venant me chercher à la gare de St Malo. Cela fait quatre ans que je suis là.

Il marche très vite dans le couloir. Devant moi. Se remettre en cause.

Je marche lentement derrière lui.

-C'est nul, madame !

-Oui, j'aime lire, mais pas des livres comme ça !

-Je lis tout le temps. Vous connaissez Musso, madame ? J'adore.

-Le temps n'aide pas. Hier encore... aujourd'hui, quatorze !

-Vous vous servirez de l'eau. J'ai mis le café dans la tasse rose. Il y a du sucre aussi.

-C'est une classe difficile.

-Il y a toujours tellement de choses.

-Moi, je ne lis jamais.

-Je n'aime pas lire.

-C'est nul de faire un métier qui ne gagne pas. C'est nul madame.

Il est riche. Tous ses camarades sont en admiration. Son père est entrepreneur. Ils en parlent entre eux. Il a un « Home cinéma ». Et des affaires. Beaucoup d'affaires.

-Il ne sera pas là la prochaine fois.

-De toute façon, l'année prochaine, fini ! Il va travailler avec son père. Ce qui l'intéresse c'est gagner de l'argent. Beaucoup d'argent.

-Il vaut mieux qu'il ne vienne pas. Ce sera plus calme, ça nous fera des vacances.

Au fond il y a des adultes.

-Je ne sais pas comment vous avez fait, parce que moi... avant, j'étais en Belgique. C'était différent. Alors qu'ici...

Ils se tiennent contre le mur.

-Puisque vous n'aimez pas lire, nous allons explorer la critique littéraire. Savoir ne pas se contenter d'un j'aime, j'aime pas.

Des rires. Il y a toujours des rires tapis sous le refus.

Le mur du fond est tapissé d'adultes. À cause :

-Des deux fauteuils.

-Des cinq dyslexiques

-De l'autiste.

-Je vais les bousculer.

-C'est difficile. La lecture, pour eux... il y en a, oui.

-Il y a les filles. De très bonnes élèves.

C est dyslexique, elle n'est pas en fauteuil. Son visage est rond, doux, elle le cache derrière ses cheveux et évite de me regarder. Parle très bas. Quand elle parle.

Je lui souffle les questions. J'ai touché son bras, avec ma main par mégarde et la remercie de m'aider.

Elle pose les questions. Fait face aux moqueries. Recule soudain.

Je ramène un semblant de calme. La pousse en avant. Elle pose une question, tout bas.

Une fille, brune, celle qui aime lire, lève la main et lui répond.

C me regarde affolée. Je lui souris, elle s'assoit. Sonnerie.

Au-delà de la vitre, la cour, laide, bétonnée. Plus loin la végétation sombre, des toits en ardoise, les remparts, plus loin encore, des façades majestueuses et sévères.

Sur le béton de la cour, C bouscule une autre fille, renverse la tête en arrière et rit aux éclats.

Rien de bien grave de Mercedes Deambrosis

Ce livre m'a quand même plu malgré que je n'aime pas lire. Ça reflète bien la vie d'une femme ou un homme au foyer qui est réellement débordé par les tâches ménagères ou familiales. S'occuper du repas, les courses... Elle passe aussi beaucoup de temps au téléphone en s'occupant de tout. Tellement absorbée par ses problèmes et par ce qu'elle veut faire que, lorsque l'enfant du concierge traverse le plafond du patio, elle n'est même pas choquée. Comme personne de s'occupe d'elle, elle ne s'occupe pas vraiment de tous les problèmes qui l'entourent [comme la mort du fils].

Mercedes Deambrosis est une écrivaine espagnole née en 1955.

Florence Delaporte

Livre : ***Le Poisson dans l'arbre*** (Gallimard, Collection Haute Enfance)
Collège des Trois Vallées à La Voulte-sur-Rhône

A – Le collège des Trois Vallées de la Voulte-sur-Rhône en Ardèche m'a invitée à animer un atelier. Ils ont choisi mon livre *Le Poisson dans l'arbre*, paru dans la collection Haute Enfance chez Gallimard en 2003. Cette intervention se situe dans le cadre du programme de la Maison des écrivains, « À l'école de l'écrivain – des mots partagés » à destination de collègues du réseau ambition réussite (RAR), des collèges ruraux sur l'ensemble du territoire français, avec l'Éducation nationale et la Caisse des dépôts.

Il s'agissait d'une classe de quatrième et d'une classe de troisième. Les professeurs de français concernés étaient François Maetz et Mme Bouix-Vallée, qui enseigne aussi le latin et le grec. Nous avons convenu de trois séances, deux avant et une après les vacances de février 2012.

J'ai pris le train jusqu'à Valence TGV, où le proviseur, M. Hernandez, est venu me chercher en voiture. C'est un homme qui croit encore beaucoup à son métier et se fait respecter par l'attention qu'il porte aux autres. Il a toujours, en fin de carrière, l'envie de découvrir, de briser les habitudes. Nous avons roulé ensemble une bonne demi-heure jusqu'à La Voulte, en faisant un détour car une ancienne élève du collège et son ami étaient tombés dans le Rhône cette nuit-là, et le pont où leur voiture avait basculé était interdit à la circulation. On n'a jamais retrouvé le corps de la jeune fille, et le jeune homme est en prison.

Le collège est en mauvais état. Le proviseur me fait visiter les lieux en déplorant le manque de moyens. Le plus bel endroit est encore le CDI, grand, très central, assez protégé, gardé par une documentaliste jalouse du calme et des choix qualitatifs qu'elle fait pour les élèves.

B – Les enseignants n'avaient pas choisi ce texte et n'avaient pas vraiment réfléchi au déroulement des séances. Comme ils avaient eu le livre assez tard et n'avaient pas souhaité obliger les élèves à le lire pendant les vacances de Noël, ils s'en sont remis à moi pour l'organisation des séances.

« Pour être honnête, m'avait avoué l'un des deux, je ne vois pas comment exploiter *Le Poisson dans l'arbre* ; les élèves ne maîtrisent pas le discours indirect libre et le vocabulaire leur sera difficile. »

Il m'a suggéré de leur demander de rédiger le journal intime d'un adolescent en séparant les garçons des filles. Je n'ai pas accepté. Séparer les garçons des filles ne me semblait pas une bonne idée. Et, justement, *Le Poisson dans l'arbre* n'est pas un journal intime, c'est une projection à la troisième personne, un exercice de mise à distance de soi. Je ne veux pas faire écrire les jeunes sur leur propre vie directement. Ça n'est pas ça, écrire, je crois. Ils peuvent le faire tous seuls, beaucoup de filles le font déjà. J'aimerais mieux les accompagner vers l'inconnu, leur tenir la main pour sortir un peu de l'immédiat.

C'est là que j'ai regretté un manque dans ce dispositif épatant qui permet aux élèves de rencontrer un écrivain (j'aurais adoré cela à leur âge !) : il n'y a pas le moindre vade mecum, pas une seule demi-page A4 pour aider les enseignants à préparer une rencontre, pas une ligne pour leur donner des pistes, des expériences d'autres profs. Pourquoi ? Il faut réinventer l'eau chaude à chaque fois, c'est une perte de temps pour tout le monde.

J'ai été accueillie en Franche-Comté dans le cadre des Petites Fugues par des collègues et des lycées qui, tous, avaient étudié le livre, l'avaient commandé et reçu dans les temps, l'avaient choisi parmi d'autres livres, et m'attendaient comme point d'orgue à leur travail. Ils avaient été guidés tout le long par le CRL. Cela a donné lieu à des échanges extraordinairement fructueux avec des gens entre 12 et 19 ans : sur le fait d'écrire, sur le vocabulaire, sur la structure, sur la façon de choisir la forme... j'ai pris une leçon de littérature en cinquième à Valdahon que je ne suis pas prête d'oublier.

À La Voulte, le proviseur m'avoue avoir été contacté entre deux portes par un Inspecteur d'Académie pressé, qui lui a donné deux jours pour se décider si oui ou non ils

« voulaient un écrivain ». Deux profs ayant répondu oui à tout hasard, il a donné son accord sans rien connaître du dispositif. Aucun document ne lui a été remis qu'il aurait pu partager avec ses enseignants volontaires. Aucun contact avec la Mel. C'est dommage. Tous les élèves ont eu un livre gratuitement, cela est magnifique. Mais au bout du compte, il n'en restera pas autant dans leur savoir et dans leurs compétences que s'ils avaient pu le lire en entier, accompagné par leur enseignant (même lu à haute voix, c'est très profitable).

Je décide donc de les embarquer, après la première rencontre, dans un atelier d'écriture de 2 heures en demi-groupe, ce qui fera quatre séances, deux avec chaque classe. Les professeurs se prêtent d'assez bonne grâce à ce bousculement de leur emploi du temps : c'est plus que prévu, mais je ne peux pas me charger d'une classe entière pleine d'ados pour les faire écrire. Je ne me vois pas non plus en train de faire des explications de mon propre texte à des gens qui ne l'ont pas lu.

Avec le proviseur, qui est présent, actif, compréhensif et diligent, nous trouvons au-dessus du CDI l'endroit idéal : une pièce où les élèves ne vont jamais, qui sert aux réunions, qui est vaste et calme et bien équipée.

B - La première séance a été celle de la rencontre, dans les classes habituelles. Une élève avait lu le livre en entier et s'en souvenait bien. Ses questions ont porté la rencontre. On avait proposé aux autres de lire quelques chapitres, soit au début, soit à la fin, selon la classe. Quelques élèves avaient préparé des questions. Nous avons fait connaissance.

Une quarantaine de collégiens appartenant pour la plupart d'entre eux à des milieux socioculturels ne privilégiant ni la lecture ni l'écriture. J'essaye de les mettre à l'aise, je leur répète qu'il n'y a jamais de mauvaise question. Dans une des deux classes, un élève pose des questions très pertinentes sur le processus d'écriture, l'accès à la création. C'est rare. Renseignement pris, c'est un enfant du voyage. Je conseille au proviseur de faire acheter *Un peuple de promeneurs*, d'Alexandre Romanès, pour le CDI, afin que les nombreux enfants du voyage sédentarisés scolarisés dans cette école aient une référence d'un écrivain Rom (publié chez Gallimard) accessible aux jeunes. Pour Jimmy et les siens.

Quelques passages de mon livre peuvent choquer les jeunes ados. Un ou deux l'évoquent, sans qu'on approfondisse. Comme aucun travail n'a été fait sur le texte, ils restent avec leur malaise, que j'essaye tant bien que mal de dissiper. Nous avons parlé du titre, et une des élèves, juste devant moi, a reconnu avoir passé, elle aussi, des journées entières dans les arbres. Dans l'ensemble, les élèves ont été assez intrigués et attentifs, et nous sommes contents de nous retrouver quelques semaines plus tard.

C - J'ai décidé de les embarquer dans une aventure d'écriture. De les porter, de les mener vers le plaisir d'écrire d'un coup d'un seul. Mais pas n'importe comment. À Aleph Ecriture, où je suis la formation de formateur d'atelier, on me donne d'excellents conseils, que j'applique attentivement. Je potasse un ouvrage utile, *Ecrire et faire écrire*, d'Eva Kavian, acheté sur les conseils d'un collègue d'atelier. Et je glane sur le net deux ou trois idées, parfois contradictoires, quant aux motivations des adolescents. Ont-ils du mal à entrer dans la fiction ou bien est-ce là qu'ils sont le plus à l'aise ? C'est ce que nous allons voir !

« Si vous voulez que vos élèves écrivent, mettez de l'écriture dans leur vie », dit Elia Kavan. « Écrire, dans notre société, s'apprend plus facilement que le clavecin ou la peinture à l'huile. »

Le but ? Sans but précis, ça peut être l'horreur. Il s'agit de faire un atelier qui me ressemble, avec des outils qui ne sont pas les miens mais une approche qui m'est propre.

Pourquoi je veux faire écrire ? J'aimerais que les élèves lâchent prise et agrandissent leurs limites, s'engouffrent sans s'en apercevoir dans ce grand plaisir. Je veux accompagner leur désir d'écrire. Qu'ils apprennent un nouveau plaisir, gratuit, personnel.

Quel est l'objectif de cette séance ? L'étonnement. La découverte. Avoir écrit sans peine. Avoir trouvé en soi tout ce qui a été demandé, et plus encore. Dans le plaisir.

Comment puis-je les amener à travailler cela ? D'abord, il va falloir les apaiser. Les ados, c'est remonté avec des piles nucléaires, c'est assis sur un boisseau de puces, ça a peur, ça a envie, et ça fuse dans tous les sens.

Il leur faut des contraintes fortes. La créativité s'éveille devant la contrainte, plus elle sera forte, plus elle imposera la mise en mouvement. Elle stimule le travail de l'inconscient - le temps réduit d'écriture aussi.

Je vais les faire jouer avec des contraintes fortes, et ça va marcher. Oui, j'ai peur, moi aussi ! Pas questions de me retrouver avec des gens démotivés et insupportables ! J'ai enseigné en collège, je sais de quoi j'ai peur !

Je suis contente d'avoir lâché apparemment le rapport à mon propre livre. J'en ai assez parlé. Mais je vais construire mes ateliers sur cette idée sous-jacente : passer du « je » au « elle/il », de la première à la troisième personne, de l'autobiographie à l'autofiction. Par l'expérience. Ils vont en faire, du discours indirect libre, et sans le savoir, encore !

Les profs de français se méfient de moi. On s'arrange pour me les envoyer avec vingt minutes de retard, ce qui perturbe grandement le déroulement de l'atelier, que j'ai minuté avec précision. C'est vrai qu'il y a dans une classe des gros lourdingues qui prennent en grippe tout ce qui dépasse de leur champ de vision étroit. Mais j'en fais mon affaire.

Le premier jour, il fait extrêmement froid et c'est la grève. J'ai fixé un cadre très strict : une salle qu'ils ne connaissent pas, au-dessus du CDI où il faut garder le calme. Avec le proviseur, nous avons formé un rectangle avec les tables, baissé les stores, entr'ouvert les fenêtres pour que cela sente bon. J'ai posé un petit paquet de feuilles blanches pour chaque élève et retourné les chaises à l'envers, dos à la table, dos à moi. Je n'ai pas allumé les lumières, le CDI en dessous éclaire doucement. L'ambiance est apaisante.

J'accueille les élèves devant la salle ; je les salue et leur demande de bien vouloir laisser manteaux et sac, et de ne prendre qu'un seul stylo avec eux, pas d'effaceur. Je leur dis que le jeu, c'est de ne jamais répéter la consigne. Que nous allons voyager. Que nous allons écrire. Que l'orthographe et la grammaire ne comptent pas, que rien ne sera ramassé, ni noté, et qu'il faut absolument respecter le silence.

Nous entrons. Ils s'asseyent. Ils sont entre dix et douze par groupe. Je vois leurs dos. Je leur parle très doucement, très gentiment. Séance de relaxation, sophrologie.

« Sur la table il y a une feuille de papier blanche. Sortez un stylo que vous mettrez devant vous. Asseyez-vous dos à la table. La chaise dos à la table. Installez-vous confortablement, détendez-vous. Bien installés. Les pieds bien posés par terre. Tranquillement. Fermez-les yeux. Détendez-vous complètement. Respirez profondément. Prenez conscience de tous les points d'appui de votre corps : talon, plante des pieds, jambe, cuisse, postérieur. (...) »

Vous partez en voyage dans votre imagination. Et là, vous allez voir un animal. Pas un chien ou chat. Un animal libre, sauvage, heureux. Regardez-le bien. Il bouge. Il mange. Regardez ses couleurs, imaginez son odeur, son cri, son habitation. Entrez dans la peau de cet animal.

Regardez là où il dort. Allez y dormir aussi. Allez dormir près de cet animal, c'est votre ami, votre frère. Vous êtes en sécurité auprès de lui.

Maintenant vous allez ouvrir tout doucement les yeux, et respirer à fond. Vous allez bouger doucement vos mains, frottez vos paumes. Vous vous retournez. Avancez votre chaise vers la table. Prenez le stylo. La feuille de papier. »

Puis une nouvelle consigne : « Vous allez écrire maintenant ce que fait cet animal en disant « je ». Vous êtes cet animal. Soyez proche de ses émotions. Commencez votre texte par : « Mon premier souvenir... » Ecrivez un paragraphe. Comme si vous parliez à votre meilleur(e) ami(e). Vous avez un quart d'heure. »

Sans lever le ton, une nouvelle consigne : « Prenez une autre feuille. L'animal est devenu un enfant : il est chez lui. Une fille ou un garçon. Il y a une porte. Commencez par « On lui avait pourtant bien dit de ne pas ouvrir cette porte. Et pourtant, un jour... » Racontez. En un paragraphe, décrivez l'enfant, ce qu'il fait, ce qu'il ressent. Ce qui se passe. Utilisez les odeurs et les bruits, si possible. Vous avez dix minutes. »

La séance de relaxation est un franc succès avec les deux classes. Elle permet en effet de les envoyer directement dans leur imagination, vers une écriture intime. Et je les tiens dans le silence pendant presque deux heures !

Le premier crayon est posé au bout de cinq minutes. Puis repris. Le deuxième au bout de dix minutes, hésitations et fatigue. Puis re-concentration. Celui qui a écrit une page entière sur l'animal sèche longtemps. Celui qui riait et soufflait au premier exercice remplit sa feuille sans lever le nez. A celui qui n'y arrive pas du tout, je passe un petit mot : « Ecris autre chose ». Alors on ne peut plus l'arrêter d'écrire. Et son texte est magnifique. Il me dit que son premier texte n'était pas ce qu'il voulait écrire. J'ai du mal à ne pas dire : « C'est bien. »

Puis viennent les retours. Chacun lit son deuxième texte à voix haute (pas le premier, il est pour eux). Et j'en parle comme un miroir, en disant ce que j'entends, comment il est construit, sans commentaire, en restant neutre, précise, sans donner mon avis, et en remerciant avec un grand sourire. J'ai appris chez Aleph à faire ces retours, garant du succès de l'entreprise. Ça marche. Les textes sont formidables. Il y a derrière cette porte le plus intime de chacun, une façon d'être au monde, un secret, un paradis, un enfer... La profusion est étonnante. Au fur et à mesure des retours, ils s'apaisent complètement, la confiance est établie.

Ils sont heureux, calmes, plein d'entrain. Ils en veulent encore. Je leur fait faire des « je me souviens » après avoir lu une liste chez Perec, chacun lit une ligne, on tourne à toute vitesse, puis ils doivent « ouvrir un souvenir » en cinq minutes, le développer de façon sensorielle. Le professeur de quatrième se prête au jeu avec intelligence, les élèves apprécient.

On termine avec un exercice d'admiration : il faut trouver quelque chose de très gentil à dire à quelqu'un. Une seule ligne. Chacun lit la sienne. Je ramasse les feuilles sans noms et je tape la liste que je leur envoie par internet. Ça fait du bien de dire des choses gentilles, ça ouvre le cœur, ils en ont tellement besoin.

Enfin, ceux qui veulent peuvent lire le texte de l'animal, du début. Seuls deux le feront. Textes étranges et merveilleux. Les autres sont contents de l'emporter comme un secret.

Au premier groupe, je dis ce qu'ils viennent de faire : passer de la première à la troisième personne. Ils ont l'air très déçu, comme si j'avais cassé le jouet. Aux autres groupes, je ne dirai rien. Leur professeur le fera.

Dans l'ensemble, j'ai été conquise par cette première fois. Et les retours qui m'ont été fait ont été spectaculaires, si bien que les deuxièmes groupes se sont précipités pour écrire, instruits par les premiers du grand plaisir qu'ils pouvaient y prendre.

Ils ont pris grand plaisir à écrire, dans le silence, dans le secret, sans savoir, juste pour voir ce que ça fait. C'est bien pour ça qu'on écrit, nous.

Gilles Del Pappas

Livre : ***L'Année de tous les Tanger*** (Après la lune)

Collège Padule à Ajaccio

C'est au Collège Padule d'Ajaccio, en début d'année, que je proposais un travail un peu particulier à des collégiens eux aussi un peu particuliers.

Leurs désirs ne sont pas ceux de toutes les filles et de tous les garçons de leur âge. Pour la plupart, ils ont orienté leur avenir professionnel vers la pratique d'un sport, le football.

La littérature... comme le reste, cela passe après.

Ce type de philosophie, ça ne me faisait pas peur, j'avais travaillé dans des configurations et des désirs tellement différents dans le passé...

Dès que mon avion eut atterri, Marie-Noëlle Furlan, le professeur de français qui était venu me chercher, m'avertit...

- Monsieur Del Pappas, vous nous avez bien déstabilisés...

En fait, un parent d'élève avait trouvé dans un de mes livres une phrase érotique. Elle avait immédiatement téléphoné à un journaliste d'Ajaccio en lui indiquant que l'on faisait lire des auteurs pornographiques dans le collège Padule, en plein Ajaccio.

Le journaliste répercute alors ces renseignements au rectorat qui le signale au ministère.

L'incidence fut que l'un des deux professeurs de français qui devait travailler avec moi préféra ne pas s'engager ; je ne ferai donc équipe qu'avec Marie-Noëlle Furlan, une jeune professeure...

- J'ai fait lire la phrase en question à mes élèves qui m'ont assuré qu'il n'y avait là-dedans rien de choquant. Pour moi, il n'y a pas de pornographie.

Et elle changea alors de sujet.

- Alors, comment voyez-vous les choses ?

Nous avons discuté un moment, autour d'un café, avant de rentrer en classe. J'avais le temps, car arrivé le matin, je ne devais intervenir que l'après-midi.

J'avais besoin de savoir où les élèves en étaient.

Elle m'indiqua qu'un travail avait été initié avec un interlocuteur extérieur, un garçon cinéaste, Jean-Louis Tognetti. Avec lui, les élèves avaient travaillé sur l'image.

Avant de devenir écrivain, j'ai été pendant de longues années photographe et ensuite cinéaste. Je donne encore des cours de scénario dans une école de cinéma... D'un commun accord, pour poursuivre le travail entamé et intéresser les élèves au travail littéraire, nous avons décidé d'aller de la nouvelle au scénario. Quitte au professeur de cinéma de poursuivre ensuite jusqu'à l'image.

Marie-Noëlle Furlan, enthousiasmée, m'a fait rencontrer celui-ci qui a décidé de participer immédiatement à la première séance.

Le collège, assez moderne, est tenu par une femme à poigne très agréable qui m'a très bien reçu, Madame Geneviève Quastana.

La première séance comme les suivantes se sont très bien déroulées. Je suis impressionné par le travail du professeur qui a su intéresser ses élèves à ce travail littéraire.

Le résultat fut à la hauteur de l'intérêt des élèves ; un peu plus de la moitié de la classe suivit jusqu'au bout cet atelier. Pourtant, seulement une demi-douzaine d'histoires aboutit à la note d'intention, au scénario, au synopsis... Compréhensible.

C'est, compte tenu de leur emploi du temps sportif assez intense, une bonne moyenne.

En ce qui concerne l'affaire de la pornographie supposée, il est à noter que le seul résultat tangible c'est que tous les élèves qui n'ont pas pu suivre l'atelier en raison du désistement du

deuxième professeur sont tous venus me demander en douce et à la récréation de quel livre formidable il s'agissait !

- Vous pensez, si on nous l'interdit !

Ma réponse, car je suis honnête, fut...

- Vous risquez d'être fort déçus...

Abdelkader Djemai

Collège Anne Frank à Roubaix - 2011/2012

Livre : ***Zorah sur la terrasse, Matisse à Tanger*** (Seuil)

Sensibiliser les élèves de la classe de 3^{ème} Lavoisier du collège Anne Frank de Roubaix à la peinture et à l'art était l'un des objectifs de l'atelier d'écriture que j'ai animé à partir de mon récit *Zorah sur la terrasse* paru aux éditions du Seuil en 2011. Il s'agissait de les inviter à mettre des mots, des images, des impressions sur les œuvres qui les ont particulièrement touchés, émus ou étonnés.

Zorah sur la terrasse était consacré à Henri Matisse et à ses travaux (toiles et dessins) réalisés au cours de ses deux séjours, entre 1912 et 1913, dans la ville de Tanger. Des repères biographiques, géographiques, historiques et culturels ont été fournis aux élèves par l'enseignante Mme Djerdem qui a mené, tout le long des trois séances, un remarquable travail pédagogique et de suivi.

Nos rencontres ont permis d'aborder et de réfléchir sur les œuvres du peintre mises en perspective et décrites dans mon récit. Les élèves m'ont interrogé sur le choix de mon sujet, sur l'emploi du je, sur la période traitée et sur la situation des pays du Maghreb à cette époque. Le mode de vie, les décors, les atmosphères et les personnages qui animent le livre ainsi que la part autobiographie et la place de la documentation furent également évoqués.

Pour mieux familiariser les élèves avec l'univers de l'art, une sortie pédagogique a eu lieu au Musée départemental Matisse du Cateau-Cambresis, la ville natale du grand artiste. Chaque collégien a raconté par écrit un tableau qu'il a aimé au cours de l'exposition visible ce jour-là et intitulée Henri-Edmond Cross et le néo-impressionnisme, de Seurat à Matisse. Scènes de la vie quotidienne, promenades, voyages, objets, paysages, lieux et visages ont servi de matière à ces écrits lus à haute voix. Ce travail avait été précédé d'une sélection, à partir d'une recherche sur Internet, des toiles de Matisse qu'il fallait accompagner d'un texte personnel. Chacun des participants a également adressé, en se mettant dans la peau d'un modèle, une lettre à Matisse dans laquelle il livre ses impressions, ses goûts et ses préférences. Des paroles lui furent aussi adressées par les élèves qui, à travers l'art du slam, exprimèrent ses propos sur la peinture et sur son œuvre.

Il faut également signaler la contribution des étudiants de l'Ecole Supérieure des Arts Appliqués et des Textiles (ESAAT) de Roubaix qui ont été, avec leur professeur de Lettres, Mme Belbecir, associés à ce projet. Ils ont conçu et réalisé plusieurs couvertures de *Zorah sur la terrasse* en proposant différents graphismes, illustrations et textes de présentation. Discussions, échanges, regards croisés et portraits d'élèves sont venus enrichir cette collaboration originale et fructueuse entre deux classes de cycles différents.

Patrick Dubost

Livres : **Jonas Orphée** (Color Gang)
Collège Pierre Gallieri à Massiac

Pour une deuxième année, à la demande de leur professeur de français et de la responsable du CDI, j'intervenais au Collège de Massiac, dans le Cantal, avec un nouveau groupe d'élèves de 4^{ème}.

Le fait d'être déjà venu nous a permis d'anticiper et d'aller plus vite et plus loin. Avec en particulier la réalisation d'un long et large rouleau de papier sur lequel les élèves étaient invités à venir inscrire leurs poèmes. Ils n'avaient, sur ce rouleau, pas droit à l'erreur. Ou plus exactement avaient-ils l'obligation de jouer avec leurs erreurs (orthographe, maladresses graphiques, ratures, bavures, reprises...). Cet objet remarquable, d'une trentaine de mètres de long, sur environ 50 cm de large, fut présenté au public lors de la fête de fin d'année au collège et très remarqué.

Parallèlement à mes actions au sein de l'établissement scolaire, j'étais invité à intervenir à la médiathèque intercommunale et à la librairie Le Chat qui pelote, librairie qui organise un festival de poésie dans l'été. Je croisais alors des publics très divers, adultes et enfants, et retrouvais parfois certains élèves du collège sous d'autres contextes : médiathèque, école de musique (lors d'une lecture / performance réalisée dans la ville avec la complicité de jeunes musiciens, parmi lesquels deux ou trois élèves du collège). Tout cela a permis d'ancrer les démarches d'écriture et de création collective très concrètement dans la cité.

Parfois timides ou réservés, parfois en difficulté pour simplement écrire, les élèves ont très vite perçu la dimension ludique et expressive de ce qui leur était proposé et se sont pris au jeu, nous surprenant parfois grandement. Certains ont développé, en très peu de temps, une réelle sensibilité littéraire et poétique, bien que très jeunes encore, et souvent par delà leurs difficultés d'expression écrite et leur réserve de départ.

De plus, il est possible que cet atelier ait éveillé de la curiosité et de l'intérêt auprès d'autres élèves d'autres classes et d'autres niveaux, par la qualité et la singularité des réalisations, mais aussi par l'implication du groupe.

Bilan, donc, très positif pour ces trois visites.

Eugène Ebodé

Livre : **La Transmission** (Gallimard)
Collège Jean-Claude Izzo à Marseille



Eugène Ebodé devant la classe de 3^{ème} E -photo de Patrick Box.

Dites-le avec des fleurs !

À « l'école des écrivains », la prise de contact, la première rencontre avec les collégiens est toujours empreinte de solennité. Intimidante. Celle de cette année n'a pas dérogé à la tradition. Elle ne s'est pas tenue dans une classe ou au CDI, mais dans une salle d'exposition décorée aux couleurs de l'Afrique. Une classe du collège venait en effet d'achever un travail sur le continent africain, ses paysages, son artisanat, l'investissement et le rôle des femmes. Aux murs, pendaient encore des tissus sahétiens, des affiches de zoos et des images de femmes exerçant diverses activités agricoles, artisanales ou commerciales. La classe de 3^{ème} E, encadrée par Mme Sophie Menu, professeur documentaliste, et Mme Françoise Grandmaison, professeur de français, a pris place dans la salle où nous a rejoint M. Bernard Ravet, le chef d'établissement. Il a tenu à introduire la rencontre.

Le Principal du collège Izzo n'a pas été long. Il s'est réjoui d'ouvrir la séance et a demandé aux élèves de s'impliquer dans les trois rencontres du programme « À l'école de l'écrivain ». Il a exhorté ses élèves à tirer le meilleur parti des ateliers d'écriture qui allaient suivre. Puis, s'adressant autant à moi qu'à la classe, il a souhaité que les "mots partagés" soient de ceux qui entretiennent les meilleurs souvenirs et tissent des liens durables autour des livres en général et de la lecture en particulier. Puis il s'est excusé de ne pouvoir rester plus longtemps, car, a-t-il noté, « d'autres charges appellent mon attention ».

La professeur de français a pris le relais et indiqué que les élèves avaient lu avec grand intérêt mon roman, *La Transmission*. Elle a ajouté, se tournant vers moi, l'œil brillant d'une lueur où dansaient à la fois la joie et la malice : "Ils ont préparé beaucoup de questions, vous allez voir ! Mais avant, si vous voulez dire un mot..." J'ai remercié l'assistance et rappelé que j'étais né au Cameroun, au « pays des crevettes ». Anticipant leur interrogation, j'ai précisé que le nom de Cameroun venait du mot portugais « camaroes » ou « camarones » en espagnol, ce qui signifie crevettes. Les premiers navigateurs portugais qui accostèrent au quinzième siècle dans la baie du Wouri, sur la côte de l'actuel Cameroun, y découvrirent d'abord d'énormes bans de crevettes. J'ai ensuite souligné que j'étais, très tôt, tombé dans la marmite à fabriquer les histoires sous l'influence de deux oncles : l'un, Onana, était un intarissable conteur, et l'autre, Belinga, était un lecteur passionné de romans d'espionnage. Ce dernier en avait une pleine bibliothèque. Il veillait sur elle avec un soin jaloux et les livres étaient enfermés à clef dans de lourdes armoires vitrées. Ce ne fut que lorsque je devins collégien à Douala, que l'oncle Belinga me jugea apte à lire les mêmes ouvrages que lui. Mais il ne me les donnait qu'avec parcimonie, de sorte que mon désir d'une lecture diversifiée, longtemps bridé, me

poussa vers la seule bibliothèque publique de Douala : le centre culturel français. Mais comme tout adhérent n'y avait droit qu'à l'emprunt de deux livres, je m'empressai de pousser mes frères et sœurs à s'inscrire à leur tour afin d'augmenter mon potentiel de lecture. Voilà comment s'est aiguisée ma glotonnerie, ma faim de livres.

Cette introduction faite, je me suis tourné vers les élèves et à tour de rôle, avec une ferveur qui m'a surpris, ils m'ont assailli de questions portant sur mon roman *La Transmission*.

Ces échanges m'ont permis de noter combien ils avaient eu un vif intérêt à me lire et j'en ai également profité pour préciser ma méthode de travail. Elle oscille entre autobiographie et fiction. Les élèves ont été intrigués par ce parti pris littéraire. Pour eux, « tout était vrai dans l'histoire » qu'ils avaient lu. J'ai ainsi pu développer et clarifier le concept d'autofiction, lequel s'appuie à la fois sur des éléments puisés dans la vie réelle et sur d'autres relevant de la pure imagination. « Ce choix m'était-il imposé ? », ont voulu savoir les élèves. Non, il ne l'est ni par un éditeur, ni par les lecteurs ! Il vient d'une inclination personnelle, un besoin de faire cohabiter le réel et l'imaginaire, le visible et le probable. Mon but est aussi de lancer un défi au lecteur afin qu'il tente, si l'envie lui prend, de trouver ce qui peut être lié au vraisemblable ou à la pure invention. Au fond, écrire, c'est à la fois s'inspirer du réel mais aussi le recomposer selon les options que propose l'intrigue principale.

J'ai ainsi insisté sur les aspects imaginaires que les élèves peuvent prendre en compte pour éviter de se focaliser sur les récits de vie que tend à promouvoir les moyens de communication de masse et notamment la télévision. La question centrale que j'ai posée a donc été de savoir « comment dire le monde ? Comment pouvons-nous, en utilisant des métaphores ou des éléments symboliques, raconter ce qui se passe autour de nous ? » C'est en cherchant à répondre à cette interrogation que j'ai suggéré aux élèves de mettre au centre de notre travail d'écriture l'expression « dites-le avec des fleurs ».

Lors de la deuxième séance, les élèves ont ainsi énuméré les différentes fleurs qu'ils connaissent et indiqué les multiples emplois et expressions liés au mot « fleur », à savoir : faire une fleur à quelqu'un, fleur de l'âge, fleurs de rhétorique, arriver comme une fleur... Il a aussi été question des prénoms empruntés à la botanique : Rose, Marguerite, Capucine... Nous avons ensuite, sur ma proposition, formé six groupes de quatre élèves afin de pouvoir commencer un atelier d'écriture plus fonctionnel, mobilisant l'ensemble des élèves et plus interactif. Chaque groupe, à partir du travail préliminaire effectué sur la définition des mots clés, a eu deux consignes : inventer une histoire à partir de l'idée « d'une rencontre avec une fleur », désigner un dessinateur dont la mission consistait à illustrer l'histoire proposée par l'atelier auquel il participait. L'objectif de cette séance était de stimuler l'imagination des élèves à partir de la thématique florale.

A la fin de la séance, les différents groupes constitués ont eu pour mission de poursuivre la rédaction des histoires ébauchées au cours de travaux dirigés ultérieurs au CDI. Celles-ci se sont tenues avant notre dernière rencontre. La professeur documentaliste a ainsi pu réunir les textes rédigés et me les a transmis. J'ai lu et retourné les textes à leurs auteurs en signalant : les maladresses à soigner, les répétitions à gommer et en suggérant la manière de mieux démarrer l'incipit ou de rédiger l'excipit. J'ai aussi fait connaître les éléments à rajouter ou ceux qui pourraient clarifier l'histoire et rendre le texte plus cohérent, plus fluide...

Les titres des six histoires composées par les élèves évoquent majoritairement l'univers de la botanique : Capucine, La rose de la paix, La fleur du ghetto, Nouara la belle (Nouara signifie « fleur » en arabe), L'amour ardent, le photographe.

Au cours de la dernière rencontre, chaque groupe a revu son texte puis y a apporté les améliorations jugées nécessaires. Les dessinateurs ont à leur tour, durant cette ultime séance, affiné leurs illustrations, toutes fidèles aux différents qui les avaient inspirées. Avant de clore la séquence, des lecteurs désignés par les élèves ont lu leur texte à toute la classe. C'est ainsi qu'à la fin de ces lectures il a été procédé au vote de la meilleure histoire. Tous les participants se sont livrés de manière disciplinée à cet exercice.

Pour conclure, j'ai apprécié l'implication de l'équipe pédagogique. Elle a fait preuve d'une grande disponibilité et d'un remarquable professionnalisme. Je remercie Mmes Françoise Grandmaison et Sophie Menu, le principal, Monsieur Bernard Ravet, et l'action bénévole du photographe Patrick Box qui s'est joint à l'équipe pédagogique. Grâce à leurs contributions, j'ai trouvé des élèves attentifs, actifs et réceptifs. Bien qu'un peu déçus que l'ensemble des situations décrites dans *La Transmission* ne soient pas « vraies » — ainsi que les élèves le pensaient ou le souhaitaient —, j'ai été touché par leur ardeur, leur spontanéité et l'intérêt qu'ils ont porté à ce roman. Il me plaît aussi de savoir que grâce à notre rencontre, ils peuvent désormais le rattacher à l'autofiction.

Antoine Emaz

Livre : **Sauf** (Tarabuste)
Collège Jean Lurçat à Angers

J'avais déjà travaillé au collège Jean Lurçat, avec Jeanne Le Callet, il y a deux ou trois ans, dans le cadre de cette opération. Le fait d'être angevin, donc de connaître les quartiers de ma ville, aide aussi. Si l'on aborde un public réputé difficile, il vaut mieux se sentir en sécurité dans la simple approche du travail. En l'occurrence, j'étais en confiance avec Jeanne : elle aime la poésie, adapte le projet à sa classe, est capable de décisions rapides et claires pour les objectifs et les méthodes. Quand elle m'a contacté pour revenir éventuellement à Lurçat cette année, j'ai accepté de suite.

Il y a trois classes de 3^{ème} au collège, dont deux prises en charge par Jeanne. Carole Desevedavy, une jeune professeure dynamique, a voulu très vite s'associer au projet, avec l'argument juste que si sa 3^{ème} était laissée de côté, cela créerait un sentiment malsain d'injustice et pourrait provoquer des réactions de jalousie ou des interprétations fausses du type : « on est nuls, c'est pour cela que le poète ne vient pas dans la classe ». Pour couper court à tout cela, nous avons décidé d'ajuster un peu différemment le programme : au lieu de 3 rencontres dans deux classes, je ferais 2 rencontres dans 3 classes. Et nous avons fixé les dates : le vendredi 11 mai de 8h00 à 12h30, et le jeudi 31 mai, sur les mêmes horaires.

La première intervention a été une vraie rencontre, un dialogue très ouvert, à la fois sur la vie d'un poète, le monde de l'édition, les difficultés de l'écriture, son apprentissage, et puis *Sauf*. Je reste persuadé qu'un des points-clés de cette opération est le don d'un livre aux élèves : c'est la première fois qu'ils possèdent un « vrai » livre dont ils connaissent et la genèse et l'auteur. Lors de la seconde rencontre, certains élèves m'ont dit que le livre avait circulé dans la famille, créé une curiosité, un désir voire un plaisir, ce qui n'est pas rien. Pour revenir à cette rencontre initiale, ou dialogue, le travail avait vraiment été balisé et préparé par les enseignantes : les questions étaient nombreuses, diverses, et on les sentait directement issues des élèves. Il est remarquable que dans les trois classes, les enseignantes n'ont pas eu besoin de prendre la parole. C'est pour moi un vrai signe de réussite, et j'aime cette relation vivante, directe, parfois surprenante, avec un public scolaire. Même si je sais très bien que cela marche parce que le terrain a été préparé en amont.

Entre les deux rencontres, les élèves ont travaillé sur *Sauf*, dans un sens créatif. À partir du poème *Voix*, qui « reprend » au style direct des paroles de la vie quotidienne de personnes âgées, les élèves ont produit leurs propres textes de façon libre pour ce qui est de la forme (vers rimés, libres, prose). Les enseignantes ont ensuite fait travailler la mise en voix de ces créations, par petits groupes de 2-3 élèves. Je n'ai pas suivi ce travail, je n'en ai vu que le résultat, lors de la seconde séance. Je devais voir/écouter ce qu'ils avaient réalisé, et en parler avec eux, de poète à poète en quelque sorte. Cela a donné lieu à un échange enrichissant, tant pour la question de l'écriture que pour celle de la mise en voix et en espace d'un poème. Les élèves aboutissaient à une performance de leurs textes, alors que je suis plutôt un tenant de la lecture classique, sans théâtralisation aucune. Cet écart était évidemment intéressant à creuser. De même pour la distinction entre personnes et personnages : il n'y a pas de fiction dans ma poésie alors que les élèves ont eu plaisir (besoin ?) de passer par des figures avec lesquelles s'identifier. De même encore pour le travail du texte et les circonstances d'écriture... Je crois que les élèves ont bien saisi la nécessité de la liberté, du travail et du temps pour écrire.

Pour clore cette rencontre, et parce que nous en avons parlé lors de la première, j'avais apporté des livres d'artistes, ou des livres différents, ceux de l'Atelier des Grames, par exemple. Cela a permis de finir sur un autre questionnement : la création au niveau de l'objet même du livre.

Je reste persuadé que ce type d'opération est important et riche pour des élèves venant d'un milieu où le livre n'a guère sa place, et l'écrivain pas davantage. Un travail de réconciliation devient possible, et je reste touché par ces visages aux yeux curieux, attentifs, alors même que je mesure bien l'effort pour certains de rester en place, de ranger leurs sacs, de ne pas se

balancer sur leurs chaises... Étant prof dans une autre vie (la même), je perçois de suite quand la classe reçoit, capte, ou bien se déconnecte. Là, j'ai vraiment été frappé par l'investissement des élèves, et des enseignantes. Jeanne et Carole ont fait le pari que, selon la formule de Lautréamont, « la poésie sera faite par tous ». Pari gagné, et c'est heureux, tant pour les élèves que pour la poésie.

Dominique Fabre

Livre : ***Pour une femme de son âge*** (Fayard)
Collège Martin-Luther King à Calais

Cette année les élèves de 4^{ème} de ce collège ont participé à un atelier sous la direction de leurs professeurs Nabil et Clarisse, en trois séances. Le livre qu'ils avaient choisi s'intitule *Pour une femme de son âge*, c'est un recueil de nouvelles que j'ai publié chez Fayard. Ils avaient avec leur enseignant déjà lu le livre et choisi par petits groupes une histoire comme support à leur propre « création ».

La première rencontre a donné lieu à tout un tas de questions habituelles sur le travail de l'écrivain, les conditions matérielles de ce travail, et tout de suite sur le sens de certaines histoires de recueil. Comme les professeurs et moi nous connaissions de l'année passée les enfants ont directement commencé à découper les histoires qu'ils avaient choisies, à les imaginer en story-board. J'ai été agréablement surpris par la vivacité de certains d'entre eux, guidés bien sûr par leurs enseignants Nabil et Clarisse. Nous avons arrêté un projet consistant, à partir des nouvelles choisies, à les transformer en genre de roman-photo, les enfants réalisant eux-mêmes en petits groupes les photos nécessaires. Les professeurs avaient dans une salle du collège un logiciel dont ils ont appris les rudiments aux élèves, permettant la mise en page.

C'est aussi une façon de transposer dans leur environnement la possibilité de raconter des histoires qui ne sont pas la leur.

Lors de la deuxième séance nous avons continué à étudier leurs découpages, et nous les avons fait travailler sur le texte, soit sous la forme de légendes ou de bulles de dialogues, à rajouter après la mise en page de leurs photos. Pour ce qui est de la dernière rencontre, ils ont travaillé directement sur l'ordinateur, ce qui n'a pas été facile car le serveur ne pouvait pas gérer en même temps toutes les photos et toutes les manipulations des élèves pour la mise en page. Certains groupes ont fait un travail vraiment réussi, sans rechigner à l'écriture de longues légendes ou de dialogues qui manifestaient leur compréhension. Ils sont rentrés naturellement dans des histoires dont ils ont je crois compris qu'elles n'étaient pas si éloignées de la leur, ou du moins de ce qu'ils en raconteraient, si un jour certains voulaient le faire.

Vu le côté plutôt ambitieux de ce projet, je n'ai malheureusement pas vu toutes les pages finalisées par les petits groupes de la classe. La relation avec leurs professeurs Clarisse et Nabil est excellente, j'ai été très bien accueilli et j'aurais vraiment accompagné jusqu'au bout la réalisation de leurs travaux. Le détour par la photographie, comme l'année dernière avec les élèves de ce même collège, permet pour un grand nombre de trouver leur place dans telles activités.

Pour ma part, j'ai été content de participer à ces rencontres, de travailler avec ces deux professeurs très sympathiques, et peut-être d'éveiller quelques collégiens à l'intérêt de la fiction. Je regrette néanmoins le manque de soutien de l'institution, étant également enseignant (Anglais). J'avais demandé de travailler sur 4 jours, pour me permettre de telles activités, ce qui m'a été refusé pour « nécessité de service », ce qui veut dire tout et son contraire. Sur 5 jours travaillés, j'ai choisi trois journées peu remplies soit 12 heures de cours dans l'année, et l'ordre de mission qui m'a été donné a finalement été refusé par la principale de mon établissement. J'ai été très déçu de me rendre compte que je n'avais pas le soutien de l'Education nationale qui m'avait pourtant délivré cet ordre de mission.

Ma principale aurait en fait souhaité que je fasse un atelier d'écriture dans son établissement, ce qui me semble bien évidemment impossible. Elle a fini par accepter, cependant. Mais une fois de plus, comme très souvent dans l'institution, je dois payer de multiples façons le fait d'écrire des livres. Ceci se traduit par de telles vexations, mais également une réputation qui retarde très considérablement la progression de carrière des enseignants qui poursuivent en parallèle une activité artistique, des remarques déplacées et

des aprioris très négatifs des inspections académiques et des personnels de direction sur ma personne.

Je remercie bien Sylvie Gouttebaron de la Mel de m'avoir malgré tout soutenu dans la mesure du possible.

Alice Ferney

Livre : ***Grâce et dénuement*** (Garnier-Flammarion)
Collège Jean Vilar à Grigny

Depuis trois ans, je retrouve Annie, professeur de français en classe de troisième, et ses élèves en grande difficulté. Chaque année la quasi-totalité d'entre eux quittera la filière générale pour passer un bac professionnel. Pourtant, me dit Annie, leurs familles rêvent toutes du contraire, et cet appétit frustré crée des tensions et des conflits autour des enfants. Annie connaît ses élèves, ne leur fait pas peur, est capable aussi bien de parler que de commander, et reçoit leurs parents. Elle sait ce qui arrive à leurs enfants et fait tout ce qui est en son pouvoir pour les aider. Jamais je ne l'ai vue s'agacer ou s'emporter, elle est toujours souriante et dynamique, accompagnatrice qui ne juge pas. Mon admiration pour elle grandit à chacune de nos rencontres. Et quand je m'assois avec elle dans la salle des professeurs, je suis en colère contre ceux qui dénigrent les enseignants, et contre les politiques qui de loin manipulent un outil qu'ils ne connaissent pas. Pas un, parmi tant de beaux parleurs, qui tiendrait une heure face à ces élèves et une semaine dans cette salle des profs. Quand je contemple dans les sièges des entreprises, dans les agences bancaires, les panneaux en bois rares, les mobiliers, les lustres et les écrans plats, toute une décoration design luxueuse, et que je vois les salles de classes, les écoles — je pense même à des écoles privées soi-disant chics et privilégiées — je suis révoltée : les enfants et les enseignants travaillent quotidiennement dans les locaux les moins soignés, les moins beaux de notre société.

Cette année, espérant améliorer la prise en charge des enfants et leurs résultats, le collège a innové : en classe de troisième, année du Brevet des Collèges et de l'orientation, les effectifs sont de quinze élèves. Nous pouvons ainsi, en nombre limité, nous retrouver au Centre de documentation de l'établissement au lieu de rester dans l'habituelle salle de classe. C'est plus convivial, plus silencieux, la pièce plus vaste est moins sonore. Et c'est mille fois mieux que l'année dernière où les marteaux piqueurs résonnaient au cœur des locaux préfabriqués qui nous abritaient. En parcourant des yeux le centre de documentation, je suis néanmoins étonnée du peu de livres et d'étagères qui m'entoure : on dirait que le centre vient de déménager et n'est pas encore installé. La documentaliste, ancienne professeur d'histoire et géographie me confie le budget de fonctionnement dont elle dispose pour l'année : 2000 euros.

Traditionnellement maintenant, depuis trois ans, Annie et moi avons organisé les trois interventions : la première autour de la lecture, la seconde autour des mots, la troisième autour de l'écriture. Nous avons aussi choisi de resserrer les séances de sorte que les élèves soient « dans » le projet plutôt que déconcentrés par une temporalité trop lâche.

Lundi 5 mars, nous nous découvrons. Il y a neuf filles et sept garçons, chaque groupe distinct et séparé des autres. Ils s'assoient autour de quatre tables rondes, les filles ensemble, les garçons de leur côté. Je les découvre, quant à eux, je vois bien qu'ils découvrent le visage qui va avec le livre. À leur âge jamais je n'avais eu l'occasion de rencontrer un auteur vivant dont je viens de lire un texte. Je crois que j'aurais adoré cela. Ils ont lu et étudié avec Annie, *Grâce et dénuement*, un texte que j'ai publié en 1997 et écrit en 1995/1996. Le livre raconte l'aventure d'une bibliothèque de rue, l'histoire d'une femme qui fait découvrir la lecture à des enfants gitans privés de scolarité. Annie a bien aidé à la lecture, elle me montre un document dans lequel chaque chapitre est résumé et expliqué. Les élèves sont intimidés et bien sûr personne ne veut poser la première question. Pourquoi ai-je choisi ce sujet ? Combien de temps faut-il pour écrire un livre comme ça ? Combien ai-je écrit de livres ? Les personnages ont-ils existé ? Combien ça rapporte d'écrire un livre ? Qu'est-ce que ça me fait si j'ai de mauvaises critiques ?... Finalement ils ont posé des questions, celles que tout le monde se pose !

Je reviens le Jeudi 8 mars. Avec quoi écrit-on ? On écrit avec des mots. Je propose donc un travail sur les mots, un travail heureux, qui développe l'attention et le goût des mots. Chacun

va d'abord faire une liste, la plus longue possible, de tous les mots qu'il aime. Peu importe la raison : parce qu'ils sonnent bien, parce qu'ils nomment une chose aimée. Il faut se retirer en soi, se taire, se concentrer, oublier les autres : c'est déjà difficile. La plupart des filles ne parviennent pas à se taire. Chut ! répète sans cesse Annie. Concentre-toi ! dit-elle.

Certaines listes ne comportent pas plus de trois mots ! Une jeune fille, excessivement timide, un peu revêche quand on la sollicite, n'a rien écrit : je n'aime aucun mot, me dit-elle. Cela ne m'est jamais arrivé. Je l'encourage, c'est impossible, tu vas trouver. Elle ne fera pas l'effort. Chacun lit sa liste. Un jeune Indien a une liste très longue. Nous l'applaudissons. Puis nous écrivons au paper-board une liste de mots proposés à voix haute, qui pourraient servir à écrire une histoire. Au sein de cette liste, nous élisons par vote cinq mots : Paradis, Chanter, Prison, Ballon, Rigoler, remportent le plus de suffrages. Chaque élève peut maintenant inventer un petit texte à partir de ces mots. À la fin de la séance, les volontaires lisent ce qu'ils ont écrit. Certaines histoires sont poétiques, belles, inattendues, d'autres confuses. Toujours Annie quand elle lit pour ceux qui se montrent trop timides, corrige de tête beaucoup de fautes qui rendraient le texte illisible.

Les élèves s'en vont dès que la cloche sonne, conditionnés, en me remerciant d'un air embarrassé.

Lundi 19 mars, ce sera notre dernière séance. Je m'inspire du film *À la rencontre de Forrester*, dans lequel un vieil écrivain fait écrire un jeune garçon doué en lui donnant un texte à recopier, lui disant : quand tu veux tu prends la main. Il faut lancer la machine, car on écrit en écrivant. Rien qu'un magma d'émotions de sensations et de pensées préexiste à l'écriture, et c'est *la machine littérature* qui produit un texte. Je donne l'incipit et je suggère de continuer en déployant l'image qu'il suscite. La phrase est : *Une femme en robe longue rouge apparaît dans l'encadrement de la porte*. Cet incipit visuel échoue rarement à suggérer une suite.

Les élèves ont toujours les mêmes difficultés à se poser : bavardages, rires, rêveries non dirigée, ils traînent, tardent à s'y mettre (certains ne s'y mettront jamais). Annie encourage. Je me promène entre les tables, m'assoit un moment à côté de ceux que je sens réceptifs. Et quelque chose prend forme. Annie aura des textes.

Comme toujours les volontaires lisent ce qu'ils ont écrit. Découvrir leurs idées est émouvant. Chaque année nous vivons cette bonne surprise : l'expression remplit. Écrire ne vide pas, au contraire.

J'ignore la trace que laissent chez les collégiens ces trois rencontres. Sans doute est-elle à la mesure du degré de présence qu'ils ont concédée. Elle existe donc pour ceux que nous avons, Annie et moi, sentis intrigués, heureux même. Pour nous aussi c'est une joie. Merci donc à la Maison des écrivains.

Christophe Fourvel

Livre : ***Raqa, l'histoire n'est encore qu'un regard d'enfant***

(Médiapop édition)

Collège Anatole France à Bethoncourt

Lorsque l'on arrive depuis Montbéliard à Bethoncourt, que l'on se faufile dans la rue principale de la ville, le Collège Anatole France n'est pas indiqué. Il y a bien un panneau pointant vers le lycée, puis, tout de suite après, un autre indiquant le gymnase Paul Eluard (je n'imaginai pas, une enceinte sportive, portant le nom de l'auteur de *Ralentir Travaux* et du *Rendez-vous allemand*). Alors on trouve par habitude. On débusque. On sent l'univers de grille et de béton. Pas d'audace architecturale ici, on déambule dans le fonctionnel ancien, pas vraiment et pas assez réhabilité. Espaces de courant d'air, de bruits, de températures excessives, mal régulées. Farhat, le professeur de français qui m'accueille, me le dit assez vite : ici les effectifs ont longtemps été en chute libre. Du coup, on a cessé de rénover, d'entretenir. On attend en quelque sorte la fermeture. Bethoncourt est la banlieue de Sochaux et donc, la population fluctue au gré de la santé de l'industrie automobile. Les populations immigrées, qui composent l'essentiel des habitants, régressent et le collège (ou le quartier ; ou la ville) n'ont pas assez bonne réputation pour attirer des élèves d'ailleurs. Cela conduit à un étrange paradoxe : un espace vétuste, en zone prioritaire, avec des classes aux effectifs allégés et des résultats scolaires excellents. Car le collège de Bethoncourt est un bon endroit pour apprendre. Farhat est fier d'avoir conduit plusieurs élèves vers l'excellence. Il est plus qu'un professeur de français. Un linguiste. Un pilier central de l'établissement depuis longtemps. Dès notre première conversation, il me montre comment sa formation lui sert dans son travail. Il cite des fautes de grammaire faites systématiquement par des enfants de famille arabophones. Il m'explique que ces fautes sont dues à une transposition de la langue arabe aux français ; à des tournures de phrases reprises telles quelles. Je comprends très vite la portée de sa remarque. Comment un professeur tunisien et linguiste pourra obtenir des résultats autrement plus spectaculaires qu'un autre enseignant, en débusquant ainsi, ce travers dû aux origines. « Dans ce cas, souligner les fautes en rouge n'aboutit à aucun résultat. Il faut remonter à la source du problème ». Farhat parle un français recherché, à peine désuet peut-être, littéraire ; un français amoureux. Je serai toujours étonné, admiratif, de constater comment cette langue, entre les murs de sa salle de cours, sait encore forcer le respect des adolescents des cités de Bethoncourt.

Car sa classe lui obéit comme dans les films des années cinquante. Les élèves font silence, debout devant leur bureau. Attendent la permission de s'asseoir. 16 enfants qui me toisent timidement. Le thème de notre travail sera le voyage. Pour l'écrasante majorité, les voyages se résument à un seul. Celui, entrepris chaque année, en voiture, jusqu'au Maroc. Les autres, à deux exceptions près, parleront d'un voyage scolaire à Paris. Nous travaillerons ensemble pendant trois séances que nous étirerons un peu. Trois après-midi pour faire un autre trajet. Celui qui va du général au particulier, de l'impersonnel à l'intime. Trois fois j'écoute la relation de ces Bethoncourt/Tanger, Bethoncourt/Rabat, Bethoncourt/Marrakech... avec comme seul souci, celui de saisir ce qui, dans le texte, se débat parmi le brouhaha des phrases obligées pour exister. Tenter de faire gommer l'égrenage des noms de villes traversés, l'énoncé académique des formalités douanières, le nombre d'arrêt dans les stations essence lorsque ces épisodes de la route ne disent ni l'ennui du trajet, ni l'impatience d'arriver, ni l'excitation du départ. Mettre toute mon énergie à faire émerger de ces douze trajets identiques, la parole singulière de chacun. À faire en sorte que les feuilles exhalent l'odeur de cuir et de goudron, suintent l'ennui, la courbature des corps, dessinent le dos des pères et mères. Chercher comment les bateaux nous transportent vraiment d'une histoire à l'autre, d'un bout de soi à un autre. Convaincre que l'on n'a aucune obligation à tout dire. Qu'un récit de voyage ne commence pas, inévitablement avec les valises que l'on fait pour se terminer avec la tristesse des séparations. Parfois, les voyages sont comme les livres, ils ne valent à nos yeux que pour une page, un chapitre, une phrase. C'est un apprentissage de la liberté que d'accepter de les aimer et de s'y attarder « pour si peu ».

Je crois que nous sommes arrivés à quelque chose. Parvenus quelque part. À ma troisième venue, je me souviens d'une « ligne imaginaire » sur la route, d'une « mer » comme un tapis ; d'un mendiant digne et d'une prière sur une colline. Les trajets se dissociaient, ils n'empruntaient plus les mêmes autoroutes. Chacun semblait commencer à raconter avec ses yeux, son humeur, sa lassitude ou son envie. Un enfant ne retenait plus d'un voyage scolaire à Paris qu'un instant : celui, où dans le métro, il avait croisé un adolescent plus grand que lui. C'était la première fois disait-il, « qu'il n'était plus le plus grand ». Ce moment emportait tous les souvenirs des tours Eiffel et de musées. Oui, c'est cela. Comprendre que le texte ne retient que ce qui est plus grand que nous. Et peut-être ainsi, sentir qu'il nous grandit encore.

Anne-Marie Garat

Livre : **Les Malfamées** (Actes Sud)
Collège Maurice Utrillo à Paris 18^{ème}

Nous montons au 3^{ème} étage du collège Maurice Utrillo, d'où l'on voit les toits moches d'anciennes fabriques, d'entrepôts et d'immeubles locatifs, les Puces de Clignancourt et au loin des collines ; on oublie toujours combien Paris est petit ou sa campagne proche. Ciel bas gris d'hiver pour cette première rencontre ; un peu circonspecte : peu des collégiens de la 3^{ème} ont lu, ou pas en entier, certains juste quelques pages, le reste de la classe pas du tout le livre qui, en principe, est l'entrée en matière, l'occasion de faire connaissance. C'est donc d'abord cette question : la difficulté à lire, l'ennui qui va avec, le sentiment d'être largué qui s'avoue avec des rires, avec des mines de ne pas y toucher, comme quoi c'est quand même pas un devoir d'école noté et, bien sûr, c'est à cause du livre. Sa langue n'est pas celle des conversations, on dirait même pas celle d'aujourd'hui, il y a des mots inconnus ; ce qu'il raconte se passe à une époque de guerre et de bombardements inconnue, et les personnages, un couple de femmes, emménagent dans une maison biscornue sans trop savoir ce qu'elles font là. Il y a encore qu'ils n'ont pas le temps, pas l'habitude, et au fond s'en fichent un peu, beaucoup plus intrigués à l'idée de passer un moment, au lieu du cours, avec une personne qui pratique l'activité exotique d'écrire dans son coin, de publier des livres, d'inventer des histoires.

J'aurais pu, suivant leurs questions préparées, parler de cela, mais j'ai passé les deux heures à parler de lecture, de ce rapport bizarre avec les choses écrites, des mots qui résistent et des livres qui vous tombent des yeux, de comment je lisais et quoi quand j'avais leur âge et avant, pas plus apte qu'eux à m'en emparer, comment je sautais des pages pour voir plus loin où en est l'intrigue — par exemple *Les Misérables* de Victor Hugo, j'en profite pour une digression sur ce livre qui offre des digressions qu'on peut sauter, justement pour y revenir ensuite, alors on voit que, sans ça, on n'aurait rien lu du livre —, j'ai surtout raconté que écrire *cela ne veut pas rien dire*. Que les mots racontent autre chose que ce qu'on voulait dire si seulement on le savait exactement, peut-être est-il préférable de ne pas le savoir et que, au fond, j'écris parce que je ne sais pas écrire, ce qui les fait douter de ma sincérité, mais est-il plus intéressant de faire ce qu'on sait faire d'avance ou ce dont ignore comment s'y prendre, le mal que ça donne, et le résultat. Non seulement je rature, je recommence, mais je jette beaucoup et ça m'énerve, eux qui peinent tant à aligner dix lignes savent de quoi je parle, si j'écris une page par jour c'est un grand jour, pas dit qu'à relire le lendemain j'en sois contente. Personne ne me dit quand et si c'est fini, nickel parfait, les livres ou le poème est le reste de ce qu'on aurait pu écrire mais une fois fatigué, épuisé le manuscrit à force de le torturer, c'est lui qui nous quitte, il renonce à nous en désespoir de cause, et voyons comment celui-là commence avant de s'occuper de la fin, est-ce une fin d'ailleurs ? Ceux qui y sont arrivés ont bien compris que, à se regarder dans le miroir, la narratrice a du mal à comprendre ce qui lui est arrivé, maintenant que la vie a passé. Est-ce que je la connais, personnellement ? Question de l'expérience réelle ou de la fiction, la réalité est-elle plus crédible que l'imagination, croit-on mieux le livre si c'est du vécu, du cru, du saignant ? Comme il y a une scène d'assassinat dans ce livre, la question se pose. Parce que remplir un poêle à charbon, ça ne mange pas de pain, mais tuer quelqu'un à coups de fer à repasser... Comme Mme Bazantay leur demande d'écrire une scène de leur choix vue-vécue par quelqu'un d'autre, un personnage du roman ou alors quelqu'un de complètement inventé, un voisin par exemple, on a bien envisagé qu'en effet l'histoire serait la même et une autre, nous nous sommes quittés là.

La fois d'après, c'était toujours ciel bas gris d'hiver, bouché encore davantage, ils avaient écrit des textes plus ou moins brouillonnés, que nous avons lus, confrontés et commentés pour voir comment le récrit serait de bon rapport, mais je n'étais pas là pour corriger la syntaxe et l'orthographe, ni pour faire atelier d'écriture en magicienne de désinhibition collective, ni pour faire le palmarès des meilleurs, quels sont les meilleurs, d'ailleurs ? Question sensation, suspens ou « bonne » description, du cru, du saignant ou du dérapage en roue libre vers une autre histoire, « complètement inventée », alors d'où sort-elle ? Cette deuxième séance, nous

sommes revenus au roman en question, non pour voir du meilleur, de la vraie littérature publiée qui en impose, mais pour regarder comment ça fonctionne dans certains passages, des glissements imprévisibles de narration sous une autre, du point de vue biaisé qui met la narratrice dans la tête de sa colocataire qu'elle connaît si peu, elles s'entendent comme chien et chat et n'ont qu'une envie, c'est d'avoir quelqu'un qui sait mieux que vous quoi faire quand on n'a rien, même pas la parole, et d'être un peu aimées, or c'est toujours la même qui parle, que sait-on vraiment de l'autre ? Depuis la dernière fois, certains ont finalement lu le livre en entier, même en sautant des passages, histoire de voir plus loin. Du coup, on a pu aborder cette scène d'assassinat dans la cave, existe-t-elle vraiment ou alors est-ce un rêve, vraiment le crime parfait grâce au bombardement, est-ce héroïque ou totalement immoral, que veut dire cette histoire, que raconte-t-elle exactement, puisqu'il n'y a pas, comme dans les fables une Moralité pour savoir à quoi s'en tenir sur l'intention de l'auteur ? Je suis là, mais je n'ai pas la réponse, et l'on en revient à la lecture, qui est une affaire personnelle très solitaire, en compagnie des personnages qui sont très seuls eux aussi ; en compagnie de l'auteur qui est absent mais très présent, avec qui on dialogue à tu et à toi, est-il bien nécessaire de le rencontrer, qu'est ce que cela apporte ? Et les auteurs morts, alors ? Ils ne sont plus là pour s'expliquer, avons-nous besoin de leurs explications ?

La dernière fois, il faisait un temps radieux, si haut le ciel bleu que le paysage dehors en était tout neuf, les collines très proches comme dans une loupe et les toits des fabriques pimpants de couleurs vives, toute une mosaïque de détails que faisait saillir la lumière, je l'ai fait remarquer, et aussi observer que leurs petits textes affichés aux murs — écrits sur le principe de « je me souviens » — emplissaient la classe de présences quand on se mettait à les lire, de petits souvenirs épars qui faisaient une mosaïque de sentiments et de sensations, que tout cela réuni colorait en imaginaire cet instant en classe de 3^{ème} 1. Je leur ai parlé de la chambre noire des appareils photos d'autrefois, du truc de l'écriture de la lumière sur la plaque sensible, des grains d'argent qui se souviennent d'avoir été émus dans la pellicule, et de la mémoire des choses vues, en photo et dans nos synapses, du long temps de latence de ce qui a pu s'y imprimer, du temps perdu et du temps retrouvé, comme quoi « je me souviens » n'est pas juste un exercice d'école. Ensuite, j'ai parlé du *Petit Chaperon rouge*, complètement hors sujet, apparemment, mais c'est ma passion de montrer que ce conte connu de tous et qu'on croit réservé aux petits enfants, réserve à la lecture des dessous extraordinaires qui nous rendent adultes, que lire se fait à notre insu à toutes sortes d'étages en profondeur dans des caves de l'entendement, que raconter engage un pacte très secret et très ancien entre lecteurs, qu'un texte aussi court est un chef d'œuvre littéraire, et pourquoi il n'y a que l'art pour nous rendre un peu intelligibles les questions insolubles de la vie.

Je ne suis pas sûre que notre rencontre fera de ces collégiens de grands lecteurs, qu'ils vont se précipiter sur mes livres et sur d'autres, tous les autres, mais une fois de plus je crois que venir témoigner auprès d'eux, cela ne veut pas rien dire.

Max Genève

Livres : *L'Ingénieur du silence* (Zulma) - *La cathédrale disparue* (jp. Baillol - nouvelles)
Collège Eugène Varlin au Havre

Crayonné au collège.

« Déjà dix ans que le meurtre de Max Genève me poursuit dans ma carrière d'enseignant (...) C'est après avoir appelé cet écrivain que la jalousie me hanta, mes élèves étaient fascinés par l'écrivain qui d'ailleurs était vraiment bon mais moi, je suis meilleur que lui en orthographe. Bref, la fin des cours sonna. Je sortis avec monsieur Genève dans la cour, je l'accompagnai à sa voiture et lui donnai un coup de clefs sur la tête. La jalousie était trop forte, je pensais que ça ne serait pas aussi fatal. »

Qu'une élève de quatrième — la scène se passe au collège Eugène Varlin du Havre — m'occise de cette façon assez cavalière me semble au fond prévisible, les auteurs prennent des risques, surtout quand ils ont tâté du polar. Faut qu'ils assument si on les assomme pour les avoir trouvés assommants. En revanche, qu'Océane, à peine quatorze ans, se glisse dans la peau de l'enseignant me paraît déjà plus enquiquinant, enfin, je dis ça pour lui, je ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose.

Caucriauville est le nom d'un quartier du Havre, pas le plus riant je vous l'accorde — on dit « défavorisé » à l'inspection d'académie. « Cau-criauville » répète à longueur de journée le perroquet de monsieur Dumoulin, je ne l'ai pas entendu personnellement, mais on me l'a rapporté. On m'a dit aussi que les coqs de Caucriauville font caucrauricrau, mais c'est qu'ils sont enroutés à cause de la pollution.

L'histoire est simple : les élèves ont lu quelques-unes de mes nouvelles, je suis venu (mille euros les trois séances et les trois pages), on en a discuté, le prof qui d'ailleurs est vraiment bon et meilleur que moi en orthographe leur a demandé d'écrire à leur tour un texte, je suis revenu après les avoir lus, on en a discuté et j'en ai conclu — exception faite pour Océane qui préfère la clef à molette — que ça défouraille sec à Caucriauville, ça tire dans tous les coins, à croire qu'Amine, Sileye, Ismaël, Alfayed et les autres, les garçons surtout, disposent dans les caves de leurs HLM d'un véritable arsenal. Ou alors qu'ils visionnent en boucle certaines séries américaines où l'hémoglobine, mais pas le talent des scénaristes, coule à flots.

Bon les filles, c'est pas pareil, vous avez remarqué. C'est plus compliqué, plus fin, souvent triste à pleurer, comme l'émouvante histoire de Laurie dont le père s'est tiré non sans abattre le doberman auquel elle tenait tant. Aujourd'hui encore, elle en a le coeur brisé et la haine au ventre.

Voyez Ismaël. Les gens de son quartier le détestent, dit-il, car il est une personne de couleur. Une vieille dame qu'il veut saluer lui crache au visage. « Quand je vois des gens racistes, parfois je me demande si la déclaration des droits de l'homme et du citoyen a servi. » Il rêve de devenir blanc, et un beau matin son rêve se réalise. Mais pour retrouver sa couleur naturelle, il lui faudra passer sous un camion.

Ou Lise, treize ans. Dans son hommage à Balzac, elle commence par se décrire, au physique comme au mental. « Je n'ai aucun défaut, dit-elle, aucune qualité, car les défauts peuvent être qualités et les qualités peuvent être défauts. » Pas mal, non ? Elle est amoureuse aussi, mais se déteste « de ne pas être assez bien pour qu'il fasse attention à moi ».

Christopher veut raconter en dix lignes — il y parviendra — l'histoire d'un « comédien qui ne sait pas faire rire ». Il lui suffit de dire un mot et la salle se vide. Il rejoue la pièce le lendemain : y aura-t-il du public ? « Je me suis réjoui car j'entendais des personnes enthousiastes mais en rentrant plus rien et plus personne. »

Il est vrai que dans ces quartiers la vie est rarement facile, pas toujours drôle, mais ne venez pas me dire que ces gamins n'ont rien à raconter, leurs textes sont peut-être maladroits, construits à la va comme je te pousse, mais tellement plus vivants, justes, nécessaires que les proses lissées ou pataudes de tel ou tel auteur reconnu.

Quand on leur offre la liberté d'écrire ce qui leur passe par la tête, que la sanction scolaire (avec ses aberrantes distinctions entre cancre et têtes de classe) est suspendue, qu'ils peuvent jouer à l'écrivain, ils vous étonnent, rivalisent d'ingéniosité, de drôlerie. Nulle démagogie là : s'il ne note pas les copies, le prof corrige les fautes d'orthographe, les rend

attentifs à quelque maladresse ou tour d'écriture malheureux. Ces jeunes des quartiers difficiles ne sont pas tous abrutis par la télé et les jeux vidéo. Pour peu qu'on les rôde à l'exercice et sans même être de fieffés scrabbleurs, ils savent tout de suite reconnaître le *tsar* dans la *star* comme les *rats* qui vivent des *arts*.

Patrick Goujon

Livre à **A l'arrache** (Gallimard)

Collège Professionnel de Toul (Nancy)

Hors cadre

On peut plonger au cœur des choses, en puiser la richesse, creuser, approfondir, évidemment, mais on peut décider d'explorer également les territoires qui se situent « à côté », hors-champ, en marge, choisir comme point de départ ce qui figure à l'extérieur.

Le point de départ, ici, c'est la rencontre avec un auteur, à partir d'un de ses livres. En l'occurrence, mon dernier roman, « A l'arrache », texte dont la lecture relativement ardue pour la classe que je m'apprêtais à rencontrer, aura été abordée par extraits. Le point de départ du livre : une carte postale que le narrateur a conservé de l'enfance, et qui lui servira symboliquement, en gros, de liant entre le passé et le présent.

Il faut parler du roman aux élèves, pour faire sens, mais dès les premiers échanges téléphoniques avec les professeurs référents de l'action, nous convenons qu'il ne sera que l'objet prétexte à dénicher mentalement pour chacun d'entre eux, les élèves, leur propre carte postale, l'image d'un lieu « fort » qui leur appartient en propre. Plus encore, il y a le livre, et il y aura les textes produits, mais nous décidons au préalable qu'ils ne seront « que » le support pour une vidéo, réalisée par un autre intervenant présent pendant les ateliers d'écriture, et qui en prendra ensuite le relais.

Il y a la première rencontre avec les élèves, les questions classiques, toutes les questions, qui fusent, au sujet du texte, des écrivains, entendu que les réponses n'ont pas valeur de vérité, y compris au sujet du livre, qui appartient autant, si ce n'est plus, au lecteur qu'à l'auteur. Il y a la présentation du point de départ, « le sujet », et des objectifs, entendu que nous sommes dans l'expérimentation, que le hors-piste sera plus excitant que le chemin « balisé » ; ou, selon les termes de Marguerite Duras, « écrire c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait ». Ce qui prime : que chacun joue le jeu, s'implique, jusque dans l'accident. Le vidéaste, déjà, capte ces instants partagés et, déjà, il apparaît que la difficulté majeure sera le nombre restreint de séances.

Pour la plupart des adolescents, le choix du lieu se fera moins en fonction du lieu lui-même que du souvenir qui lui est rattaché. Ainsi, à la deuxième séance, je découvre les histoires personnelles, beaucoup sont très lourdes, des cartes postales territoires de l'affect, de l'intime, desquelles jailliront des souvenirs encore en mouvement, des décors où se promènent fantômes et silences. Les adolescents se livrent, lisent, offrent à voix haute leurs instantanés vivaces avec fragilité et courage, parfois avec une assurance déconcertante si on considère la puissance du contenu, au point qu'on se demande s'il s'agit de réel ou de fiction. Cette dernière interrogation, on s'en fiche de la réponse, mais du simple fait d'exister démontre que l'objectif est atteint. Nous sommes ensemble, et individuellement, dans l'écriture et la parole, à la fois dans son sujet et au-dehors.

Pour autant, lors de la deuxième séance, je peine à accompagner les adolescents dans l'écriture. Le sentiment que les notions concrètes (un lieu, une image) et abstraites (immersion et distance) entravent la venue à l'écrit. La nécessité, aussi, de rencontres moins espacées. Et,

toujours et encore, le problème du temps. Nous digressons, rebondissons, empruntons des itinéraires bis. A la troisième rencontre, des textes auront été écrits, et nous prévoyons alors deux séances de façon à diviser la classe en deux groupes, ce qui permet une approche plus individuelle, un véritable échange avec chacun.

Les textes, dans le film, disparaîtront en partie. Ne subsistera que l'essentiel, selon le choix de leurs auteurs. Les mots qu'ils souhaitent garder. Des bribes qui sont l'essence. Pour la première fois, visionnant le film, je me retrouve spectateur, me voit en contexte, réfléchir à leurs côtés, avec eux, je réalise plus encore que d'habitude la chance qui est la mienne d'être dans la création ET dans la vie, la vraie. Je déplore de ne pouvoir être présent, à cause de la distance, des kilomètres, le jour où leur sont projetées ces images.

Je garde en mémoire leurs cartes postales, le raisonnement qui nous a mené à elles, mais davantage encore ce que nous n'avons pas vu, identifié, qui ne peut pas être nommé ou analysé, et qui ne surgira, hors cadre, parfois, que des semaines, des années plus tard.

Didier Goupil

Livre : ***Femme du monde*** (Naïve)
Collège de Lalande à Toulouse

Mohammed Merah est-il là ?

Nous sommes le jeudi 29 mars, soit trois jours après l'inqualifiable tuerie de Mohammed Merah dans la cour de l'école juive de la Roseraie, et je me rends dans le cadre du projet « *À l'École de l'écrivain. Des mots partagés* » au Collège de Lalande rencontrer les classes de quatrième avec lesquelles j'interviens cette année. Le carnaval prévu par la municipalité a été annulé à la dernière minute et ma visite a failli également être reportée. Il est vrai que si Mohammed Merah n'a pas été scolarisé dans l'établissement, il a fréquenté l'école primaire du quartier et il a longtemps vécu dans la cité des Izards toute proche de là. On dit même que le lundi après-midi, après la tuerie, on l'a vu traîner au pied des bâtiments où il a vécu avec sa mère, ses frères et ses sœurs. Il est venu dire bonjour aux plus jeunes. Peut-être taper dans un ballon ou offrir des bonbons au petit, comme il semblerait qu'il avait l'habitude de le faire. Toute la ville a été bouleversée par les terribles événements et alors que je franchis les grilles de l'établissement, je ne peux m'empêcher de songer que Mohammed Merah aurait pu être l'un des élèves que je m'apprête à découvrir et rencontrer.

Les enseignants que je retrouve dans la salle des professeurs m'apprennent que les réactions à l'intérieur de l'établissement ont été particulièrement contrastées. Quand ils ont trouvé dans leur casier un mot du Principal leur demandant de faire observer une minute de silence en hommage aux victimes, ils ont tout de suite compris que cela risquait d'être « problématique », et en effet cela l'a été. Certains, parmi les élèves, se sont reconnus dans la figure du jeune tueur et n'ont pu se retenir de l'affirmer, voire de le revendiquer. Son parcours social et scolaire, marqué par les redoublements, les sanctions et les exclusions, ne leur est pas étranger. Comme lui, certains ont été placés en foyers et en maisons d'accueil ou ont changé fréquemment d'écoles et de collèges. Comme lui, malgré les « réelles capacités » ou « un réel talent en arts plastiques » relevés par l'un de leurs professeurs, ils savent qu'ils auront beaucoup de difficultés à poursuivre leurs études et à se réaliser.

Quelques semaines plus tard, j'ai rendez-vous avec les classes et l'équipe pédagogique devant les portes du Museum d'Histoires naturelles où nous allons assister à une lecture de *Soie*, le bref roman d'Alessandro Baricco. Il fait beau et la ville peu à peu se remet de l'effet de souffle qu'ont provoqué les tueries orchestrées par Mohammed Merah. Au moment de récupérer les billets d'entrée pour le groupe, le professeur de français m'apprend que cinq élèves se sont faits porter pâle. L'interrogeant, j'apprends qu'ils font de même à chacune des sorties prévues, empêchés par eux-mêmes ou leurs familles de « sortir de chez eux » et de s'ouvrir sur le monde. Mohammed Merah aurait-il agi ainsi, préférant la solitude de sa chambre et de son ordinateur à la découverte d'un lieu, d'un texte et d'un plaisir inédit ? Aurait-il été là ? Aurait-il répondu présent ? Je ne le sais, mais pendant que la comédienne nous raconte le long voyage d'Hervé Joncour jusqu'au Japon, où il découvrira non seulement l'Amour mais l'Autre, j'ai une pensée pour les cinq élèves qui ont choisi de ne pas être avec nous et je ne peux que regretter leur absence.

À l'école de l'écrivain – Des mots partagés

Denis Grozdanovitch

Livre : ***L'art difficile de ne presque rien faire*** (Gallimard-Folio)
Collège Pierre et Marie Curie à Dreux

Compte-rendu de mes deux interventions dans la classe de Français de Monsieur Clément Bigot au Collège Pierre et Marie Curie de Dreux, assortis de quelques remarques générales sur le système éducatif en place.

D'une façon générale, s'agissant de mes deux interventions dans la classe de français de Monsieur Bigot — qui se sont plutôt bien passées, compte tenu du contexte, c'est-à-dire l'acculturation progressive des élèves de plus en plus éloignés (par toutes sortes de facteurs qu'il serait trop long d'énumérer ici), de tout intérêt culturel autre que les shows proposés par les jeux vidéos, la télé-réalité ou internet — je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce que j'avais déjà dit l'année dernière à propos de mes interventions au collège de Soissons et que je me permettrai de rappeler ici à la fin de ce compte-rendu.

De façon plus particulière, pour ce qui est de ma prestation de cette année, je dirai qu'en compagnie du professeur — charmant, très concerné par sa mission, très idéaliste aussi, mais harassé par le maintien d'un minimum de discipline au sein de sa classe... - nous avons tenté d'expliquer aux élèves (la plupart du temps très attachants pris individuellement mais déchaînés aussitôt qu'ils se retrouvent en groupe) à la fois le sens général de certains de mes textes et le sens plus particulier des mots les plus usuels qui y étaient utilisés et dont presque aucun ne figure au répertoire — fort limité apparemment — de leur vocabulaire idiomatique.

J'ai, au cours de la première séance, répondu (un tout petit peu) aux questions des élèves à propos des textes eux-mêmes et beaucoup à propos de ma carrière sportive et tout particulièrement sur le fait de savoir si le métier de professeur de tennis rapportait plus que celui d'écrivain ; ensuite aussi, à propos du fait de savoir si j'avais rencontré beaucoup de stars visibles dans les médias, ce à quoi j'ai essayé d'obvier par des retours insidieux à ce que j'avais essayé d'exprimer dans mes textes, notamment à l'égard des carrières sportives, mais en vain.

Ensuite, durant la seconde séance, le professeur et moi avons procédé à rien d'autre qu'une sorte de cours d'alphabétisation en corrigeant les devoirs des élèves sur le sujet proposé, lequel était un récit vécu tiré de leur expérience personnelle.

S'agissant de ces devoirs, pour ce qui est du contenu (lorsqu'il était toutefois possible de le discerner et si l'on parvenait en outre à décrypter la sorte de sabir utilisé par les élèves), on peut dire que les idées elles-mêmes paraissaient intéressantes, lorsque toutefois encore elles parvenaient à s'extirper quelque peu des deux dogmes consuméristes les plus en faveur (principalement : comment gagner très vite le plus d'argent possible et comment devenir une star). Par ailleurs, le niveau orthographique était au plus bas et le niveau syntaxique presque inexistant. Cependant, je le répète, le contact individuel avec chacun des élèves s'est avéré être excellent — ce qui m'a confirmé dans mon opinion générale comme quoi ces enfants sont les victimes d'un système inadéquat, thème que j'avais déjà essayé de développer dans mon rapport de l'année dernière.

Pour finir, avec le très jeune professeur le contact a été excellent lui aussi. Jeune et ardent jeune homme qui m'est apparu non seulement harassé mais un peu déboussolé, par l'ampleur de la tâche à accomplir, mais se disant pourtant tout à fait passionné par sa mission (ce qui, je dois dire, m'a grandement impressionné). Au cours des échanges de points de vue que nous avons eu après les séances, celui-ci — lequel, grosso modo, semblait partager mes vues sur le sujet — m'a appris que le collège de Dreux avait inauguré un cours d'arabe qui avait beaucoup de succès, ce que j'ai interprété comme un timide début d'amélioration.

Cela étant dit, je tiens ici à faire une petite digression sur le niveau culturel en général.

Ayant été requis ce dernier hiver, parallèlement à ces interventions dans les classes de collège en difficulté, par l'école de Sciences-Po pour y animer un atelier d'écriture auprès de ceux qui sont donc considérés comme la crème des bons élèves du système scolaire français, j'ai pu mesurer à quel point le désastre culturel en cours est perceptible à tous les niveaux. Car si ces élèves-là, en revanche, ne nécessitent aucune surveillance disciplinaire et étaient très attentifs à ce qui était dit et s'exprimaient généralement même très bien oralement, leur niveau d'expression écrite en langue française m'est apparu proportionnellement (je veux dire compte tenu du contexte) égal à celui des élèves des collèges visités. En effet, en dépit de leur vernis culturel de bons élèves patentés, aussitôt qu'il était question de passer à l'écrit, une rupture inquiétante était consommée ; le niveau à la fois orthographique et syntaxique étant d'une faiblesse consternante et, je dois dire, plus que surprenante. Ici, je ne peux faire que référence aux opinions d'Alain Finkielkraut sur le sujet, et la décision de supprimer l'examen de culture générale au concours d'entrée de cette école (au nom d'une plus grande équité sociale apparemment), m'a semblé, à moi aussi, symbolique de l'aberration démagogique poursuivie par les instances dirigeantes.

Ces quelques remarques, sont faites ici dans le but de souligner ce que je considère comme l'échec d'un système scolaire républicain de conception abstraite, conduit comme il l'est, semblerait-il, par des politiciens totalement ignorants des réalités du terrain. Système qui ne peut mener, à la longue, j'ai tendance à le penser, qu'à une progressive acculturation à tous les niveaux de la société. Car c'est, je crois, la conception éducative dans son ensemble (sa philosophie) qui doit être revue et non plus être appliquée servilement en l'état par des enseignants eux-mêmes progressivement désabusés et désorientés par des décisions concoctées en haut lieu et dans des desseins purement électoralistes.

Pour terminer, je dirai que ces séances dans les classes en difficulté m'ont été d'un grand intérêt sociologique sur le plan personnel. Cependant, sur un plan collectif, concernant les élèves que j'ai rencontrés et à qui j'ai tenté, par le biais de l'expression littéraire, de transmettre *coûte que coûte* quelques bribes d'une tradition humaniste, je ne saurais dire si le résultat a été satisfaisant. Je me console pourtant en pensant qu'en dépit des apparences, il doit toujours exister (au-delà de la pudeur et des codes ultra-contrainants auxquels ces jeunes gens sont soumis à la fois dans leur milieu et à l'école) quelques oreilles attentives pour qui cette ouverture sur un univers différent (à la fois élargi et soumis à des exigences esthétiques éventuellement libératrices) ne peut être que bénéfiques - les germes implantés ayant une petite chance alors de s'épanouir dans leurs esprits encore malléables.

Si, en l'occurrence, cela devait être le cas, je considère que ma mission aurait été remplie.

Je me permets de rappeler ici l'essentiel de mes propos de l'année dernière, lesquels me paraissent tout aussi actuels.

Pour ce qui est de ces trois interventions récentes, je dois dire qu'elles se sont admirablement bien passées en ce qui me concerne, mais j'aimerais faire quelques observations générales au sujet de ce que j'ai cru percevoir, aussi bien cette année que l'année dernière où je fus invité à intervenir dans le même cadre dans un lycée de Nîmes.

Il se peut que mes remarques soient déplacées au sein de ce petit rapport conventionnel mais il m'est difficile de taire, par amitié pour ces jeunes gens rencontrés, ce que j'ai sur le cœur.

Pour la plupart, les jeunes élèves à qui j'ai eu affaire (entre treize et quinze ans) étaient enfants d'immigrés et ce qui m'a frappé, si ce n'est traumatisé au premier abord, est l'extrême violence de leurs rapports dans la cour ou dans les couloirs - laquelle se tempère, tout en restant latente, lorsqu'ils se retrouvent assis en classe. Cette violence est véhiculée par un langage étrange, doté d'un ton et d'une tonalité sonore très particuliers et difficiles à imiter, c'est une sorte de jargon codé constitué d'expressions toutes faites et émaillé de quelques mots français, en général assez crus et souvent grossiers. Or, ce qui est le plus frappant est qu'une fois assis en classe, même s'ils s'efforcent maladroitement mais avec sincérité, à ce que j'ai pu noter, de parler au moyen du langage que les enseignants ont d'ailleurs tendance (de guerre lasse) à renoncer à leur inculquer, ils n'y parviennent que très difficilement et visiblement avec répugnance, puis, aussitôt dehors, ils recommencent à user de leur rude sabir, se bousculant, se frappant parfois, hurlant, riant hystériquement et je n'ai pu

m'empêcher de penser qu'il y avait là quelque chose de douloureux et de très mal vécu. Il m'a semblé qu'ils ne parvenaient nullement à communiquer entre eux — leur mode de conversation étant trop pauvre pour exprimer autre chose que de la défiance non seulement vis-à-vis de leurs enseignants mais vis-à-vis les uns des autres.

Cependant, mon expérience m'a montré par ailleurs qu'aussitôt qu'on cherchait à les faire parler sur le vécu de leur famille et de leur entourage, les induisant à nous décrire par exemple (concernant la cuisine comme c'était le cas pour mon livre) les recettes de leurs mères et grands-mères, les travaux et difficultés de leurs proches dans la vie de tous les jours, ils se calmaient assez vite et commençaient d'adopter une attitude très différente ; que leurs visages habituellement butés et fermés s'ouvraient et s'éclairaient.

Plusieurs questions se sont alors imposées à moi : ne serait-ce pas une sorte de refus de leur part et au nom d'une dignité qu'on leur refuse, celle de leur appartenance d'origine à une culture fort différente et que non seulement l'éducation républicaine ne prend pas en compte mais dont ils peuvent avoir l'impression qu'elle est méprisée ? Est-ce que le programme général d'enseignement de l'Éducation Nationale ne ferait pas fausse route en cherchant à imposer à toute force, à ces jeunes gens issus de cultures différentes, une culture qui n'est pas la leur et qui continuent de les déraciner encore un peu plus — sans qu'ils sachent expressément l'exprimer ni même le penser ? Les professeurs actuels (harassés pour la plupart à ce que j'ai cru constater) ne sont-ils pas les ministres de cette acculturation et de ce déracinement — prorogés des grands-parents aux parents puis aux petits-enfants ? (ces grands parents que les sergents recruteurs de l'industrie française avide de main d'œuvre, comme chacun sait, sont allés recruter dans leur pays d'origine en leur faisant miroiter une vie meilleure, mais les faisant en réalité basculer de la pauvreté dans la pire des misères existentielles — celle-ci, à mon sens, bien pire que la matérielle). La solution ne serait-elle pas de commencer par réinsuffler à tous ces enfants d'esclaves modernes un semblant de dignité en s'intéressant un tant soit plus à la culture de leurs ancêtres, avant que de leur imposer de façon relativement coercitive les valeurs intangibles de notre république ? (je ne doute pas qu'il y en ait parmi eux un certain nombre pour qui cet enseignement soit une véritable chance, mais sans doute ne peuvent-ils pas plus que les premiers échapper à ce sentiment général d'humiliation que j'ai cru pressentir) En bref, cette dette coloniale dont on nous a si souvent rebattu les oreilles et qui a alimenté tant de débats, ne serait-il pas temps de la considérer sérieusement ne serait-ce qu'en organisant un enseignement mieux adapté à ce qui m'a semblé être le besoin de reconnaissance, de dignité personnelle, qui grève de l'intérieur tous ces jeunes gens déboussolés ?

Cependant, à mon sens, et vu le discours officiel que j'ai cru entendre tenir un peu partout par les responsables et soutiens (parfois sceptiques toutefois) de cet état de choses — qui se contentent la plupart du temps de perroqueter le discours conventionnel et politiquement correct concernant l'appartenance républicaine — l'avenir est pratiquement sans espoir et tout ceci ne peut aboutir qu'à une sorte de guerre culturelle larvée où ces enfants avides de dignité continueront de revendiquer maladroitement (et hélas très violemment) un droit à la reconnaissance de leur identité véritable — fut-elle imaginaire...

J'aurais bien quelques idées personnelles sur les remèdes à éventuellement apporter à cet état de choses déplorable, mais cela dépasserait le cadre de ce modeste compte-rendu et je doute par ailleurs que celui-ci puisse être jamais pris en considération au vu de la lourde machine (un peu aveugle) qu'est devenue l'administration universitaire et au vu aussi de ce qu'on peut nommer depuis des lustres la sacro-sainte et sans doute inéluctable « bureaucratie » française qui l'accable (cf. le dictionnaire Littré). Par ailleurs, bien sûr, ce bref rapport n'a qu'une valeur de témoignage et ne saurait s'élever à la valeur d'une véritable étude. Puisse simplement — aussi émotive puisse-t-elle être par certains aspects — mon opinion être entendue par ceux qui auront la curiosité de parcourir ces pages.

Tout cela, pour finir par avouer qu'en dépit de l'accueil chaleureux et de la bonne entente (avec les élèves et les enseignants) qui ont présidé pour moi à ces journées d'intervention dans les collèges, je ne puis en retirer globalement qu'une impression de malaise, si ce n'est de sourde menace planant sur l'avenir de la culture, à tout le moins son versant spirituel — ce que peu ou prou, je crois, cherche à défendre la littérature que j'étais chargé de représenter aux yeux du jeune public — et je ne puis faire état, en fin de compte, que de mon extrême scepticisme concernant le bien fondé d'une telle entreprise, sa seule justification, à mes yeux, étant peut-être de considérer qu'agir très imparfaitement ainsi vaut mieux que de démissionner tout à fait, ce pourquoi, en dépit de mon incrédulité (ne sommes-nous pas tous

embarqués dans le même bateau foireux ?) je demeure prêt à poursuivre cette mission prophylactique
— si toutefois, bien entendu, on me sollicite de nouveau...

Françoise Henry

Livre : ***Juste avant l'hiver*** (Livre de poche)
Collège Claude Debussy à Aulnay-sous-Bois

Mardi 20 mars, lorsque j'ai quitté les élèves du collège d'Aulnay-sous-Bois à la fin de ma dernière intervention, une fois de plus j'étais intérieurement partagée : le cœur serré de les laisser — un élève m'a demandé : « vous reviendrez nous voir ? » — et en même temps heureuse de cette troisième et dernière séance qui s'est passée dans le calme et dans l'attention, comme je n'aurais pas pu le supposer après les deux premières séances de deux heures de suite, beaucoup plus agitées. Puisqu'il faut bien voir en premier ce qu'il y a de positif dans cette expérience, que je renouvelais pour la troisième année consécutive, alors je peux dire qu'au moins, ils ont tenté quelque chose, et cela les a intéressés, peut-être même, je l'espère, passionnés.

Dès le début le professeur — dont une fois de plus j'admire le travail, la capacité à la fois de fermeté et de compréhension face à des élèves si défavorisés — m'avait prévenue : c'était la classe sans doute la plus difficile du collège, avec, comme j'ai pu m'en rendre compte dès le début, une disparité de niveaux assez incroyable. Certains pouvant à peine, lors des exercices d'écriture que nous avons tentés, aligner quelques mots compréhensibles, d'autres écrivant à toute allure des petits dialogues assez faciles, d'autres encore, deux ou trois, noircissant des pages sans discontinuer.

Il fallait donc commencer, après la première heure où j'ai répondu à leurs questions — dont certaines m'ont semblé assez pertinentes, du genre : Madame le livre coûte cinq euros cinquante, alors vous touchez combien dessus ? - Cinq pour cent, c'est-à-dire cinquante-cinq centimes divisés par deux : ça fait combien ? - Vingt-cinq ! - Vingt-sept ! - Et demi ! - Mais alors, madame, vous vous faites arnaquer ? - Mais madame, pourquoi vous gagnez si peu, alors que c'est quand même vous qui faites l'histoire ? — commencer par un travail à la base : avant toute chose, privilégier l'envie, l'énergie et le désir d'écrire, c'est-à-dire le geste de jeter quelques mots sur la page ! Les encourager à ouvrir les vannes de leur imagination, sans nous occuper de l'orthographe ni de la grammaire car ils étaient si faibles dans ce domaine que c'eût été tout de suite les brimer, empêcher le jaillissement de l'expression — je n'étais pas là pour les faire travailler dans la contrainte, suffisamment présente dans leur vie de tous les jours ! Je leur ai seulement demandé de remplacer un mot de leur vocabulaire par le mot plus classique qu'il recouvrait : au lieu de « kiffer », par exemple, « aimer » ou « aimer bien » ou « apprécier »...

Cet exercice de jaillissement d'écriture a donné des résultats surprenants — mais que veut dire ce mot « surprenant » ? Si je l'emploie, c'est que j'avais déjà des aprioris ? — : ils ont écrit des dialogues imaginés à partir de la situation des deux personnages de mon livre *Juste avant l'hiver*, modifiant, ou continuant à leur gré, ou même détournant, l'histoire d'amour de ces deux personnages — pour remédier, en cela, à ce genre d'exclamation lancée par un élève : « je n'ai pas d'imagination, moi, madame ! », comme une phrase qui lui a peut-être, dans le contexte familial, été lancée, et qu'il répète parce qu'on l'a faussement persuadé de sa pertinence.

Puis ils sont venus jouer les dialogues, à deux, devant la classe. Du moins ceux qui le voulaient bien — encore une fois, pas de contrainte. C'est-à-dire que l'écriture était immédiatement « mise en action » : cela ne restait pas des mots sur la feuille, cela prenait vie. Bien sûr certains dialogues étaient assez pauvres, mais l'essentiel était bien sûr de les encourager, car il me semble que si nous venons les voir trois fois de suite sur trois longues séances - je dis « longues » car deux heures d'attention de suite, pour eux, c'est long — c'est d'abord pour les encourager : nous savons bien que nous intervenons dans un contexte difficile, c'est pour cela que nous sommes là. Dans chaque dialogue écrit, né uniquement de leur imagination — tout était écrit en classe, et de toute façon, pas de « crainte » qu'ils puissent être aidés à la maison ! — se révélait forcément une part d'eux-mêmes, ce que j'ai souligné et qui a amené un élève à me poser cette question : « comment dans ce qu'on écrit sur une histoire précise vous pouvez voir ce qu'il y a en nous ? » Plusieurs valeurs ou thèmes

ont été évoqués, en réponse à cette question : la timidité, la sensibilité à un contexte historique, ou politique, à l'amour, à la trahison...

L'attention s'est maintenue lors de l'écoute de pièces radiophoniques que j'ai écrites — diffusées sur France-Inter — et dont j'ai apporté un CD que nous avons écouté lors de notre dernière heure ensemble. Un peu comme une récréation bienvenue, mais qui n'a pas du tout entraîné de dissipation, au contraire, l'attention étant réelle. Ce que j'ai remarqué, dans cette dernière heure où ils étaient débarrassés de toute écriture à livrer eux-mêmes — nous avons préféré commencer par ce travail dès la première heure quand leur capacité de concentration n'était pas encore trop émoussée — c'est que ce simple travail d'écoute, apportant une certaine décontraction et une certaine distance, leur permettait, en fait, de faire un travail sur eux-mêmes : le silence qui régnait dans la salle, les réactions de rire ou d'empathie, tout cela créait un moment où ils profitaient pleinement, non pour se dissiper pour une fois, mais pour se remplir intérieurement, de cette « vacance » scolaire, de ce temps qui soudain n'était plus lié à un devoir à accomplir. C'était un moment donné, accordé librement à tout ce qui pouvait naître en eux.

Complète liberté, intérieure, favorable à toute création.

En toute fin, j'ai parlé de la notion de travail : j'ai insisté sur le travail, même et surtout dans l'art qu'on aime et qu'on choisit, ou dans la matière qu'on préfère, ou dans tout ce qui nous tient à cœur — que ce soit le foot comme pour certains, ou le dessin, ou le commerce aussi ! De cette notion de travail, associée pour eux à l'effort et à la contrainte, et qui doit au contraire leur fournir l'accès à la réalisation de ce qu'ils aiment. Un travail, pour prendre l'exemple de l'écriture, sur les mots qui doivent être considérés, avec grammaire et orthographe, non comme des obstacles à l'expression — ce qu'ils pourraient être pour eux — mais comme des outils. Quel que soit le métier qu'ils exerceront plus tard — dans un « plus tard » qui hélas ne tardera pas beaucoup pour eux, puisque sur les vingt-quatre élèves quatre ou cinq seulement vont aller en seconde générale, les autres enchaînant tout de suite sur une formation professionnelle — ils pourront continuer à écrire s'ils le veulent, avoir ce petit « à-côté » de l'écriture, secret, personnel, comme une aide dans la vie de tous les jours. Je ne pouvais, vu le contexte où ils évoluent, et vu aussi, si nous devons en parler, de la situation très difficile des écrivains qui ne gagnent jamais leur vie par la seule écriture, que leur dire cela.

Et aussi une dernière chose : que ce désir de faire ce qu'ils aiment, personne ne pourrait jamais le leur arracher. Si vous aimez écrire, leur ai-je dit, personne ne pourra vous enlever ça, vous serez toujours libre de prendre une feuille et un stylo, et de dire ce que vous avez à dire !

Je crois que j'ai pu leur dire, et leur faire passer, ce qui me semble à chaque fois le plus important : à savoir la liberté qu'apporte l'écriture, dans un monde où on est si peu libre — où eux, principalement, par leur niveau social très peu élevé et leur très difficile contexte familial entraînant un avenir professionnel qui sera lui aussi très difficile, seront sans doute, malheureusement, peu libres.

Xavier Houssin

Livre : **La fausse porte** (Stock)
Collège Georges Pompidou à Orgerus

Extrait du Journal
Mercredi 22 février 2012. 23h25.

Je devais voir Sarah aujourd'hui. Mais Noé est malade et ça traîne. Du coup, sa semaine de vacances s'est effilochée en visites chez le pédiatre et en ordonnances à la pharmacie. Demain ? – Non ce n'est pas possible. J'ai préparé mes cours pour Censier. Drôle de semestre. L'administration de la fac s'est pris les pieds dans le tapis lors des inscriptions pédagogiques. Résultat, une bonne partie de mes étudiants n'a pas pu choisir de continuer mon atelier et les « nouveaux » ont été ventilés au petit bonheur. On a essayé de m'expliquer que c'était juste la faute à pas de chance. N'empêche, il arrive que je me retrouve avec juste deux ou trois égarés dans une salle désespérément vide. Souvent ce ne sont pas les mêmes. On va prendre un café ? Je rame un peu. Eux aussi. J'ai appelé Sonia Delage, la prof de français des élèves de troisième du collège d'Orgerus. Comme avec les « quatrains » de David Rorigues au Havre, je démarre avec eux un projet d'écriture. On s'est vus une première fois il y a une dizaine de jours. Ils sont un peu timides encore. Ce que vous allez faire, c'est aussi de la littérature. Comme toujours se sont les filles qui se lancent. Alors, on peut écrire ce qu'on veut ? N'importe quoi ? Nous étions invités chez Natacha et Bernard, rue Oudinot. Neela a sorti ses livres et nous a « lu » des histoires : Jack et le haricot magique, Une ruse de maître renard... Elle est toujours aussi espiègle, toujours aussi maline. Trois ans. Et demi, bientôt... La soirée a passé vite. Cela faisait longtemps que nous devions nous voir. On s'appelle ? – À bientôt... À bientôt... Nous nous croisons finalement assez souvent dans Paris avec Natacha. Dans le métro, à un carrefour. Ca tient à quelques secondes. De drôles de hasards qui se répètent. C'était bien de se voir ce soir. Histoires d'écriture, récits de tous les jours. Poulet au lait de coco, patates douces et vin de bordeaux.
(...)

Lundi 18 juin 2012. 11h00.

J'ai finalement posté ma lettre aux collégiens d'Orgerus. Ca faisait deux semaines que je trimballais l'enveloppe dans mes affaires. Trois mots pour leur dire merci, pour leur dire au revoir. On s'était vus en février, en mai. J'étais retourné une dernière fois tout début juin pour assister à « la restitution collective de leurs travaux ». Comprendre : au spectacle de fin d'année et aux lectures organisées avec les élèves des autres établissements des Yvelines qui, eux aussi, avaient reçu un écrivain. J'étais le seul d'ailleurs à m'être déplacé. J'ai trouvé cela un peu désinvolte de la part de mes... « confrères ». Comment en effet ne pas se sentir un peu redevable ? C'est la troisième fois que j'accompagnais ainsi une classe. J'étais resté deux ans, en 2010 et 2011, auprès des élèves de David, au collège Eugène Varlin du Havre. Des gamins chez qui l'invention était écrasée par le quotidien. Chez eux, la vie précaire, les angoisses affectives, faisaient barrage à l'imaginaire. Ils parlaient d'expérience. Et ils avaient à dire... À Orgerus, pas d'inquiétude sociale : ceux-là pouvaient encore être des enfants. N'empêche, ils m'ont embarqué dans de drôles d'histoires. Dans des récits extravagants, cyniques, des aventures sans commencement ni fin. Des tableaux étranges. Dans le hameau de Richard-debas, une femme marche. Elle revient du moulin de papier, où elle travaille. La nuit est déjà tombée. La lune n'est pas là pour l'éclairer : le ciel est encombré. Les creux du chemin sont rendus invisibles par la neige qui s'accumule depuis quelques semaines. Plusieurs fois, la femme trébuche. Elle traverse une rue, bifurque à droite, puis à gauche, sortant ainsi du hameau. Elle atteint un petit chemin. Sa maison est au bout. Anaïs m'en avait rempli comme ça des pages et des pages. Affaire d'attente lente. Elle a treize, quatorze ans. Le cuisinier de la cantine avait fait des petits fours. J'avais trinqué au moussoux avec Sonia, la prof de français. Serré la main du proviseur. Non, c'est moi qui vous remercie de votre accueil. J'étais rentré à pied jusqu'à la gare. Vingt minutes de marche, la route traversant les champs et puis le vieux village. Où voudra-t-on m'envoyer l'an prochain ? Jérôme a appelé pour remercier. Nous avons gardé Gabrielle à Carolles en fin de semaine dernière, pendant qu'il emmenait Marion à Rome

pour son anniversaire. La petite (treize mois...) fait juste ses premiers pas, s'accrochant fort aux mains. Dans quelques semaines, elle se lâche. En attendant elle babille, soliloque, se soûle de syllabes jusqu'à l'épuisement, boulotte des fraises et des biscuits secs. Se frotte les yeux. Elle est encore fatiguée ? - Bon, on la recouche. Nous l'avons emmenée à la plage. Baladée tout partout. Grand succès au marché de Granville. Elle vous ressemble. - Non, elle n'est pas à nous. Non, non...

Isabelle Jarry

Livre : *J'ai nom sans bruit* (Stock)

Collège Guinette à Etampes

Professeur : Yasmine Bentabed

1

Je rencontre pour la première fois les élèves de 3^{ème} le 26 janvier. Ils ont travaillé avec leur professeur de français sur mon roman *J'ai nom sans bruit*.

Le professeur, Yasmine Bentabed, avec laquelle j'ai immédiatement un bon contact, est une femme engagée, qui consacre beaucoup de temps et d'énergie à son enseignement et à ses élèves. Comme tant de professeurs de Français, c'est une passionnée de littérature et elle déploie d'incessants efforts pour faire partager sa passion à ses élèves, aussi difficiles soient les conditions dans lesquelles elle le fait.

C'est le genre de femme qui ne désespère jamais de ses élèves et qui cherche autant à les instruire qu'à les valoriser, en leur proposant autant d'approches que possible de la discipline qui est la sienne.

La classe est dissipée, avec quelques élèves très agités et bruyants, que leur professeur ne cesse de recadrer, avec autorité. Elle fait taire les bavards, tente de redéfinir encore et toujours les règles du respect. Certains sont très remuants, incapables de se concentrer. D'autres sont distraits et inattentifs, d'autres encore sont calmes et réservés, d'autres enfin font preuve de vivacité et d'intérêt. Ils sont pleins de vie et d'énergie, les garçons sont souvent grands et costauds, les filles déjà très féminines et « jeunes filles ».

Ils ont préparé des questions qu'ils me posent, et je tente d'y répondre le plus justement possible, en prenant en compte la disparité du niveau scolaire (elle se voit très vite) et le degré d'attention des élèves. C'est le moment où l'on doit « payer de sa personne » et faire l'effort de capter leur curiosité pour ensuite les amener au sujet que l'on veut traiter et qui se résume à cette phrase « en quoi la littérature est-elle essentielle ? ». Métaphores, explications, usage des références littéraires qu'ils ont étudiées, tout est bon pour diffuser une parole qui les interroge. Ils sont encore très jeunes (14-15 ans) et très peu cultivés. En revanche, la plupart ont déjà vécu des situations difficiles, sont confrontés au chômage de leurs parents, à des conditions économiques souvent précaires ; certains, dont les parents ne parlent pas le français, ne maîtrisent pas parfaitement la langue. Les élèves sont majoritairement issus de l'immigration.

Ces enfants-là, à quelques exceptions près, ont une expérience de la vie bien plus étendue que beaucoup de collégiens de villes ou de quartiers plus favorisés.

Ils sont plus durs, plus lucides, mais aussi fragilisés par cette expérience lourde à porter pour leur jeune âge.

En quoi la littérature peut-elle les aider et leur apporter des outils utiles à leur réflexion et à leur construction ? C'est ce que j'essaie de déterminer et de leur expliquer.

Je me démarque de mon propre roman⁴ que plusieurs n'ont pas ouvert et que beaucoup n'ont pas terminé, pour leur faire comprendre cette chose si particulière qu'un grand nombre d'adultes méconnaissent, malgré des années d'études de la langue et du Français à l'école : la littérature est un des ciments de la société, par bien des aspects (historique, culturel, sociologique, esthétique, etc.). J'use avec eux d'un vocabulaire beaucoup plus simple et imagé. Je m'assure à chaque étape qu'ils ont compris de quoi je parle. Ils affichent des mines dubitatives, mais je vois à leur regard qu'ils sont interloqués par ce que je leur dis.

L'autorité, l'exigence et le travail incessant de leur professeur de Français ne sont évidemment pas étrangers à la bonne marche de la classe qui, malgré quelques fortes personnalités qui distraient en permanence leurs camarades, reste assez concentrée et à l'écoute.

Après les questions, en deuxième partie de cours, je leur propose un exercice pour la séance suivante : écrire un portrait (personnage réel ou imaginaire), ou une description (paysage, bâtiment, ville, etc.). Je leur donne quelques conseils, borde le cadre de cet exercice et leur explique comment nous pratiquerons (lecture anonyme, « correction » critique et positive).

⁴ Bien que le sujet de *J'ai nom sans bruit* soit l'exclusion et la grande précarité, et donc relativement accessible pour eux, au moins dans la thématique, sinon dans la forme, très classique et littéraire.

2

Le 10 avril, lorsque je les revois pour la deuxième fois, quasiment tous les élèves ont travaillé. Je relève les copies et commence la lecture. La qualité des textes est hétérogène, mais dans chacun il y a un élément que je peux exploiter pour faire comprendre aux élèves quelles sont les qualités nécessaires et les pièges à éviter pour dresser un portrait ou décrire un paysage.

Je lis chaque texte l'un après l'autre et je le commente.

Quelques textes sont très réussis, d'autres extrêmement émouvants, certains sont maladroits mais leur grande sincérité touche. Trois ou quatre élèves ont recopié un texte trouvé sur internet (le même pour tous !). La supercherie est si vite démasquée que les autres élèves se moquent d'eux. Je leur explique qu'il n'était pas question de rendre en texte de qualité mais simplement de participer à l'élaboration d'un matériau de base sur lequel nous pouvons tous travailler. Ils se rendent compte de leur erreur. Dans le regard de certains d'entre eux, que l'on devine intelligents et pleins de ressources, le regret se peint d'avoir cédé au réflexe tire-au-flanc et de ne s'être pas soumis comme les autres à l'expérience. Eux aussi avaient des choses à dire, sur un lieu cher, une personne qui les intéresse ou qu'ils aiment, un pays d'origine.

À la fin de la séance, nous avons accumulé beaucoup de choses et tout cela s'est fait sans effort. Aucun d'entre eux n'a été mis mal à l'aise (même si les auteurs des textes étaient en général vite reconnus par la classe, la confrontation n'était pas directe, et cette petite distance au départ leur permettait très vite de se réapproprier le texte et d'en être fiers devant les autres) ; ils ont révélé des qualités soit d'expression, soit d'écriture, soit d'évocation, soit d'émotion.

Lorsque je leur demande ce qu'ils veulent faire la prochaine fois, ils répondent « écrire une pièce de théâtre ». J'explique que c'est impossible en deux heures, mais que l'on peut s'essayer à l'écriture d'une scène, individuellement ou par petits groupes.

Le lendemain de mon intervention, leur professeur leur donne un devoir sur table :

En vous référant à l'intervention de Madame Isabelle JARRY :

1) Donnez trois clefs d'écriture ;

2) Citez trois erreurs d'écriture à ne pas commettre ;

3) Dites quel texte écrit par les élèves, lu et commenté par Mme Jarry, vous avez préféré. Vous justifierez ce choix.

Au terme des vacances de printemps (14-29 avril), je reprends contact avec elle.

27 avril

« bonjour Yasmine,

j'espère que tu as passé de bonnes vacances.

Je me rends compte que nous n'avons pas décidé de ce que nous ferions lors de ma prochaine visite. Je me souviens que tes élèves avaient parlé de théâtre. Que dirais-tu de les faire travailler par groupes de deux ou trois (à quatre il y en a toujours un ou deux qui ne font rien), et de leur proposer d'écrire une scène de dialogue ? Il pourrait y avoir pour thème la violence, ou la dispute, une fâcherie, une altercation. Histoire de déterminer avec eux comment et par quels mots naît le conflit.

Mais ce qui serait bien, c'est qu'ils soignent un peu la langue, et qu'ils essayent de trouver des arguments de dispute. Pas d'insultes ni de grossièretés. Des griefs, des attaques, mais pas d'invectives.

Je pense bien sûr à la campagne électorale et à la violence utilisée par les candidats les uns envers les autres.

Cela pourrait d'ailleurs constituer un autre exercice (pour l'an prochain) : écrire un discours de campagne destiné à convaincre les autres d'une candidature à un poste quelconque.

À moins que tu ne préfères cet exercice pour notre dernière séance.

Dis-moi ce que tu en penses.

Bien à toi,

ij

À quoi elle répond :

Ma chère Isabelle,

Merci pour ton message! Vacances très courtes, une semaine seulement car j'ai participé à « L'école ouverte » et depuis plein de copies à corriger... Mais c'est surtout le soleil qui manque.

Oui, pourquoi ne pas développer cet axe de travail, cela fera travailler aussi bien l'expression orale, la maîtrise de soi et l'argumentation.

Puis-je aussi te mettre à contribution pour le corrigé du devoir fait par les élèves le lendemain de ta visite ? Leur écoute n'est pas mauvaise et je souhaiterais leur proposer ton « corrigé » pour bien marquer les esprits sur la méthodologie et les techniques d'écriture par l'écrivain lui-même.

À très bientôt, je t'embrasse

Yasmine

Je m'exécute aussitôt, car je sais que les élèves ont cours avec elle le mercredi 2 mai. Voici donc ma « copie ».

1) *Donnez trois clefs d'écriture;*

- Adopter un point de vue : on ne peut pas tout décrire, tout dire, tout faire apparaître. Choisir un point de vue permet : 1. de donner une ligne directrice au texte, et d'éliminer tout ce qui ne s'y rapporte pas ; 2. de personnaliser le texte et de lui donner une « couleur », une tonalité propre à son auteur et qui révèle au lecteur davantage qu'une description plate et sans relief.

- Donner une dimension universelle, afin que le lecteur puisse y trouver quelque chose qui lui appartient et qui lui permettra de s'identifier à ce qui est écrit. Même s'il n'est jamais allé dans le lieu décrit, même s'il ne connaît pas la personne décrite, il peut l'imaginer à partir de sa propre expérience, de son propre vécu.

- Dégager un élément de conclusion qui va donner au texte ce qu'on appelle une « chute ». La manière dont la description se termine est souvent ce qui donne son sens au texte. Cela permet aussi de donner un rythme, comme dans une chanson.

2) *Citez trois erreurs d'écriture à ne pas commettre ;*

- Accumuler les détails qui finissent, par leur abondance et leur redondance, par tuer la description et embrouiller le sens (surtout en ce qui concerne les portraits physiques). En choisir quelques-uns (un trait d'expression, une attitude originale ou un geste singulier) de manière à ce qu'ils apportent au texte une image concrète, ou qu'ils soulignent un caractère unique du décor ou du personnage.

- Abuser des adjectifs non-descriptifs, qui ne veulent rien dire ou qui sont vagues, flous, n'apportent rien (un nez « gros », par exemple, un jean noir, ce genre de choses qui peut se rapporter à n'importe qui).

- Omettre les éléments qui permettraient au lecteur de comprendre la position de l'auteur (aime-t-il ce lieu ou cette personne ? pourquoi y est-il attaché ? qu'est-ce qu'il a à nous communiquer d'important sur lui à travers son texte ?). Cela donne des textes pas assez évocateurs, et qui ne « disent rien » au lecteur, non seulement parce qu'ils ne le renseignent pas, mais parce qu'ils ne le touchent pas.

3) *Dites quel texte écrit par les élèves, lu et commenté par Mme Jarry vous avez préféré. Vous justifierez ce choix.*

Le texte d'Erdem⁵ était très simple et à la fois très représentatif d'une description réussie. Peu de détails, mais percutants (on voit tout de suite que la plage est belle et on a envie d'y être) ;

⁵ Le texte de cet élève d'origine turque décrivait très simplement une plage de son pays, lieu rêvé, paradisiaque, disant à la fois la beauté du décor et la fantasmagorie d'un paysage auquel on est viscéralement attaché.

pas de localisation précise, mais une dimension universelle, qui pourrait convenir à toutes les plages ; une tonalité finale qui nous fait comprendre que l'auteur est terriblement sensible à l'attrait de cette plage. On comprend à travers son texte le principe du lieu aimé, que nous connaissons tous. Même si ce n'est pas une plage, il existe pour chacun de nous un lieu sur terre qui est en quelque sorte idéal, qui rassemble nos aspirations, nos racines et notre attachement.

Le texte d'Émilien⁶ est très littéraire en cela qu'il raconte véritablement une histoire, certainement imaginaire, mais conçue avec un point et un contrepoint (votre professeur vous expliquera ce que c'est). Dans un premier temps nous avons affaire à la description d'un homme usé, misérable, pitoyable, mais alors que nous éprouvons déjà de la répulsion pour lui, voilà que nous croisons son regard, et là tout change. Il a gardé sa dignité, sa stature d'homme se lit dans ses yeux. Toute son apparence le désigne comme déchu, mais son regard trahit ce qu'il est resté à l'intérieur de lui-même. Un homme libre, que la misère n'a pas atteint dans son intégrité. Ce qui est évidemment très réussi dans ce texte, c'est qu'il fait appel à une valeur humaine, qui est la dignité, la conscience de soi, la fierté de rester debout dans l'adversité. C'est ce qui nous touche, car nous sommes tous à la merci des difficultés, et nous aimerions être capables, dans une situation de grande précarité, de conserver notre grandeur intérieure. Bravo Émilien de nous donner à lire une description qui allie portrait physique et portrait moral.

Les deux textes sur la mère sont très émouvants, surtout celui qui parle de la mère disparue. Le premier est plutôt ce qu'en littérature on appelle une ode : un poème à la gloire de quelqu'un dont on souligne les qualités à travers l'admiration et l'amour qu'on lui porte.

Le second fait appel à quelque chose de plus profond, car il touche une corde sensible en chacun de nous. Vous avez vu en classe combien il me touchait, mais ce n'est pas seulement parce que je venais de perdre ma mère. C'est surtout parce qu'il met à jour une grande émotion, bien qu'il soit écrit avec pudeur. Perdre un être cher est quelque chose que nous redoutons tous, et il est très difficile d'en parler. Ce qu'a fait votre camarade est audacieux (il fallait oser), et très réussi, car elle n'est tombée dans aucun des défauts courants de ce genre de texte. Je vais vous dire pourquoi : parce qu'elle a laissé exclusivement parler son cœur et qu'elle n'a pas cherché à « composer » quelque chose de fabriqué ou d'accrocheur. Parler de soi est extrêmement périlleux et il est difficile de choisir un chemin aussi direct lorsqu'on écrit. Bravo à elles deux de l'avoir fait.

Malgré tout, vous avez tous, dans chacun de vos textes, parlé de vous. À votre manière.

Je félicite tous les élèves pour leur travail. Vous aurez peut-être remarqué que ce n'est pas forcément un grand « travail » qui a donné les textes que nous avons le plus remarqués. C'est plutôt la sincérité, l'imagination, ou la force du sujet (je pense au texte sur Gorée). Et aussi la motivation. L'envie de le faire.

Je reçois rapidement par mail la réaction du professeur et des élèves :

Ma chère Isabelle,

Merci pour ton « devoir », belle contribution ! Succès assuré auprès des élèves, travail de correction pertinent car c'est la première fois que j'opère ainsi et je trouve que cela donne à l'écrivain une « vraie » place et une voix durable, toi en l'occurrence !

(...)

Pour notre dernière séance, ce serait bien en effet de travailler le théâtre. Mais j'aimerais y intégrer *Antigone* d'Anouilh car je suis moi aussi en retard sur le programme de Français. Qu'en penses-tu ? J'espère que cette contrainte ne te dérange pas trop et dans ce cas nous pourrions toujours garder la thématique de la violence à travers la révolte jusqu'au-boutiste. J'attends ton avis. À très vite... je t'embrasse

Yasmine

Je réponds aussitôt :

⁶ Le texte de ce très bon élève faisait le portrait imaginaire d'un homme tombé dans la misère mais auquel son regard, que l'on rencontrait dans la dernière phrase, redonnait toute sa dimension d'être humain. Très efficace et admirablement composé.

Yasmine

Pour le projet de théâtre à partir d'*Antigone*, ça me va, essaye peut-être de travailler une ou deux scènes avec eux, qui pourraient servir de base à leur exercice.

Tenons-nous au courant avant la rencontre, dis-moi comment tu comptes articuler les choses.

Je t'embrasse

i.

3

Je reviens le 29 mai pour notre dernière séance. Les élèves ont écrit de petits dialogues. *Antigone* a disparu, ou plutôt le temps a manqué pour commencer la lecture de la pièce d'Anouilh. Je reprends la méthode de la lecture commentée. Les dialogues font état pour la plupart de disputes, entre un père et sa fille, une mère et sa fille, deux ami(e)s, deux sœurs, un couple. Une scène plus complexe met en scène un cambriolage dans une bijouterie. Trois ou quatre élèves n'ont rien écrit, mais parmi ceux qui n'avaient rien fait la fois précédente, certains ont pris la plume et c'est comme une libération : ils ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Je donne quelques conseils pour améliorer les dialogues : progression de l'intensité, changements de rythme, introduction d'arguments affectifs, etc. Je donne des exemples, à partir des textes écrits. Je leur propose de se mettre par groupes de deux ou trois, de retravailler les scènes pendant un petit quart d'heure, puis de les jouer. Enthousiasme !!! Les voilà tous, amassés par groupes autour d'une table, assis à écrire, concentrés et bruyants en même temps.

Se distinguent très vite ceux qui écrivent pour les autres (facilité d'écriture, mais éventuelle timidité à l'idée de se mettre en avant), les interprètes (souvent les personnalités extraverties et très expressives), les metteurs en scène, qui organisent et dirigent. Un angle de la classe est dégagé, pour y installer une « scène » de fortune. Les élèves recopient à toute vitesse les textes pour que chaque interprète ait le sien ; presque toute la classe à ce moment-là est investie dans le travail, avec gaieté et conviction.

Chacun, même les plus paresseux et démotivés, trouve une place. Certains se découvrent des qualités qui les stimulent. D'autres sont réclamé(e)s pour des scènes par leurs camarades qui connaissent leur aisance. Les scènes sont jouées, avec plus ou moins de naturel et de maîtrise, mais toujours applaudies. Deux garçons s'en tirent à merveille, j'apprendrai ensuite qu'ils ont de grandes difficultés en Français. Cette fois ils ont écrit, corrigé, amélioré, joué eux-mêmes, dirigé les autres. C'est une réussite.

Les élèves demandent à être notés. Leur professeur accepte, un sourire aux lèvres : c'est bien la première fois qu'ils lui réclament une note ! La séance s'achève dans le chahut et les rires.

Marie-Hélène Lafon

Livre : **L'Annonce** (Gallimard-Folio)
Collège Federico Garcia Lorca à Saint-Denis

Le premier jour est un mercredi, le 18 janvier. Je retrouve Mélanie Ory dans le petit matin noir au sortir du métro devant chez elle, nous partons ensemble par le bus, le 302 ; pour la séance suivante je retrouverai Cécile Cornut-Gentil dans ce même bus et nous serons pour quelques stations seules avec le conducteur qui plaisantera ; je reprendrai le 302 les autres fois, le 16 mars et le 23 mai, dans ce sens et dans l'autre. La frontière se franchit en bus, il y a une frontière qui ne dit pas son nom mais qui se voit ; il y a une zone, le bus la traverse, des artères de circulation la sillonnent et le regard accroche des hommes ou des femmes qui marchent et avancent là où on ne les attendrait pas ; et aussi des sacs en plastique, des choses abandonnées, un caddie cabossé, une poussette cassée, des arbustes têtus. La zone est parcourue de traces, comme des cicatrices ; de part et d'autre c'est habité, ça vit, le dix-huitième arrondissement, et Saint-Denis. Le Stade de France est un vaisseau glorieux, je pense aux Rolling Stones mais ne suis soudain plus tout à fait sûre qu'ils y soient passés, je pense aussi à Johnny Hallyday, ce qui m'arrive assez rarement, et je me souviens d'être allée une fois, peu après l'ouverture, voir là un match de rugby du tournoi des Cinq Nations, France Irlande, avec mon père monté à Paris exprès pour l'occasion. L'adresse du Collège Federico Garcia Lorca est le 6-8 avenue des Francs-Moisins, 93200 Saint-Denis ; on a des images, le neuf trois, les Francs-Moisins, on a entendu ou lu, on croit savoir, on se demande, on y va. Elles y vont, Mélanie Ory et Cécile Cornut-Gentil y vont, elles sont vaillantes.

Je dis que je retrouve Mélanie Ory ce premier jour parce que nous nous sommes déjà vues, les trois, dans un café, en face de Beaubourg, nous avons parlé. Elles ont dit ce à quoi elles se sentaient prêtes, ce qu'elles envisageaient avec leurs deux classes de troisième, et moi aussi ; nous avons parlé de la distance, celle du bus sans doute mais aussi et surtout celle qui existe entre les livres, et en l'occurrence un livre, le mien, *L'Annonce*, et leurs élèves, deux classes de troisième, des élèves nés dans des familles d'origine étrangère. Nous avons posé des jalons, planté le cadre, tracé des chemins, lancé des trapèzes pour apprivoiser ça, ce vide, ce vertige de la distance entre leurs élèves et les mots de la lecture et de l'écriture. On n'allait pas faire la révolution, on allait juste essayer d'inventer quelque chose qui se tienne, avec eux, et contre eux aussi parfois, mais pour eux, et pour nous.

Entre l'arrêt du 302 et le collège, une allée en dur, bétonnée je crois, droite, comme décidée, et qui, en juin, sera bordée d'herbe drue ; des immeubles hauts tout autour, et du monde, des enfants, de la circulation, les cris de la cour d'une école proche. Chaque fois dans le collège je rencontrerai le Principal et son adjoint, ils seront là, en costume et cravate, vigilants, sur le pont et au charbon. Je connais ce monde, je sais de l'intérieur comment marche un établissement scolaire, j'enseigne depuis vingt-sept ans, dont dix ans en ZEP à la Porte de Bagnolet, de 1998 à 2008, et les élèves des Francs-Moisins sont les frères et sœurs de ceux que j'ai eus dans mes classes pendant ces dix années ; si ce n'est que je viens les rencontrer avec un livre que j'ai écrit, je suis l'auteur de ce livre, et de quelques autres, je suis annoncée comme écrivain et non comme professeur, et j'aurai à me tenir constamment à ma place, à cette place là, sans confondre, sans laisser les pistes se brouiller.

Il y a aura trois séances. Pour la première seulement les classes sont rassemblées pendant deux heures, ils sont assis sur deux ou trois rangs, groupes de garçons et groupes de filles qui se côtoient sans se mélanger vraiment, gênés et remuants, remuants parce que gênés ; il y a du nouveau, cette femme qui a écrit ce livre, et ceux de l'autre classe aussi, on n'a pas l'habitude, et il faut apprivoiser cette durée de deux heures quand c'est déjà un tel effort de se tenir le corps tranquille, et d'oser écouter, et d'oser parler, devant les autres, d'oser faire entendre sa voix, l'extirper.

En fait c'est le bon verbe, je crois, extirper ; tout s'extirpe, tout s'arrache ; on y arrive, c'est acrobatique, c'est fragile, on sent que c'est toujours suspendu au bord du rien mais on y arrive ; les regards se fixent, le silence permet un échange de questions et de réponses d'abord autour de ce travail, de ce métier d'écrivain, des questions pratiques, concrètes, comment on fait, combien ça gagne, et surtout pourquoi on le fait, la vocation ; je prononce ce

gros mot de vocation puisque j'ai eu ça, moi, une vocation. On en parle. Je suis debout devant eux, je serai toujours debout avec eux, pendant les trois séances ; Melanie Ory et Cécile Cornut-Gentil aussi seront toujours debout devant eux, pendant les trois séances, et tenaces, et vivaces.

Donc nous parlons de la vocation. Le silence permet aussi la lecture par moi de courts extraits du livre que nous mettons sur leur orbite pour rendre possible leur propre lecture et, surtout, ça a été bien dit dans le café à Beaubourg, leur écriture. Il s'agit qu'ils écrivent, eux, en suivant des pistes tracées à partir du livre, tel ou tel personnage, telle ou telle situation, la situation finale du livre ou, au contraire, ce par quoi tout commence, une annonce matrimoniale comme celle qui donne son titre au livre, la rencontre d'un homme et d'une femme, une femme qui a déjà un enfant de onze ans et quitte avec lui la petite ville du Nord où ils habitaient pour venir vivre dans le Cantal, dans une ferme, avec un paysan flanqué de deux vieux oncles et d'une sœur mal embouchée. Je leur dirai aussi comment je n'ai pas inventé tout cela, comment je n'ai à peu près rien inventé, comment tout prend source dans une réalité vécue et observée, où et quand ; il sera question, pendant la deuxième séance surtout, de la fiction, de rien moins que des rapports intestins entre le réel, sa vie, celle des autres, le monde, et la fiction.

L'Annonce raconte une rencontre ; ils écriront surtout des récits de rencontre parce qu'ils savent déjà que c'est ça qui compte, les rencontres, celles que l'on fait, celles dont on rêve, celles que l'on manque, ou que l'on attend ; ils en savent beaucoup à ce sujet et certains ont déjà été un peu cabossés, on le sent à leur silence, ou au bruit qu'ils font et qu'il faut juguler, on le devine à leur empêchement ou à leur élan. Pendant la dernière séance, j'aurai en main leurs textes, plus ou moins aboutis, plus ou moins achevés, travaillés et retravaillés avec leur professeur, et je les lirai à voix haute. Ils ont aussi commencé à enregistrer ces textes avec Mélanie Ory, un livret et un cd sont en cours de fabrication ; les professeurs tiennent ça à bout de bras. Des filles oseront venir à deux, debout devant les autres, pour lire leur propre texte, d'autres liront assises à leur place. Il y aura des rires, des questions, des commentaires mêlés, jamais féroces ; ils en feront, j'en ferai, très précis, accrochés à des mots, des phrases, des façons de dire qu'ils auront eues dans leur travail ; des prénoms, des corps, des figures surgiront ; dont une femme de la cité qu'ils connaissent, une personne devenue personnage à force de mots, par le travail d'écriture raturé, recommencé. On l'avait bien dit dans la précédente séance, écrire pourrait être un travail sur le vivant, à partir de lui, à partir de soi et des autres et du monde, saisis, pris sur le vif ; les mots seraient des outils, on s'en servirait ensemble, pour mieux vivre.

Léo Lamarche

Livre : ***Sale temps pour vivre*** (Les 400 coups)
Collège Edouard Vaillant à Gennevilliers

Un écrivain est un être humain comme les autres

« Comment vous faites, Madame, pour ne pas penser comme tout le monde ? »

C'est cette question que je retiens plus particulièrement, parmi toutes celles qui m'ont été posées ce matin-là par les élèves de cette classe de troisième.

Elle m'a fait chaud au cœur et m'a prouvé que, ces ados et moi étions bien en train de vivre une vraie rencontre. Un vrai échange. Ils m'ont, comme l'année précédente, séduite par leur spontanéité et leur fraîcheur, ils se sont montrés curieux de tout, et, si je n'ai pas répondu à toutes les questions (mon équipe de football préférée ou mes opinions politiques...), j'ai fait de mon mieux pour « parler vrai », expliquer le processus de création d'une nouvelle, par exemple, ou parlé de mes auteurs préférés de façon à leur donner envie d'aller y voir..

Une de mes nouvelles dresse un portrait que j'espérais assez réaliste des banlieues, ils me l'ont confirmé, très surpris que je n'aie jamais vécu en cité, alors que je sais décrire cette réalité. Je leur ai expliqué que, bien souvent, l'imagination supplée à l'expérience, qu'il n'est pas besoin de vivre en profondeur une réalité pour pouvoir l'évoquer. « Je suis un mensonge qui dit parfois la vérité » a écrit le poète, et, inversement, ce que l'on a vécu peut ne pas « vouloir passer » par l'écriture : « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ».

Pour Abderahman, Wafa, Soukaïna, Rayana, Imran, Maéva, Madani, Medhi, cela a été une surprise.

Je leur avais apporté un cadeau, une nouvelle inédite que je leur ai lue, l'histoire d'un homme, jeune, qui voit sa vie transformée par une toute petite chose, sa rencontre avec un chaton, qu'il adopte. On a délimité, pour leur faire plaisir et parce que cela paraissait important pour eux, la part de réel et de vécu dans laquelle j'avais puisé mon idée. Le chaton existe, je l'ai adopté mais, alors que le chaton fictif meurt à la fin de la nouvelle, le chaton réel, lui, est bien vivant, merci. Ils se sont montrés presque choqués que je décrive la mort d'un chat bien vivant, alors j'ai repris mes explications sur le réel et la fiction. Comme quoi, la pédagogie est l'art de répéter inlassablement la même chose...

Pour que l'échange ne reste pas à sens unique, je leurs avais apporté un petit questionnaire pour mieux les connaître à mon tour.

- 1- Si j'étais un végétal, je serais...
- 2- Si j'étais un animal, j'aimerais être...
- 3- Le principal trait de mon caractère
- 4- mon principal défaut
- 5- La qualité que j'apprécie le plus chez mes amis
- 6- Ma ou mes passions dans la vie.
- 7- Mon rêve de bonheur
- 8- Quel serait mon plus grand malheur ?
- 9- Mon auteur favori
- 10-Mon livre préféré
- 11-mon ou mes héros dans la fiction
- 12-Mon héros, homme ou femme, dans la vie réelle

13-Mon compositeur préféré

14-Le don de la nature que j'aimerais avoir

15-Qui aimerais-je devenir plus tard ?

16-Ce que j'aimerais que dieu me dise, en arrivant au paradis

17-Ma devise.

Tous, sauf trois irréductibles qui jouaient les blasés, se sont prêtés au jeu, grattant la feuille et réclamant du temps supplémentaire pour peaufiner les réponses. Aux questions concernant la lecture, j'ai deviné qu'ils n'étaient pas à l'aise. Leur principale préoccupation – troisième oblige – demeure leur avenir, nous avons beaucoup échangé sur le sujet.

La lecture en partage

Lors de la seconde séance, nous avons abordé « les droits imprescriptibles du lecteur », d'après Daniel Pennac. Ça les a soulagés de savoir qu'on peut ne pas terminer un livre, le refermer car il ne nous intéresse pas, parce qu'il arrive trop tôt ou trop tard dans notre vie, Christian Bobin est venu à la rescousse avec son superbe texte qui commence par « Au début, on ne lit pas... ». et beaucoup ont parlé de leur propre expérience de la lecture – ou de la non-lecture.

Je leur avais apporté quatre romans jeunesse, choisis pour leur thématique, proche de leurs préoccupations d'adolescents et pour leurs qualités d'écriture.

Je leur ai lu le début et résumé les grandes lignes de l'intrigue, tout en conservant une part de mystère.

J'ai pensé à vous tous les jours, de Lou Périot, (Folio Junior)

Luz, de Marin Ledun, (Rat Noir Syros)

J'ai décidé, d'Isabelle Rossignol (Flammarion)

Récolte la tempête de Jean-Albert Mazaud

Et j'ai eu le plaisir, après chaque lecture, de voir un ou plusieurs doigts se lever pour demander à lire le livre proposé.

Une petite victoire sur le dégoût des lectures imposées par le système scolaire.

Après avoir demandé à chacun quels sont à son avis, les ingrédients et éléments clé d'un « bon » livre, ils ont rédigé la quatrième de couverture du roman idéal... des romans sur le football, la guerre, les relations parents-enfants, la religion, et, bien sûr, les sentiments, d'amour ou d'amitié forte.

De la lecture à l'écriture

À partir de quelques principes simples :

- Chacun doit trouver un sujet qui l'intéresse
- À partir du sujet, tenter de construire une histoire de qualité
- Rédiger de façon à ce que le lecteur soit intéressé par la fiction proposée,

Les élèves se sont mis au travail.

Nous avons décidé de partir de faits divers qu'ils avaient pu collecter au préalable, extraits de journaux ou infos glanées sur Youtube.

Seuls ou en groupes, ils se sont mis à écrire et décrire l'insolite.

J'attends, d'ici quelques semaines, à recevoir leurs productions. Je ne doute pas qu'elles seront étonnantes !

Louise L. Lambrichs

Livre : **Journal d'Hannah** (L'Olivier)

Collège Lapierre à Lormont

Les trois séances d'atelier d'écriture se sont déroulées le 10 février, le 16 mars et le 4 Mai 2012 dans la classe de M. Talansi.

S'agissant d'une classe de très jeunes élèves, le roman initialement proposé, *À ton image*, a été jugé inadapté. L'établissement a fait porter son choix sur *Journal d'Hannah*, plus facile à lire, et qui soulève d'autres questions littéraires.

Dans un premier temps, après quelques entretiens téléphoniques, nous avons décidé d'un commun accord, avec M. Talansi, de consacrer la première séance aux questions et réactions des élèves à la lecture du texte. La classe, très disciplinée, m'a accueillie très gentiment. Bien qu'assez intimidés, ils ont exprimé quelques réactions et posé quelques questions. Cela a permis de développer un peu les thèmes abordés par le roman, le contexte historique (qu'ils connaissent mal encore, même s'ils ont quelques vagues notions), et la question du journal intime comme moyen d'expression. Nous avons pu aborder aussi la question du personnage de roman, en tant qu'il est distinct de l'écrivain.

À la suite de cette première séance, qui m'a permis d'apprécier la classe, j'ai longuement discuté avec M. Talansi pour savoir de quelle façon il souhaitait travailler. Il m'a laissé toute liberté. Je lui ai donc proposé de structurer les deux séances suivantes de façon à ce que l'ensemble prenne sens et permette aux élèves de faire une expérience qu'ils n'ont pas l'habitude de faire en cours de français.

La deuxième séance a été consacrée à la création d'un personnage. Pour qu'ils ne soient pas trop perdus, je leur ai donné une liste de questions en précisant qu'il ne s'agissait pas d'y répondre, mais de s'en servir comme autant de pistes pour décrire le personnage qu'ils allaient créer. La proposition d'écriture libre, au départ, les a un peu désarçonnés.

Je leur ai expliqué en effet que je n'avais pas d'idée préconçue sur ce que devait être ce personnage, et qu'ils étaient seuls à savoir ce qu'il pouvait bien être, un garçon ou une fille, un enfant ou un adulte, etc., et qu'ils pouvaient tout décider : du lieu où il habitait, de sa famille, de sa solitude éventuelle, de ses activités, de ses goûts, etc.

Cette première expérience d'écriture libre a donné, bien sûr, des textes très divers, écrits dans des styles très divers. Ils ont fait l'expérience, il me semble, de la difficulté d'imaginer quelqu'un qui n'existe pas, et qui pourtant a l'air vivant. La lecture publique de leurs textes, ensuite, a permis de commenter ces styles, maladroits au premier jet bien sûr (occasion de leur faire entendre que l'écriture demande aussi un certain travail), je les ai rassurés en leur disant qu'on ne crée pas un personnage en une heure, évidemment, mais qu'ils avaient tout de même esquissé des silhouettes intéressantes, et que je comptais sur eux pour y penser avant notre rencontre suivante. Un personnage doit en effet avoir de la chair, il doit être présent, le lecteur doit pouvoir le voir et y croire. Et pour que le lecteur y croie, il faut aussi qu'ils y croient eux-mêmes.

Pour la troisième séance, nous avons commencé par une petite discussion relative au travail fait au cours de la séance précédente. Avaient-ils pensé à leur personnage ? Ses traits s'étaient-ils un peu précisés ? Quelques-uns m'ont répondu qu'« évidemment », ils y avaient pensé. Mais ils n'avaient pas écrit. À quoi je leur ai répondu que c'était normal, qu'il fallait porter un personnage un certain temps pour qu'il devienne vivant.

Ensuite, comme ils ont admis que leur personnage existait un peu plus, je leur ai proposé, puisqu'ils avaient lu *Journal d'Hannah*, de se mettre dans la peau de ce personnage et de lui faire tenir son journal intime. Autrement dit, de passer à un texte écrit à la première personne, sans que cette première personne soit eux-mêmes. Je leur ai expliqué que d'ailleurs, un narrateur, dans un roman, n'est pas l'écrivain — contrairement à l'essai, par exemple. Cette proposition a été l'occasion d'une discussion intéressante. Une élève ayant dit qu'elle n'aimait pas écrire « sur commande », nous avons précisé le sens de cette expression qu'un autre élève n'avait pas comprise, car il n'entendait le mot « commande » que dans son sens commercial.

Cette petite discussion a été instructive au sens où elle a ouvert la question de la polysémie, de la compréhension de ce que l'on dit, et du sens que l'on donne aux mots. Je leur ai dit que bien qu'écrivant depuis de longues années, je me plonge encore souvent dans les dictionnaires – façon de leur faire entendre qu'il n'est pas si facile que cela de dire ce que l'on veut dire.

Au cours de cette troisième séance, ils ont écrit en moins d'une heure des textes dont certains étaient surprenants — et qui ont surpris M. Talansi lui-même. Certains étaient déjà des « mini-romans » très structurés, d'autres des débuts d'histoires. Cette fois, la liberté accordée les a inspirés. La lecture publique de ces textes a permis de préciser ce qu'ils avaient fait — les uns ayant respecté la consigne du journal, les autres ayant choisi plutôt le genre de la nouvelle ou du début de roman.

Après cette troisième et dernière séance, j'ai demandé à M. Talansi quel était son sentiment sur cette expérience. Il m'a paru satisfait, au sens où la méthode de travail, différente de celle dont il a l'habitude, lui a paru pouvoir enrichir son propre enseignement.

Bilan de cette expérience :

S'agissant d'élèves très jeunes, qui ne sont pas de grands lecteurs, cette expérience leur a permis de lire un roman inscrit dans l'histoire du XX^e siècle, de discuter de son contenu avec l'auteur, et de lui poser des questions.

L'atelier, proposant une pratique différente des exercices classiques de rédaction, leur a permis aussi de faire l'expérience du plaisir d'écrire, de laisser vagabonder leur imagination sans se soucier d'un sujet précis à traiter, et de se rendre compte qu'ils étaient capables, aussi, d'écrire non pas seulement pour faire état d'un savoir appris, mais pour s'exprimer, et traduire ce qu'ils ont en tête pour, ensuite, le partager avec d'autres.

Ils se sont écoutés les uns les autres avec attention, sans se juger. Et chaque écrit a pu être valorisé pour son originalité et sa singularité.

De plus, s'ils étaient intimidés au départ, je les ai sentis au cours de la troisième séance plus détendus, plus ouverts, plus chaleureux. Ils m'ont paru plutôt heureux de cette expérience insolite.

Cette expérience, qui s'est déroulée dans un climat cordial et chaleureux, m'a paru, dans l'ensemble, très positive au sens où les élèves pourront reprendre leurs textes,

Patrick Laupin

Livre : **Les Visages et les Voix** (La Rumeur libre)
Collège Joseph Hennequin à Gannat

Les trois rencontres au collège de Gannat, dans la classe de Laura Levan, me donnent à penser ceci. Lorsque nous intervenons à partir de notre œuvre écrite nous sommes des transmetteurs et il importe de briser la barrière qui sépare les profanes des initiés en aidant à ressentir que la lecture de chacun (embarquement des phrases dans le rythme) est très liée au monde du rêve et du langage et dépend de ce que le corps appréhende, accepte, refuse ou repousse. Le bloc livre-enfance remue dans la profondeur homogène de l'intuition, de si belles ignorances, que lorsqu'il rencontre une approbation initiale dans la voix de quelqu'un d'autre, il s'éveille. On n'écrit jamais seul mais encore faut-il que l'autre qui est en nous le veuille ou qu'on nous en parle. Alors on peut entrer dans le jour les mains nues.

Ainsi lorsque les élèves me disent ne pas comprendre, ne pas arriver à lire (même s'ils manquent de curiosité, apathiques pour certains, comme me le disait Laura Levan), je prends le parti de leurs sensations et on les travaille. On part de cet état vécu en corps et par l'autre visage du mystère mental des correspondances, du seul fait de parler du lieu où on vit, ressent et perçoit, comme une mélodie qui nous suit, on trouve des issues. On fuit, on revient, des échos libres se proposent, un chemin non prémédité, jamais envisagé, même, auparavant. À petits traits, à petits mots, se dessine une autre aurore où la mémoire récite une histoire.

Aussi nous avons fait l'expérience de lire en commun, d'écouter la lecture à voix haute des uns et des autres, ici on entend le corps qui parle, ici toutes les intonations comptent. L'écoute se fait multiple, ouverte, pleine d'échos et d'associations. Qu'on parle d'un mur, une pierre, un visage, un gué, des arbres et la rumeur, qu'importe, c'est la manière et l'arrière-région de silence d'où surgit le vrai de l'émotion qui comptent. Une des règles d'or est de se fier aux flux de conscience de chacun autant qu'à la prunelle de ses yeux. J'ai proposé à ces jeunes d'écrire, d'eux-mêmes, sans base, sans avoir peur, comme ça vient, pour qu'ils touchent du doigt le mur des inerties non écrites dans la conscience, la représentation, mais très vivantes dès qu'on se penche pour écouter le son de sa propre voix. Je leur ai proposé donc, des tentatives d'approche de leur lieu natal, de leur pays, de leur climat, de l'ambiance la plus constante de leur monde. Ensuite nous avons écrit ce qu'on peut imaginer sous la carapace. On visite cet espace blanc qui précède le verbe ?

Cet espace blanc et tous les orages, et tous les trous, tous les oiseaux, les naufrages et les mirages de nos idées blanches, comme en un rêve retourné dans la paume du monde. À partir de ce moment on peut très bien écrire en regardant la paume de ses mains. On écoute le silence ? Même bouche bée ça repose. Je ne crois pas qu'il faille se surcharger de procédés pour inspirer les autres. Ce sont des façons d'éviter la rencontre. Car si on peut suggérer un emploi plus ductile et fin d'un lexique on ne peut rien anticiper en sincérité d'une rencontre. Et dans l'écriture, les deux sont enlacés dans la pliure originaire des rêves du grand fond. Du moins c'est ce que l'expérience de la transmission de la création m'a appris. Il est plus difficile d'entrer dans le lieu où nous sommes créateurs (et chacun l'est à cause de la pesanteur risquée du silence et des mots) que de savoir ce qu'on l'on a à dire.

Notamment cet espace blanc dès qu'on le considère, s'anime, se devine, devient mouvant, fluant, mobile et ductile. Nous avons aussi écrit sur quelqu'un de pas comme les autres et là aussi ce fut vraiment intéressant. C'est toujours un monde de crainte, de haine, espoir ou approbation, qui s'exprime. La règle étant de ne pas chercher à bien écrire ni de vouloir être plus fort que les mots en idée. Et aussi de laisser libre-champ aux inspirations du moment.

Je crois que l'époque se prête (aux sens ontologiques, poétiques, politiques et analytiques) carrément pour lutter contre les cycles de dérisions et de violences, contre l'alibi des autres comme exutoire des colères, de considérer que chaque être humain, du seul fait de la naissance, est à même de faire siennes les grandes énigmes et questions de tout temps. Le

miracle est que lorsqu'on leur parle de ces lieux et de ces liens, où chacun revisite les mythes et les destins des héros — Cassandre, Hamlet — ou qu'on lève les yeux et qu'on voit, triste-heureux comme on aime, le ciel perdu de tous les regards, eh bien chacun répond à sa façon. Et ça c'est de l'or. Peu importe le point de départ, c'est la situation qui compte, alors chacun, à son tour, en son nom, en tout naturel et sincérité, répond. Aucune réponse n'est inutile, si balbutiante, bancale, soit-elle, elle vient de tout ce qui nous tient ou comme on rêve de s'en aller. Et nous apprenons tous à notre tour quelque chose d'eux, que personne n'aurait jamais pu dire à leur place. Pour ma part, j'apprends beaucoup dans ces rencontres quand à mes livres, mes projets, c'est plutôt heureux et stimulant

Ces jeunes gens disent très bien à quel point la création révèle et renouvelle la conscience. On n'en finira pas d'étudier ce mystère du retour, de la répétition, de cette quasi nécessité du deux fois. On ne dort bien que sur la bonne épaule. Peut-être faut-il que la sensation se répète en perception, deux fois, pour établir à quel point un jour vraiment il a fallu passer à nouveau au travers et tirer des fils que nous connaissions parfaitement mais que nous dédaignons de nous servir comme s'ils étaient archi-connus, archi-usés ? Ou comme si la première fois était tramée d'indifférence ou d'insignifiance et que la seconde retisse les bases de la confiance ?

Un autre fait important est qu'avant d'écrire il faille écouter la voix. On part, pour s'inspirer, de phrases en apparence aussi enfantines, adolescentes, aussi simples et naturelles que celles-ci.

« La moindre poussière envolée par le vent nous avons envie de la prendre et de la reposer à sa place ». Elève de CAP

« Quelqu'un qui veut le bonheur le trouvera mais il rencontrera le mur effondré des humains et il verra la pluie tomber ». Elève de sixième

« Le détail est une harmonie hécincelante » (puissance du néologisme). Elève de CM2

« Le néant me tourmente même pour écrire il me bloque les mains ». Elève de seconde

Ces phrases écrites par des jeunes qui débarquent sur la terre écriture sans préparation aucune, sans base ou si peu, presque, à peine, sont tout de même riches d'espérances et de courage. Je me dis que si on fait ça, déjà, rendre à ces jeunes la justesse et la beauté initiales de leurs rythmes, on n'a pas perdu son temps.

Il existe une réserve intangible de musique des existences et des vies non encore travaillées et le bon travail consiste, je crois, à se mettre humblement et patiemment à l'écoute et au service des sensations de ces jeunes gens. Expérience que beaucoup n'ont jamais vécue, pour preuve, une gosse de sixième donnant pour titre à son texte, récemment : *Un ange gardien incompetent*. On ne peut pas mieux dire cette perte de la confiance prudentielle et cette éclipse de la vigilance de l'autre, qui créent les plus grands tourments.

D'autant que souvent le livre relève dans l'usage courant de la culture du domaine des seuls professionnels de la littérature alors qu'il est la porte ouverte de la confiance vécue en corps pour chacun. Une révolution, il y a un siècle, l'a dit et vu, mais reste encore lettre morte. À quand de vraiment faire rentrer la création dans les écoles ? Aussi, afin de mieux toucher des doigts la pierre de touche musicale des rêves et du silence, nous partons de la biographie de la vie écrite en chacun, nous exposons le lieu, le natal, l'initial. On se laisse interroger et on médite sur l'évènement des rencontres qui comptent, ceux qui nous sont proches, nous apportent de l'aide, nous donnent quelque chose en parlant ou rien qu'en passant. Ici ce qui est important c'est souvent de dire aux jeunes d'écrire comme ils parlent, de carrément écrire ce qu'ils viennent de dire, d'apprendre à noter leurs questions, et les considérer. C'est aussi un signe de création retrouvée de les voir arriver à la séance suivante avec le livre de l'auteur annoté, à hue et à dia, les pages cornées, des brins d'herbe glissés pour retrouver le paragraphe qui les touche, les émeut, où ils se reconnaissent.

Ce qui est intéressant dans cette profondeur silencieuse et encore non musicalement travaillée (si peut-être ce fait existe ?) c'est à mon sens l'ouverture sur une faculté de se dédoubler dans la reconnaissance de l'autre et du même en soi. Une capacité à sortir de soi pour vivre l'exil personnifié mais aussi un retour à soi dans l'étrangeté merveilleuse du langage et de la présence. Ce travail d'écoute et de reconnaissance de la demeure et des liens de l'être

sauve la démocratie et donne à considérer lucidement et consciemment que le phénomène de l'inspiration dans l'écriture relève du seul fait d'un être qui en éveille un autre. Et qu'il ne faut se moquer de l'émotion de personne car pour chacun son émotion c'est son génie.

On se situe dès lors non plus dans la transmission de connaissances (assumées par le collègue et il est important que l'auteur soit accueilli en sympathie et avec l'approbation des professeurs, sinon ça ne marche pas, la coprésence ne vaut plus rien), on ne se situe pas non plus dans un partage formel, on crée ensemble, de vive voix et en silence, au milieu des obstacles et des hésitations, tellement un abîme sépare les mots du ressenti, mais ce fait au lieu d'en faire un manque ou une aliénation on s'en fait un allié, on le pacifie, on écrit sur l'état de corps qu'il provoque. Et c'est très apaisant et réconfortant. Le fait que l'écriture soit un état vécu du corps et si peu une plateforme réfléchie, croise le vide ouvert d'un discernement, d'une critique, et ouvre la porte du sentir par soi, nidifie les dilemmes, les fait siens et ne les écrit même plus mais les décrit et associe. Alors il en faut peu pour réinventer tout le langage et chacun ressent que l'initiative appartient à quiconque renoue le fil fragmenté des émotions et intuitions. Ce sont des ondes, des antennes, qui se captent pour garder le contact avec l'impression vierge de ne rien altérer de la musique des lignes du fond. Pour arriver à ça on s'écoute et on se parle. L'atelier devient un dialogue

On est alors bien plutôt dans l'étonnement et la surprise de quelque chose qu'on entend comme pour la première fois. Cet accès pour chacun à sa propre écriture. Si minime soit-il, crée le dialogue et la confiance. La confiance va plus vite que comprendre. Il importe, me semble-t-il, de travailler sur ce plan d'égalité spirituelle. Aux seules fins de nommer ce qui nous civilise en commun. Tâche impossible et nécessaire où on a besoin du concours de tous. Ainsi des jeunes disent. « Lorsque je commence une journée c'est comme si tout était déjà écrit autour de moi ». On essaie d'écrire cet encerclement. D'autres disent. « J'aimerais laisser quelque chose pour quand je serai pas là ». On écrit cet état vécu du don. On le parle, on le travaille. Un autre lâche ça comme ça. À la dérobée. « Je veux rester anonyme ». Et il écrit sur les métaux ferrugineux et la rouille de sa vallée ouvrière.

Je dois aussi dire pour ma part, que je me laisse interroger par les remarques, les incidentes, des collégiens, et je crois que ça me donne une part de rêve de quelque possibilité d'écrire un jour prochain autrement. Tout ce qui est bien dit et ressenti anticipe. Je verrai. Quelques jours. Plus tard ? Cet été peut-être ? Voilà, pour répondre à votre demande, Nathalie Lurton, et laisser entendre l'importance que j'attache à ces rencontres. Quelques notes, trop rapides que je compte approfondir dans un ouvrage prochain, consacré à la transmission de l'acte créateur. « L'alphabet des oubliés ». Comme vous le savez. Je dois dire aussi que la présence de l'enseignante, Laura Levan, très respectée par ses élèves, et capable de prendre le risque de sortir de sa fonction pour se laisser interroger en tant qu'être, dire ses doutes, son parcours, ses expériences, son esprit de la création, favorise le lieu d'échange et crée un accueil sans lequel n'auraient pas lieu l'émulation et la surprise de l'écoute et de la voix, vraies chaleurs humaines de l'écriture et de la lecture.

Jacques Laurans

Livre : *L'Avant dernier jour* (Verdier)
Collège Clair Soleil à Marseille

LUNDI 9 JANVIER 2012

Sous ce ciel bleu, limpide, lumineux, Marseille devient une ville blanche. Gare Saint-Charles, métro, bus, je découvre bientôt le quartier nord-ouest de la ville, d'une ville. Je ne reconnais plus Marseille. Arrivée au Collège Clair Soleil avec une heure d'avance.

Première rencontre avec Mme Agathe Antoni, professeur de français. Très bon accueil, nous sympathisons simplement et notre entente pour cette première séance d'atelier d'écriture s'organise sans difficulté.

Toutefois, avant de commencer, je suis invité à me joindre au corps enseignant du Collège pour fêter l'Épiphanie.

Puis c'est le premier contact avec les élèves. Entre eux, il y a tout ensemble : de la curiosité, de l'impatience, du jeu, de l'embarras aussi. Et une réelle timidité chez quelques-uns.

Enfin, ils passent la porte et les voici tout surpris de me découvrir assis au fond de la classe. Oui, je les attendais ainsi pour les découvrir d'un seul coup et ensemble.

Me trouvant à Marseille, je veux d'abord rendre hommage au poète Louis Braquier, et afin d'être aussitôt dans cette perspective de mots partagés, je lis deux poèmes extraits du recueil *Et l'au-delà de Suez*.

Lecture et écriture sont indissociables l'une de l'autre et j'essaie de sensibiliser les élèves sur cette relation de langage si déterminante à l'éveil d'une pensée. Mots partagés qui nous rassemblent et qui doivent nous rapprocher à travers la parole, la réflexion et l'écrit.

Je demande ensuite à chacune et à chacun des élèves — ils sont exactement dix-neuf à partager cette expérience d'atelier —, de se présenter, puis de me confier une impression, une idée, un sentiment, à propos de leur lecture de *L'Avant dernier jour*.

Après un premier tour de table, je retiens notamment cette petite phrase de Najoi :

Il faut lire sous les phrases

S'agissant de travailler autour du thème de l'autobiographie, je décris les divers modes d'approche de l'écriture de soi : *Journal intime, Journal de voyage, récit autobiographique, fragments, carnets, Mémoires, etc...*

Nous consacrons les deux premières heures de cette première rencontre à un *atelier de parole*. Et, plus particulièrement, à divers commentaires sur *L'Avant dernier jour*. Je m'aperçois ainsi que malgré une apparente simplicité, ce texte développe parfois quelques images, allégories, qui ne sont pas toujours claires pour certains de ces jeunes élèves. Je dois alors m'expliquer, et quelquefois même justifier l'emploi d'une certaine tournure poétique. Mais, parallèlement, une phrase ou un fragment peut trouver une résonance particulière dans l'esprit de l'un ou l'autre, et j'en suis très touché.

Enfin, au cours de la dernière heure, j'ai repris un petit jeu d'écriture qu'il m'arrive quelquefois de proposer pour introduire une première pratique de l'atelier : *Dans ma chambre, il y a..., Dans ma chambre, je trouve..., Dans ma chambre, je suis....*

J'ai demandé ensuite à chacun de poursuivre, dans la mesure du possible, ce premier travail pendant l'intervalle qui devait nous séparer de la seconde séance. Un élève, assis au milieu de la classe, s'est soudain donné une grande liberté. Il m'a beaucoup surpris. Sa chambre s'est transformée en paysage brut ; une sorte de jardin sauvage et luxuriant, peut-être même une jungle haute en couleurs avec de grands arbres, beaucoup de formes et quelques animaux d'Afrique. Cet élève, qui a lu spontanément ces premières phrases, s'appelle Achraf.

LUNDI 6 FEVRIER

Retour à Marseille.

La Gare Saint-Charles est un vaste *Château des courants d'air*.
Grand froid, soleil, mistral. La neige a fondu. Le ciel est toujours bleu.
Au Collège, je retrouve la présence chaleureuse des élèves de Mme Antoni.
Puis, nous reprenons l'exercice entamé lors de la première séance :

Dans ma chambre, il y a...

Dans ma chambre, je trouve...

Dans ma chambre, je suis....

Je relève ici quelques phrases issues de la seconde et troisième séquence :

Dans ma chambre, je trouve....

...une boîte où il est caché des dessins qui représentent ce que je vois.

.... je suis comme dans un rêve

.... je trouve une partie de moi

.... je suis perdue dans mes pensées

.... je suis le roi de la jungle et de la savane

Dans ma chambre, mon âme repose en paix.

À la suite de cet exercice, Madame Agathe Antoni a proposé une rêverie poétique autour du thème des *saisons* et du *silence*.

Sur l'hiver, Fatma écrit : *L'hiver est une nuit sombre qui s'abat sur le monde*. Et, à propos de l'été, Amina écrit : *L'été illumine nos doux visages*. Puis, à nouveau, Achraf très libre, très inspiré, s'envole au-dessus du bruit de sa vie quotidienne. Ses frères et sœurs ont déserté sa chambre et il peut alors écrire :

Ma maison est silencieuse aujourd'hui

Tel un paradis caché dans un zoo

Les animaux sont en sortie

Le silence ruisselle comme une rivière de mots.

Dans la dernière partie de notre rencontre, je reviens sur *L'Avant dernier jour* en proposant à chaque élève quelques fragments réunis autour du thème de la *vue* et du *regard*. Chacun doit choisir un fragment et le développer dans son sens propre, ou bien l'interpréter à partir d'un souvenir ou d'une expérience vécue.

MARDI 27 MARS

Nous nous retrouvons aujourd'hui après un intervalle assez long ; et peut-être est-ce pour cela qu'il me paraît nécessaire de revenir quelques instants sur ce qui a eu lieu précédemment ; sur les diverses étapes déjà franchies depuis la lecture initiale de *L'Avant-dernier jour* — avant même ma présence au collège —, ainsi que sur nos premiers échanges. Je reviens notamment sur l'importance du texte, de l'imprimé, du livre en soi à mes yeux indissociable d'un véritable souci d'écriture. Ensuite, afin de relier le sujet même de *L'Avant-dernier jour* à la suite de notre travail, j'ai proposé deux extraits d'une très longue lettre de Charles Baudelaire à sa mère, datée du 6 Mai 1861 ; lettre écrite dans une période de crise profonde et de dépression dans laquelle Baudelaire résume en quelque sorte toute l'histoire de cette relation depuis ses années d'enfance : *Je ne t'en ai jamais tant dit*, écrit-il au tout début de sa très longue lettre.

Voici donc ces deux extraits que j'ai présentés aux élèves comme une sorte de motif à partir duquel chacun aurait le loisir de développer librement, et sur le même plan, le récit d'une relation très forte et sans partage :

(...) Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi ; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. (...)

(...) Ah ! Ça a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. (...) ... j'étais toujours vivant en toi ; tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois une idole et un camarade. (...)

Quelque chose s'est alors passé à cet instant. Un travail plus soutenu, plus visible, s'est

engagé pour la plupart des élèves ; un travail dont j'aimerais relever ici quelques phrases justes ; parfois belles et émouvantes :

Najoi : *Quand je regardais tes yeux, c'était comme si un ange venait à moi (c'est pour cette raison que j'écris ces beaux mots pour te le dire).*

Amina : *J'attends cette femme qui a été ma mère pendant mon enfance.*

Issam : *...toujours unique à mes yeux et je serai toujours vivant en toi.*

Selyma : *Mon bonheur s'amplifie grâce au tien.*

Farouk G. : *Ta flamme s'est éteinte, cette flamme qui flamboyait à son paroxysme est devenue soudainement noire.*

J'étais heureux que cela ait pu advenir et avec Madame Agathe Antoni, nous avons alors estimé que l'expérience de ce premier atelier avait porté ses fruits. C'est, en effet, lors de cette troisième rencontre que l'effort d'écriture s'est fait le mieux sentir, qu'il s'est révélé individuellement pour le plus grand nombre d'élèves.

Tout à la fin, et sans chercher à conclure d'aucune façon, je suis revenu sur l'origine de ce travail qui, cependant, ne pouvait être qu'un début, mais en espérant qu'il puisse trouver, un peu plus tard un écho, une suite, un possible rebondissement dans une autre circonstance, ou à l'occasion d'une nouvelle rencontre. Enfin, j'ai rappelé, aussi simplement que possible, que tout langage, qu'il soit écrit ou parlé, se trouvait nécessairement à la source de notre vie profonde et de notre liberté.

Camille Laurens

Livre : *Tissé par mille* (Gallimard)
Collège Jean-Zay à Bondy

A Bondy, au Collège Jean-Zay, le courant passe tout de suite avec cette classe de 4^{ème}. Dès la première rencontre, nous parlons de *Tissé par mille*, et ils évoquent les mots qui leur ont plu, les raisons de leur plaisir. Kumar et Aziza aiment surtout le mot « d'accord », l'un parce que le texte l'a fait beaucoup rire, l'autre parce qu'elle s'est reconnue dans cette manie de dire toujours « d'accord » même quand on n'est pas d'accord. Kumar a aussi été touché par le texte consacré au mot « fêtes », qui lui a rappelé beaucoup de souvenirs, par exemple le jour où il a perdu son cadeau juste après l'avoir reçu. Il a été ému par les impressions communes à lui et à moi : on a tous des souvenirs de fêtes ratées, surtout au moment « des fêtes », justement, où on se sent comme obligé de s'amuser. Un peu plus tard, lors de la deuxième rencontre, Kumar m'écrit : « *Tissé par mille* est un livre différent des autres. Grâce à vous, j'ai commencé à lire. » Lauryne explique qu'elle a toujours du mal à lire, elle préfère la musique, et puis « blablater » au téléphone. Je lui dis que « blablater » ferait un bon mot à travailler, nous cherchons des onomatopées. Amina et Mariana ont apprécié d'apprendre des choses sur le sens des mots et leur origine. Ryan a lu les textes sur « jouer », « légende », « monstre », « méchant » et « banlieue », mais comme il n'aime pas lire, il a trouvé que les explications étaient trop longues. Il commente surtout la couverture du livre, qu'il juge trop vide, avec « trop de blanc » : « Si j'avais été dans une librairie, dit-il, il ne m'aurait pas attiré ». Plus tard, il espère tenir un magasin de mangas, il a une passion pour Dragon Ball. Amina pense le contraire : « La couverture est très belle, dit-elle, justement parce qu'il n'y a pas d'images. » Ensuite, c'est à eux de choisir des mots qui leur parlent et d'en sentir « la chair chaude » en les faisant tourner entre leurs mains, comme dit Queneau, pour « voir comme ils sont faits ». Nous pétrissons le mot « étoile », qui nous amène aux stars, puis des astres aux désastres, de l'étoile filante à l'étoile jaune, de toile en voile — et toi et moi sous la voie lactée d'Apollinaire dans « La Chanson du Mal-Aimé ». Puis l'adjectif « rouge », avec son cortège d'images pas toutes révolutionnaires. Et voilà qu'« éternité » est l'anagramme d'« étreinte », y a-t-il un lien secret dans les lettres, comme entre « chien » et « niche » ? Avec « amour », on n'arrive pas à grand-chose, ça rime toujours avec « toujours ». Ou avec « ce que tu te goures ? », demande Raymond Queneau sans lever le doigt.

Plusieurs élèves m'écrivent. Alberick ne m'écrit pas parce je suis une star, précise-t-il, mais parce qu'il a aimé mon recueil de mots, d'habitude il préfère les livres courts, pour moi il a fait « un effort de lecture ». « Après vous avoir rencontré, la vie continuera », remarque-t-il. Sofiane m'écrit deux grandes pages, il me parle un peu de lui, de sa famille, puis de sa lecture de *Tissé par mille* : « Le mot « secret » est super. J'ai eu froid dans le dos quand j'ai lu le mot « diable », de la tristesse pour le mot « maman » et du suspense pour le mot « secret ». J'ai aussi beaucoup rigolé. Ce qui m'a plu, c'est les jeux de mots. Si je m'ennuie, je le lirai. ». Ekson n'a pas beaucoup apprécié, il préfère *Le Père Goriot*, parce que Rastignac « est venu à Paris pour finir ses études, et un jour il a décidé de monter dans la haute société et il a réussi ». Bisous, conclut-il.

Rendez-vous à Paris, justement, en mai, pour une balade dans le Quartier Latin — les maisons d'artistes, la Sorbonne, la Mosquée, Mouffetard, le Sénat, le Jardin du Luxembourg — avec leur professeur, Fanette Mathiot, formidable de rigueur intellectuelle et de générosité. Ce n'est pas loin de Paris, Bondy, pas loin du tout : ce sera la conclusion de ces rencontres, autour d'un thé à la menthe. Et bisous.

À l'école de l'écrivain. Des mots partagés

Anne Luthaud

Livre : ***Comme un mensonge*** (Verticales)
Collège Pasteur à Vrignes-aux-Bois

Les 3 rencontres au collège Pasteur de Vrignes-aux-bois se sont achevées.

Je tenais à vous faire part de la qualité de ces rencontres, et du travail accompli par le professeur de français Mme Agathe Soudoyer avec sa classe autour de mon livre *Comme un mensonge*.

Lors de la première rencontre, un échange a eu lieu autour du travail d'écriture, du livre et des questions qu'il pose. Mme Soudoyer avait notamment fait travailler ses élèves sur la question du « point de vue » : elle leur avait fait réécrire la rencontre entre l'une des femmes et le personnage principal B. du point de vue de B. (et non de la femme comme c'est le cas dans le livre). Les élèves ont lu ces textes à voix haute. Et je leur ai fait écouter des extraits d'une performance que j'avais faite avec la comédienne Nathalie Richard à Montevideo (Marseille), enregistrée pour France Culture, et pour laquelle j'avais fait un « remontage » des voix du livre.

Lors de la deuxième rencontre, les élèves avaient écrit et mis en scène avec leur professeur le procès de B. à partir d'extraits du livre (en reprenant textuellement des passages) et de nouvelles propositions (autres témoignages...). Je leur ai montré des extraits de *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* de René Allio, dont je me suis servi pour l'écriture et lors d'une performance aux correspondances de Manosque.

La troisième rencontre, enfin, a donné lieu à l'enregistrement du procès, (autorisations accordées par les parents). Les élèves ont joué avec application et enthousiasme, ils avaient répété avec leur professeur, retournant une nouvelle fois au livre. Nous avons également décidé, le professeur et moi, d'« ouvrir » sur la couleur, le professeur d'Arts plastiques de l'établissement s'étant montré intéressé par la fabrication avec ses élèves des chambres colorées du livre. Je leur ai donc montré des extraits d'un film de captation du spectacle "Le Bleu de Madeleine" dont j'ai écrit le texte et qui a été joué pendant trois ans en France.

Il me semble que ces rencontres sont exemplaires du type d'échanges et de travail que l'on peut faire avec une classe, dans le cadre du dispositif « à l'école des écrivains ». Elles ont en effet permis aux élèves une ouverture sur un apprentissage « extrascolaire » tout en valorisant leurs acquis et leur savoir-faire. Ils se sont, je crois, amusés, et ont investi un livre comme ils n'imaginaient pas pouvoir le faire avant. Il me semble que ces échanges peuvent leur permettre d'aborder la littérature d'une autre manière, par un autre biais. C'est en tous cas le sens de ce que nous avons essayé de faire, avec le professeur. Car je tiens à souligner que cela n'est possible que grâce à et à cause de l'enthousiasme, l'énergie, l'invention et l'exigence du professeur accueillant. Ce qui a été ici le cas, avec Mme Soudoyer.

Marcus Malte

Livres : ***De poussière et de sang*** (Pocket)
Collège La Marquissanne à Toulon

On se demande toujours sur quoi on va tomber. Sur qui. Surtout lorsqu'on nous envoie dans l'un de ces établissements estampillés « ambition réussite ». Dans une ZEP, forcément. Déjà un premier stigmaté, il me semble. Mais les intentions sont bonnes : c'est pour leur bien. Celui des élèves. Celui des enseignants. Celui des familles et de la population du quartier en général. C'est pour le bien de tous. En principe.

Pour celui de l'écrivain, aussi ?

On espère. Si l'on parvient à apporter notre petite pierre au bel édifice rêvé, si, à notre manière, on prend part à l'accomplissement de cette formidable mission, si l'on arrive à toucher ces gamins en leur parlant de littérature, alors oui on pourra, sur le plan personnel aussi, en tirer une grande satisfaction, pour ne pas dire une grande fierté.

On espère, mais on se méfie un peu. Quand même. On est prévenu : ce ne sont pas de grands lecteurs, en majorité. En très large majorité. La lecture, c'est pas trop leur truc. L'écriture encore moins. Bon. Et si on leur parle foot, ça va ?... On sait que ces rencontres peuvent se révéler très enrichissantes, magiques, géniales parfois (oui, les miracles existent), on sait également qu'elles peuvent très vite virer au cauchemar, à la galère, voire à l'enfer.

Même pas peur.

On y croit. On y va, on verra et on vaincra.

Parenthèse : depuis maintenant une dizaine d'années que je pratique ce genre de rencontres, c'est la première fois que l'on me demande de le faire dans le département où je vis. J'habite dans le Var et je vais assez régulièrement visiter des établissements scolaires de Bretagne, de Normandie, de Franche-Comté, d'Alsace, d'Île-de-France, de Bourgogne, du Nord, du Poitou, du Sud-Ouest et d'ailleurs. Partout sauf chez moi. Est-ce à dire que les collèges et lycées varois ne reçoivent jamais d'auteurs ? Non, car j'ai nombre de collègues, Parisiens, Bretons ou autres, qui sont venus jusqu'ici les rencontrer. Est-ce à dire que mes bouquins seraient appréciés par certains professeurs et documentalistes dans toutes les régions de France excepté la mienne ? Ma prétention m'empêche de le croire. Est-ce à dire qu'un auteur venu d'ailleurs (et de Paris si possible) est forcément plus intéressant qu'un auteur vivant à proximité ? Plus crédible ? Plus prestigieux peut-être ? Je m'interroge. Il ne s'agit pas d'exiger des établissements qu'ils travaillent toujours et uniquement avec des auteurs du cru, ni de promouvoir la mise en place d'une sorte d'A.O.C « *Écrivain Local - Nos régions ont du talent* », loin de moi cette idée, mais tous ces déplacements sont du temps perdu pour nous et beaucoup d'argent dépensé pour les institutions qui nous emploient, et en ces temps de crise, ma bonne dame... Fermons la parenthèse.

Trois séances étaient prévues, étalées de février à juin, avec deux classes de quatrième d'environ vingt-cinq élèves chacune. Trois séances de trois heures (compter deux heures trente maximum effectives) à partager entre ces cinquante élèves, soit moins de quatre heures par classe, pour discuter de leur lecture, du métier d'écrivain, de foot, et surtout pour les faire écrire, eux, leur faire toucher du doigt la réalité très concrète de cet exercice.

Pas gagné.

Les enseignantes, Mme Darouiche et Mme Kaouakib, étaient motivées : élément primordial, indispensable. J'ai trouvé que leurs élèves, dans l'ensemble, l'étaient aussi. Très bien. Ils se sont montrés plutôt intéressés, attentifs, curieux, enthousiastes même pour une bonne partie d'entre eux.

La première séance était une rencontre assez « classique ». On fait connaissance, on parle du livre et de l'écriture sur un plan général. Les élèves avaient lu le roman choisi, *De poussière et de sang*, qui est certes un roman d'aventures, mais qui n'est pas pour autant un roman particulièrement facile, ni particulièrement court. J'ai donc été agréablement surpris, non seulement par le fait que la plupart l'avait lu dans son intégralité, mais aussi par leur bonne compréhension du texte et par les questions quelquefois pertinentes qu'ils avaient préparées et qu'ils m'ont posées.

Pour les deux séances suivantes, j'ai choisi de les faire travailler sur l'un des éléments dont nous avons beaucoup parlé et qui me paraît essentiel pour toute œuvre de fiction : les personnages.

Chacun, individuellement, devait créer un personnage de fiction. Dans un premier temps en élaborant une sorte de fiche qui devait présenter les principales caractéristiques de ce personnage, puis, à partir de cette base, en le faisant décoller. En l'étoffant, en lui donnant du corps et de l'âme, en lui trouvant un ton, en lui inventant une histoire et une façon de raconter cette histoire.

Ce n'est pas simple, et les résultats ont été variables. Certains ont du mal à laisser aller leur imagination, à se détacher de leur réalité, à ne pas faire une sorte d'autoportrait déguisé. D'autres, au contraire, se lâchent complètement et parviennent à créer des personnages et des textes fantastiques, loufoques, maladroits peut-être mais flamboyants. Les textes ont tous été lus en classe. J'y tiens. Et il y a eu de très bonnes surprises — aussi bien pour moi que pour leurs profs ou pour eux-mêmes.

Ce qu'il faut retenir, je crois, c'est que tous ont joué le jeu. Avec plus ou moins de sérieux, plus ou moins d'application et de bonheur, mais ils l'ont fait. Cela s'est passé dans la bonne humeur. On a ri, souvent. Ce qui, à mon sens, signifie que ces élèves ont pu associer la lecture et l'écriture au plaisir, et non pas, comme trop souvent, à un devoir ou à une corvée, voire à une punition.

En cela sans doute peut-on voir la plus vaste des ambitions, et la plus importante des réussites.

Thierry Maricourt

Livre : **Les Vikings contre Hitler** (Oskar)
Collège César Franck à Amiens

Comme thème cette année, au Collège César Franck d'Amiens, un verbe, une idée – un acte : « Résister ». Que vous évoque-t-il ?

Madame Roux, professeure de français, interroge.

Résister à quoi ? À qui ?

Les idées viennent, nombreuses. Sont recensées sur un tableau.

Résister à l'ennemi. À la guerre.

À l'oppression, bien sûr.

Mais aussi à la faim. À la maladie.

Au handicap.

À la misère.

Résister aux regards des autres. Aux moqueries.

À la peur. À la solitude.

Résister, c'est aussi aller où on le souhaite, faire ce que l'on désire si personne n'en pâtit, aimer qui l'on veut...

Résister, pourquoi ? Pour qui ?

Pour soi ?

En définitive, toujours. Parce qu'un monde heureux ne peut se construire qu'avec des individus heureux.

Les mots surgissent. Résister. Où ? Comment ? Les situations propices à l'acte de résistance ne manquent pas, les élèves, une bonne vingtaine, ne sont pas à court d'exemples. Beaucoup, sans l'avouer, se plongent tout simplement dans leur passé ou leur vie quotidienne ; ils sont encore très jeunes et pourtant ont déjà en mémoire des moments où il leur a fallu dire « non ».

Dans la cour de récréation, quand un grand embête un petit, quand fuse une injure raciste, quand un mec se croit supérieur à une nénette... Ou à la maison, quand le grand frère joue au chef, quand le père est violent, quand... Dans la rue, quand on ricane parce que vous vous déplacez en fauteuil roulant, quand on vous emmuscaille parce que vous êtes une fille, quand on vous cherche des crosses parce que vous êtes un gars, quand votre poids suscite des insultes...

Puis tout le reste. Ce que l'on voit à la télévision, ces enfants esclaves, ces enfants guerriers, ces enfants asservis par des malades sexuels. Ce que l'on lit dans les journaux. Dans les livres.

Les livres qui traitent de ces questions abondent aujourd'hui. Puissent-ils apprendre à chacune et chacun à se défendre !

Les textes s'élaborent, les mots ont plus que jamais de l'importance.

C'est un bel atelier. Parce que pour lire son texte à haute voix, il faut que les autres écoutent. Vous respectent. Le respect est l'un des fruits de la résistance.

Respecter, résister. Ces deux verbes semblent frères. Cheminer ensemble leur convient si bien.

Les élèves le découvrent.

Résisteront, on peut l'espérer.

Se mettront debout grâce aux mots, aux textes, aux livres. Les oppresseurs n'exècrent-ils pas la chose écrite ? Ne la craignent-ils pas ?

Les mots écrits, comme outils de résistance.

François Matton

Livre : ***Autant la mer*** (P.O.L)

Collège Jean Moulin à Marolles-les-Braults

Une fois dans le TGV pour Le Mans (mon seul grand voyage de l'année, une véritable aventure), tout excité, je me souviens que je suis censé écrire un petit texte pour garder une trace de ma rencontre avec les élèves de Marolles-les-Braults. Je me saisi d'un petit carnet à dessin — beau papier qu'il est un peu un gâchis de couvrir d'écriture.

Ce sont les élèves que je vais rencontrer qui m'ont demandé de leur apporter mon matériel de dessin, d'où ce carnet. Ça met d'emblée l'accent sur mon activité de dessinateur, sûrement plus attrayante pour des élèves de 6^e que le fait d'écrire. Mais je vais prendre garde de ne pas séparer ces 2 branches avec lesquelles je travaille simultanément depuis toujours.

Il y a bien longtemps que je ne me suis pas adressé à des scolaires. Le tableau que Bergounioux fait de la situation dans son dernier *Carnet de notes* a de quoi effrayer. D'autant que mes livres sont on ne peut plus aux antipodes du pragmatisme et du souci d'intégration sociale qui semble seul occuper les consciences. Ce que je compte d'ailleurs revendiquer haut et fort : la nécessité aujourd'hui de la dépense gratuite, désintéressée, contemplative, hors des intérêts immédiats et crapuleux du temps. Bref, je pars en mission.

Ma tâche va être simplifiée du fait que je compte m'appuyer constamment sur des images, incitant les élèves à associer l'écriture à la présence des choses autour d'eux. Présence qu'ils seront amenés à découvrir d'abord par l'observation directe (et je sais d'expérience qu'on ne sait plus voir), ensuite par l'appropriation ludique de ces images de leur quotidien, pour le revisiter complètement et s'en émanciper, pour lui faire dire autre chose que les tristes platitudes habituelles, pour s'autoriser à faire un pas de côté, sortir de l'ornière.

Je descends au Mans sous un beau soleil prometteur. Promesse non tenue plus de 5 mn. C'est sous un ciel plombé que je longe la voie du tramway pour voir à quoi ressemble la ville. Malgré mes intentions de positiver, je ne peux pas m'empêcher de trouver tous les commerces tristes à pleurer, les quelques piétons paumés à faire peur, les deux trois monuments historiques bien insuffisants à donner un minimum de cachet à tout ça.

Le temps se dégrade à vitesse grand V, et je monte dans le bus pour Marolles-les-Braults alors qu'il n'y a plus un pet de lumière. Radio locale tonitruante obligatoire, traversée de hameaux plus ingrats les uns que les autres : je suis dans le bain. Arrivé au collège je suis bien remonté, prêt à tout faire pour secouer la glu locale, vraisemblablement ancestrale.

Je n'aurais pas trop de mal : la professeur de français a bien préparé les élèves à la lecture de mon livre. Le rapport non illustratif et fréquemment décalé de mes dessins avec les textes ne semble pas leur avoir posé de problème particulier. Et puis ce sont des 6^e, ils sont nombreux à lever la main à la moindre question, c'est agréable. Bien sûr, quand il s'agira d'écrire, les vrais problèmes apparaîtront. Toutefois, si les niveaux sont très inégaux, la volonté est bonne. Je sens qu'il n'en faut pas beaucoup pour qu'ils abandonnent les platitudes qu'ils ont spontanément à l'esprit. Pour ça, n'étant pas leur professeur, je peux me permettre de dire des choses personnelles, leur parlant par exemple du fait que je gagne très peu d'argent, que je ne voyage pas, mais que ça ne m'empêche pas d'avoir une relation aventureuse avec ce qui m'entoure. Écrire, dessiner, c'est apprendre à observer, c'est sortir de soi, de sa petite histoire, pour s'ouvrir à de nouvelles possibilités d'existence. Une expérience inédite dans l'association d'images et de textes débouche inévitablement sur un affranchissement intérieur. On goûte là une liberté qui ne coûte rien et qui permet de respirer un peu mieux.

Je veux les convaincre.

Je veux croire que je les ai convaincus.

Emmanuel Merle

Livre : **Amère Indienne** (Gallimard)

Collège Alex Mézenc à Le Pouzin

Je suis parti en voiture le vendredi 16 mars de Grenoble en début d'après-midi pour le collège Alex Mezenc dans la petite ville Le Pouzin en Ardèche. 120 km de quasi-autoroute. En fait je me disais que j'étais plutôt fatigué, que c'était la fin de la semaine pour tout le monde, et moi qui suis également enseignant (même si c'est face à un public nettement plus âgé), je me doutais de la difficulté de mobiliser *en même temps* deux classes de troisième, pour parler de littérature à un moment pareil. Anne Martin et Mickaël Vinson, les professeurs de français, avaient préparé en amont la première rencontre.

55 élèves avaient travaillé depuis plusieurs semaines sur l'un de mes recueils de poèmes, *Amère Indienne*, une sorte de carnet de route d'un voyage effectué aux États-Unis quelques années auparavant.

La rencontre s'est bien déroulée. Des réticences à poser des questions, de la timidité pour certains, un peu d'ennui pour d'autres, mais, au fur et à mesure, de la confiance réciproque et, après les questions d'usage sur le « métier » d'écrivain, des demandes plus ciblées sur les circonstances de ce voyage et sur la manière de les répercuter en poésie. Il ne faut pas négliger ces premières questions, du style « mais comment faites-vous pour écrire, vous faire publier? À quelle heure, où écrivez-vous? Combien gagnez-vous pour écrire? », non, ne pas les négliger parce qu'elles signifient une chose déjà importante pour des personnes de 15 ou 16 ans, à savoir « avons-nous affaire à quelqu'un de vivant ou à un ectoplasme, un pur esprit ? »

Nous nous sommes perdus de vue pendant 2 mois et demi. J'ai envie de dire que les choses sérieuses ont commencé pour ma seconde visite, le 1^{er} juin, encore un vendredi. Cette fois nous avons tous travaillé, les élèves, chaque professeur et moi en deux temps : j'ai rencontré chaque classe pendant deux heures toute la matinée. J'étais en meilleure forme parce que, parti à 6h30 du matin, j'ai apprécié l'autoroute dégagée, l'air frais et la promesse d'une journée ensoleillée. Le premier exercice proposait aux élèves la première et la dernière phrase d'une de mes nouvelles (nous allions réserver la pratique poétique à la troisième séance). Remplir le vide entre ces deux phrases n'était pas chose facile :

« Quand on s'est retrouvé au pied de la montagne, après avoir franchi le col de brume, ... »

.....

« Mon bras s'écarta et je le frappai de toutes mes forces »

Deux écueils pour écrire, et en même temps deux appels très forts : que faire d'un « col de brume » ? Et qui doit-on frapper ? Parce que, on le remarque bien vite, c'est *soi* qu'il faut mettre en jeu. Il y a eu des hésitations, des refus d'obstacle, des avalanches de mots parfois, à côté de maigres lignes. Il y a eu de vraies drôleries, des personnes quelquefois bien décidées à parler de leur propre existence, dans ce qu'elle a de plus pragmatiquement émouvant.

Deux n'ont rien écrit. L'institution scolaire (les professeurs, excellents, en fait incroyablement à l'écoute, ne sont pas en cause) ne *reconnaît* pas toujours la différence ou l'intensité du dégoût pour les études traditionnelles.

Écrire sans cesse pendant 7 minutes un texte de son propre cru, mais intégrer toutes les minutes un mot que j'avais choisi, et ainsi être obligé de *bifurquer* dans son idée. Cet exercice, plus amusant, quoique pas plus simple, a permis à l'un des deux récalcitrants d'écrire cette fois. Et de lire. Parce qu'à chaque fois on a lu. Tout le monde a lu. C'est aussi ça la vraie surprise. L'écoute possible. L'opération incroyable et risquée de *lire son propre texte* devant les autres. Oui, tous ont lu.

Nous nous sommes revus le 21 juin. Cette fois l'écart était bref. 2 heures le jeudi matin avec une classe, 2 heures l'après-midi avec une autre. On se connaissait un peu. On a tenté la poésie, c'est à dire qu'on a essayé la contrainte pendant 3 exercices. Or la contrainte, c'est parfois la liberté. L'acrostiche, ça accroche toujours. Avec les mots *loup* et « *vivant* ». Pour beaucoup d'entre les élèves la contrainte de ce mot initial devint un petit détonateur. J'aurais proposé « fleur » ou un prénom que les choses auraient été différentes. Au total de chouettes textes.

J'ai cru que l'exercice consistant à faire rimer (5 mots proposés donc 5 rimes obligatoires) serait fastidieux. Pas du tout. Les textes furent terminés à grande vitesse. La richesse et l'originalité ne furent pas souvent au rendez-vous. Je crois que le choix des mots a un peu limité malgré tout l'imaginaire, ou l'a trop guidé. Je ne cherche pas à défendre absolument les élèves (certains se sont laissés aller à la facilité) mais j'ai eu la très nette sensation générale qu'on me demandait (sans forcément s'en rendre compte) quelque chose de plus consistant.

Le troisième exercice a visiblement satisfait tout le monde. J'ai littéralement coupé un de mes poèmes en deux, verticalement, ne conservant au tableau que la moitié de gauche, à charge pour les élèves de remplir *leur* moitié restante. Cette fois, et de façon rapide encore, ce fut très convaincant. Je n'aurais pas donné cher de la peau de cet exercice pourtant. Ils se sont vraiment bien débrouillés. Des choses plus personnelles, pas mal de notations concrètes et vraies, parfois de belles expressions devant lesquelles on s'arrêtait, tous perplexes. Il est à noter que le dernier récalcitrant de la deuxième séance a joué le jeu pendant les 2 heures.

On a fini par le plus difficile. Le texte poétique et sans contrainte autre que celle du temps. Tout le monde avait de l'entraînement. Pas de protestation, mais une manière d'effort tendu, très difficile pour certains, et des réussites variées. Mais, c'est ce que les enseignants et moi nous voulions, un *désir* d'écriture.

Nous avons applaudi les tentatives des professeurs eux-mêmes, qui ont pris aussi des risques avec leurs mots.

Voici quelques résultats vraiment non négligeables:

Voyager loin de tout,
Interrompre le cours de sa vie,
Voyant que tout va mal
Ainsi recommencer sans jamais y repenser,
Nul ne pourra m'arrêter.

Des mots me viennent dans un silence absolu.

Quels mots m'aideraient à penser ma phrase, un mot-clé.

Père par exemple m'a longtemps aidé pour mener une phrase

Mais que je sens au fond de moi, les mots se connectent pour former une mélodie.

Fille encore est toujours le mot qui s'adapte le mieux à mon sens.

Au-delà des arbres abattus pour fabriquer la feuille entre mes mains, ma pensée restera toujours la même.

Des mots me viennent, viennent sans images.

Père par exemple est un mot sans visage.

Mais que je sens venir d'un passé enfoui,

Fille encore et même famille sont des mots disparus de ma vie,

Au-delà des arbres, de cet endroit lugubre qu'on appelle la vie.

À la fin de la *bataille*,
leur visage recouvert d'entailles,
ils se pensaient *libres*,
ils se sentaient revivre.
À l'autre bout du *fleuve*

on pouvait apercevoir quelques veuves
qui à chaque *seconde*
ne voyaient plus le monde.

J'ai dû faire un poème
mais il n'y a rien que j'aime
ce poème m'a été imposé
mais j'ai la flemme de chercher
façon j'ai qu'à mettre des mots
je sais je vais mettre des mots rigolos
non! Je n'arrive pas à faire rire
j'aurais même pas un sourire
peut-être un poème qui fait pleurer
c'est quand même risqué
puis zut je dirai que j'ai rien fait
comme ça j'aurai pas à parler

Stéphane Michaka

Livre : **Les Enfants du docteur Mistletoe** (Espaces 34)

Collège Étouvie à Amiens

Enseignante : Mylène Doyen

J'avais déjà participé l'an dernier au programme *À l'école des écrivains*. C'était au collège Paul Verlaine de Lille, et je garde un très bon souvenir de mes séances dans une classe de 5^e sous la houlette de Marie-Juliette Robine, enseignante passionnée de poésie contemporaine et très inventive avec ses élèves.

Je n'ai donc pas hésité lorsque la Mel m'a proposé de participer à nouveau à ce programme destiné aux collèves « Ambition-Réussite ». Tout en travaillant cette année sur le même texte qu'à Lille (ma pièce jeunesse *Les Enfants du docteur Mistletoe*), j'ai eu l'impression, à Étouvie, que les enjeux de la rencontre avec un écrivain étaient plus sérieux, moins ludiques qu'à Lille, comme si la visite d'un auteur y était plus attendue. Peut-être parce que dans ce collège situé au cœur d'une cité, les difficultés sont plus grandes, les collégiens se sentent plus captifs de leur quartier.

Amiens, vu d'Étouvie, ce n'est pas la cathédrale célébrée par Ruskin, mais une barre HLM sinistrement baptisée « les Coursives », qui semble presque barrer l'horizon de ces jeunes. Dans la salle des professeurs, une enseignante souligne : « À Étouvie, nous avons 85 % de familles monoparentales "déclarées". La plupart des parents ont des emplois sous-qualifiés, et il y a beaucoup de chômage. Les collégiens portent la marque de leur quartier jusque dans le nom du collège. Ils ne disent pas : "J'habite Amiens", mais : "J'habite Étouvie". Ils redoutent d'en sortir parce qu'ils connaissent les règles de leur quartier, mais pas celles du dehors. Cela se traduit dans leur choix d'orientation : il existe un lycée professionnel à Amiens-Nord, mais les élèves ne songent pas à s'y inscrire. C'est trop loin pour eux. »

La classe de 4^e de Mylène Doyen compte une vingtaine d'élèves, un peu plus de garçons que de filles. Aux murs, des affiches de pièces de théâtre rompent la monochromie habituelle de salles de cours, comme le photomontage (un placard promotionnel d'éditeur) d'une salle de classe où les collégiens en basket ont les têtes de Flaubert, Hugo et al.

« On va préparer votre visite », avait annoncé Mylène Doyen au téléphone. Et en effet, elle ne parlait pas à la légère. Dès ma première rencontre avec ses élèves, je fus soumis à un feu roulant de questions soigneusement élaborées. La simple anomalie, la rupture dans le quotidien que constitue la visite d'un adulte extérieur au collège m'a toujours parue profitable, indépendamment des qualités d'écrivain que vient décliner l'intrus ou l'intruse. Les élèves se mettent, consciemment ou pas, à imaginer ce monde extérieur et opaque qui est celui de l'auteur, son univers dont ils savent encore peu de choses. Un protocole inédit mêlant politesse et taquineries voilées se met en place, sous leurs regards complices et leurs rires moqueurs. Parfois c'est l'écrivain que l'on ose moquer, et c'est tant mieux ; parfois ce sont les camarades qui transgressent le protocole, et c'est tant mieux encore, ils peuvent alors s'interroger sur leur hospitalité, oublier qu'ils sont les usagers d'un service public (celui de l'Éducation nationale), pour en devenir les hôtes plus ou moins responsables. En recevant un écrivain, ils ne le savent pas mais ils travaillent, individuellement et en groupe, ils prennent corps face à autrui (toujours cet intrus qui écrit on ne sait quoi). Ils sont encouragés à devenir un peu plus mûrs qu'ils en ont l'air. Bref, ils « jouent » à l'hospitalité.

« Est-ce vous qui avez choisi la photo de couverture ? Pourquoi avoir préféré une photo qui, de plus, est floue ? Que signifie Editions Espaces 34 ? Pourquoi avoir choisi des enfants pour personnages et non des adultes ? Comment fait-on comprendre aux spectateurs qu'il pleut ? Une fois libres, les enfants de la pièce ont peur d'affronter le monde extérieur, pourquoi ? » Jordan prend un malin plaisir à me mitrailler de questions (qu'il revenait à d'autres de me poser, il se fera vertement reprendre là-dessus) ; Nicolas critique la fin de ma pièce, cela le met presque en colère qu'elle ne soit « pas finie » (ah ! les fins ouvertes et les fins closes — jusqu'où sont-elles permises aux conteurs ?) ; et lorsque surgit l'inévitable

question sur ce que gagne un écrivain, il s'ensuit ce petit dialogue entre l'auteur et les ados :

- *Vous vous intéressez à l'économie ?*
- *Non !!*
- *Vous vous intéressez à votre argent de poche ?*
- *Oui !!*
- *Alors vous vous intéressez à l'économie.*

On peut parler de tout en ne parlant que de littérature.

Au tableau, à la fin de cette première séance, j'aurai écrit : « fanzine », « intuitif », « anticiper », « le jonc vaste et jumeau dont sur l'azur on joue » (certains essayeront de prononcer à haute voix ce vers de Mallarmé), et « Albert Camus, L'Étranger » qui fera dire à l'enseignante : « *On vous en parlera au lycée... Si vous allez au lycée !* »

Le tableau noir, à l'issue des rencontres en collège, me font toujours l'effet d'un cadavre exquis. Mais c'est à l'enseignante que reviendra le mot le plus mémorable de la journée, après m'avoir conduit à la gare : « *Merci pour cette parenthèse enchantée de la journée.* »

À l'école des écrivains est un intitulé ambitieux. Je me dis que c'est déjà beaucoup, pour les auteurs, de former une parenthèse.

La séance suivante me transforme en spectateur de ma propre pièce. Les scènes jouées par les élèves ont été écrites par eux, dans les interstices de mon texte. Certains ont choisi de raconter la suite de l'histoire, en lui inventant une fin qu'elle laissait en l'air. L'écriture par petits groupes semble leur poser moins de difficultés que la mise en voix : je les incite à se regarder entre eux lorsqu'ils jouent, plutôt que de rester rivés à leurs textes. Un groupe de quatre élèves, des filles, se détache des autres : elles jouent leur scène avec un plaisir évident, et je suis étonné d'apprendre qu'elles n'ont aucune expérience de théâtre – pourtant, elles enchaînent les situations et font exister des décors invisibles avec une grande liberté (deux chaises pour la voiture, une table pour la salle d'accouchement). Je leur parle alors de métonymie : représenter le tout par la partie – ce qu'elles viennent de faire, un peu comme Monsieur Jourdain. « *Regarde la baleine que je suis devenue !* », s'écrie une collégienne en mimant une scène d'accouchement. Je ne pensais pas qu'avaler un apéricube aurait pour elles des conséquences si fertiles (la thématique de la grossesse reviendra par deux fois dans leurs sketches).

Pour notre troisième et dernière séance, l'enseignante a demandé aux élèves d'écrire un texte en partant de leur propre expérience. Les situations sont inspirées de ma pièce : « *Après une longue période d'enfermement, que feriez-vous à votre sortie ?* » « *Racontez le moment où vous avez été le plus content de retrouver vos parents (après une frayeur, une séparation...)*. » « *Un défaut vous agace chez votre frère / sœur ou, au contraire, un trait de son caractère vous attendrit. Racontez une anecdote qui le mettra en évidence.* » Les textes ont été rédigés en classe dans la semaine précédant la séance. Le caractère personnel des questions me frappe, et je devine que la confiance et la complicité que l'enseignante a instaurées avec ses élèves rend possible un exercice qui, sans cela, tournerait à un exercice pénible de confession publique. Et voici Anaïs, Sarah, Kiril, An-Tu, Manon, Delphine, Noémie, Gwenaëlle, Marceline, Amandine, Johnny, Emma et Victoire qui confient leurs secrets, dans des textes courts qui en disent long sur leurs vies. C'est parfois drôle, touchant lorsqu'une élève écrit qu'elle demande à sa mère de lui raconter « *l'histoire de notre père* » (qu'elle n'a pas connu), aussi nourri de clichés que de jolies trouvailles (« *Ils sont ma famille, mon tout, ceux que j'aime par-dessus tout* »), révélateur aussi de leur sentiment d'exil (« *Quand j'étais dans mon pays...* ») ou du fait que la famille peut être perçue comme un sport de combat (« *trois grands frères sur le dos, jaloux de moi...* »).

Avant la séance, j'ai emprunté au CDI un exemplaire de *Sa Majesté des Mouches* pour les inciter à le lire (« *Vous savez que vous avez des livres formidables dans votre CDI !* »), mais cela semble les concerner aussi peu que la proximité de la Maison Jules Verne. Comme la séance a surtout été consacrée à l'écoute et au commentaire de leurs textes, j'ai juste le temps de leur montrer la couverture du roman de Golding, pas celui de leur lire le passage qui se termine par : « *Jack ! Jack ! Tu n'as pas la conque ! Laisse-le parler... Le règlement, c'est la seule chose qu'on ait.* » Tant pis pour *Sa Majesté*, ce sera pour une prochaine visite. À Étouvie d'ailleurs, il n'y a pas que le règlement ; il y a la liberté que leur donne leur enseignante. Cette

petite conque de trois fois deux heures où ils se sont mis à questionner, jouer, écrire sur eux-mêmes avec un peu plus de champ que d'habitude.

Une parenthèse et une conque pour faire entendre sa voix. En trois séances, il serait déraisonnable d'espérer plus. Pour ma part, je n'espérais pas mieux...

Christine Orban

au Collège Elsa Triolet de Champigny

livre : *La vie m'a dit / N'oublie pas d'être heureuse* – éd. Albin Michel

Après cinq années de rendez-vous avec les élèves, je me conforte dans l'idée que ce n'est pas tant « la littérature » mais la rencontre qui importe pour les enfants des différents collèges. La plupart des élèves ne partent pas en vacances, ce qui est évidemment regrettable et mériterait que l'on se penche sur ce problème.

Rencontrer une personne qui écrit des livres, se confronter à un univers différent du leur, c'est déjà une – petite – forme de voyage. Un autre monde s'ouvre à eux, forcément différent et instructif, les enfants de collège Elsa Triolet ne voyagent pas beaucoup.

Il m'a été possible, il y a trois années de cela, d'organiser (en plus des séances et à la demande du professeur et des enfants): des rencontres avec un acteur de théâtre, monsieur François Martouret sur le métier d'acteur de théâtre, de cinéma, de scénariste, de metteur en scène.

François Martouret et moi nous sommes appuyés sur notre expérience lors de l'adaptation de mon roman « le collectionneur. »

J'ai aussi invité un entrepreneur et les enfants ont pu lui poser des questions sur leur avenir professionnel.

Les enfants n'ont pas beaucoup lu et la littérature pour la plupart n'est pas une priorité.

Il faut donc essayer de « rattacher » l'étude d'un livre, à quelque chose de concret.

Les jeunes de cinquième, de quatrième lisent convenablement, mais ne « rentrent pas dans un texte », ils ne savent pas comment « en tirer » un apprentissage : comment la lecture peut aider à vivre, à partager, à se sentir moins isolé ou simplement à distraire. La distraction demeure l'image plus rapide, plus accessible.

Les enfants ont plus de facilité à écrire qu'à lire. Écrire leur semble plus naturel, puisque grâce à l'écriture, ils peuvent s'exprimer (discrètement), se confier, parler d'eux... Alors que lire, pénétrer le monde d'un autre, leur semble plus difficile cela nécessite de la concentration, mais aussi une maturité pas toujours acquise. L'étude d'un livre d'aphorismes, de phrases courtes mais porteuses des sens, souvent d'un message, d'un sentiment à partager les rassurent, ils peuvent lire et en tirer profit. Alors qu'ils passent à côté d'un roman long ou pas. Lors de nos séances de travail, ils se sont montrés capables et pour certains avec brio d'écrire des aphorismes.

C'est une première approche de rédaction ensemble.

Certaines petites phrases ont été corrigées au tableau après vérification du style, de l'orthographe, du sens, de la musique des mots.

Ils relient ainsi le verbe à un auteur, les mots à une émotion et deviennent moins abstraits, d'ailleurs eux aussi sont capables d'écrire une phrase qui a du sens, et dont on peut discuter en cours.

Les sujets tournent souvent autour de l'envie, de la jalousie et ces deux thèmes sont très présents dans les écrits.

Mais aussi : « j'ai entendu des mensonges, j'ai entendu des vérités et j'ai remarqué que du moment qu'on y croyait, il n'y avait pas de différence. »

L'humour est présent « J'ai entendu que dormir, c'est bon pour la santé... sauf en classe. »

Le premier travail consiste donc en la « dés – intimidation – de la littérature par la venue d'un auteur « vivant » (qui peut aussi initié à la lecture d'auteurs classique), par l'apprentissage de l'écrit, par la prise de conscience de « l'utilité » d'un livre.

La seconde étape consiste à « fabriquer un livre » ; tous n'ont pas des talents de narrateur, même si tous se posent des questions et les expriment de façon plus ou moins maladroite. Il y avait dans la classe des maquettistes en herbes, et la couverture de leur livre – œuvre commune – de petite phrase – en est la preuve ; d'autre qui ont le sens du titre « Nos idées, nos histoires... » de la quatrième de couverture : « Nous avons participé à un projet avec l'écrivain Christine Urban. Suite à sa visite, nous avons décidé de nous inspirer de son recueil d'aphorisme « la vie m'a dit » . Nous espérons que cet ouvrage d'écrivain en herbe vous plaira et que nous saurons vous faire partager notre envie de lire. » Le plan est proposé sous forme de bulle. Le rôle d'éditeur a été parfaitement tenu... Certains montrent un intérêt pour le commerce, et se sont inquiété de savoir « comment vendre le livre que l'on a fabriqué ? »

« Le collègue est comme notre meilleur ami : on y rit, on y est heureux, on y pleure, on s'y bat mais quand on le quitte on est toujours triste. » Prétend un des participants, espérons que cet ami les aidera à se réaliser.

Michel Séonnet

Livre : **Trois ânes** (L'Amourier)
Collège Paul Eluard à Garges-les-Gonesse

Moi mon grand-père...

Ils ont lu *Trois ânes* (Ed. L'Amourier). Dans ce roman, je raconte comment trois jeunes collégiens comme eux, au bout d'un mystérieux périple, croisent l'histoire de leurs grands-parents. Un grand-père venu clandestinement d'Italie pour fuir le fascisme. Un grand-père combattant dans la Division algérienne venue libérer la France. Une grand-mère cachant sa fille dans les montagnes pour échapper à la persécution nazie. Du coup, je les invite à s'intéresser eux aussi à leurs grands-parents, un de leur grand-père, essayer d'en savoir un peu plus sur lui, et après nous l'écrivirions. Pour parler de mon propre grand-père je leur lis le premier chapitre de *La Chambre obscure* (Ed. Gallimard) où il en est question.

Pas facile d'aller questionner les parents. Pas facile de remuer des souvenirs surtout lorsque le décès du grand-père est récent. Parfois il n'y a pas de souvenirs. Mais on peut inventer à partir du peu que l'on sait. « Mais ça c'est mentir, m'sieur ! » On parle d'imaginer et mentir. La différence. Entre dire délibérément ce qui n'est pas vrai et essayer, par l'imagination, d'en savoir un peu plus.

Ils s'y mettent. Avec ce qu'ils ont sous la main. Au moment où ils se mettent à lire leurs bouts de texte, c'est comme si ces grands-pères, fragiles, à peine esquissés, venaient s'asseoir à côté de nous. Venus du monde entier. Grands-pères de l'Inde, du Maroc, de l'Algérie, du Sri Lanka, de Martinique, de l'Île Maurice, du Bangladesh, de France, du Sénégal, de Tunisie, d'Haïti. Quelques signes de chacun, quelques gestes. Le travail. La famille. Le commerce ou le chant. Des vies finalement assez proches quel que soit le continent. Quatre se prénomment Joseph !

Je leur propose alors de prendre une photo de leur grand-père. Avec les mots. De faire la photo qui n'existe pas. Comme si c'était dans un album ? Oui, c'est ça. Ça renâcle. Un, parmi les plus gaillards : Si j'écris ça, on va tous pleurer ! Son grand-père est décédé il y a peu. Il s'y met pourtant. En passant de l'un à l'autre, d'un grand-père à la pêche, un autre à mobyette, un autre encore le jour du mariage de sa fille, je vois bien que plusieurs ont pris le risque d'approcher de ce moment douloureux où le grand-père n'est plus. Au moment de lire devant la classe, ce qui avait été annoncé finit par arriver. Une première fille termine sa lecture les larmes aux yeux. La suivante qui a aussi écrit sur son grand-père décédé ne peut pas aller jusqu'au bout. On devrait porter plainte contre vous, dit celui qui l'avait annoncé. Vous nous faites tous pleurer ! Je raconte que, moi aussi, je n'ai jamais autant pleuré que pour la mort de mon grand-père. J'étais à peine plus vieux qu'eux. Tous finissent par se calmer. On termine la lecture. Ça sert aussi à ça d'écrire, je leur dis. Redonner un peu de vie à ceux qui ne sont plus là. Ça vaut bien quelques larmes au coin des yeux. Pas un pour me contredire. C'est malheureusement la dernière séance. Mais à voir ce qui a pu faire surface en si peu de temps on se dit que sur plus de longueur....

Isabelle Minière

Livre : ***Ce que le temps a fait de nous*** (Chemin de Fer)
Collège Jean Rostand à Orléans

Lors de la première rencontre, fin janvier, j'ai fait connaissance avec les élèves et répondu à leurs questions concernant mon livre *Ce que le temps a fait de nous* (Editions du Chemin de Fer), qu'ils avaient étudié en classe avec leur professeur de français. Nous avons aussi parlé du travail d'écrivain, de l'écriture, de la lecture.

Le professeur a souhaité que la classe participe au concours « Dis-moi dix mots », et a donné la liste des dix mots retenus pour ce concours. Il s'agissait d'écrire un texte (d'une demi-page minimum) contenant les dix mots. L'atelier d'écriture des séances suivantes devait donc aider à la rédaction de ces textes.

À la deuxième séance, le professeur étant appelé à d'autres fonctions au rectorat, j'ai travaillé avec son remplaçant et donc accompagné les enfants dans l'écriture de ces textes, pour ceux qui le souhaitaient. Pour les autres, j'ai proposé l'écriture de simples phrases utilisant le mot de leur choix parmi la liste. Mon projet, en accord avec le professeur, était que les élèves fabriquent un « ruban de mots », avec toutes les phrases ainsi collectées : cela faisait ainsi écho au thème du ruban, évoqué dans mon livre.

À la troisième séance, le remplaçant étant lui-même absent, l'atelier d'écriture a eu lieu avec une conseillère pédagogique, et nous avons découvert en consultant l'Internet que le concours « Dis-moi dix mots » était clos — la date limite d'envoi des textes était dépassée. J'ai donc proposé un autre thème, pour cette dernière séance, sauf pour les élèves qui préféreraient continuer leur texte contenant les dix mots du concours.

J'ai proposé le thème du rêve, avec une contrainte — écrire dix phrases commençant par « Je rêve de... », ou « Je ne rêve pas de... », ou encore « Je songe... » (le mot songe faisait partie des dix mots du concours). Cela a permis aux moins motivés d'écrire avec beaucoup plus d'aisance — et de plaisir parfois. Les textes (ou débuts de texte) ont été lus à haute voix par leurs auteurs, et ce partage m'a semblé très intéressant et souvent émouvant.

Une quatrième rencontre devait avoir lieu, à l'occasion du salon du livre jeunesse de Beaugency, fin mars, mais comme le professeur n'était plus disponible elle a été annulée.

J'ai pu créer un contact chaleureux et bienveillant avec les élèves, les mettre suffisamment en confiance pour que les moins motivés par l'acte d'écrire fassent l'expérience d'une autre écriture que scolaire, laisse s'exprimer leur fantaisie, leurs sentiments, leurs rêves...

J'ai moi-même expérimenté la contrainte que je leur ai proposée, et c'est le texte de création que je vous joins, en deux parties : « Je rêve... » et « Je ne rêve pas... »

Je regrette d'avoir orienté les élèves vers ce concours (Dis-moi dix mots), selon le souhait du professeur, puisque les délais ne leur permettaient pas de concourir.

J'ai trouvé dommage que la sortie soit annulée (ç'aurait été l'occasion d'autres échanges, hors du cadre scolaire) et j'ai été contrariée d'en être avertie quelques jours avant, puisque j'avais bloqué ma journée pour cette sortie... et refusé des rendez-vous professionnels pour être libre.

Ça ne m'a pas été facile non plus d'intervenir avec trois personnes différentes (le professeur, le professeur remplaçant, la conseillère pédagogique).

Ceci dit, j'ai apprécié ces rencontres, et je suis vraiment contente d'avoir permis à des élèves « fâchés avec l'écriture » de s'être pour un temps réconciliés avec elle. J'espère que ces rencontres ont semé quelques petites graines.

Je rêve de...

Je rêve de fleurs
Je rêve de couleurs
Je rêve de douceur

Je rêve d'un printemps radieux
Je rêve de la fin de la faim dans le monde
Je rêve que Dieu existe et qu'il nous donne la paix, partout sur terre
Je rêve que Dieu existe et qu'il nous fiche la paix
Je rêve que Dieu n'existe pas et qu'on s'en passe très bien
Je rêve que Dieu n'existe pas et qu'on ne l'invente pas
Je rêve que je n'ai jamais mal nulle part, et surtout pas mal au cœur
Je rêve que les autres non plus, mal nulle part, et surtout pas mal au cœur
Je rêve que les histoires d'amour finissent bien
Je rêve que les chagrins d'amour ne commencent pas
Je rêve que rêver est un métier, reconnu d'utilité publique
Je rêve que je fais ce métier-là et qu'il est bien payé
Je rêve que les cauchemars sont impossibles, de jour comme de nuit
Je rêve que je peins les nuages en bleu, en rose et en mauve
Je rêve que mon ami Pierrot me prête sa plume pour écrire un mot
Je rêve que mon rêve est si plaisant que je ne me réveille pas
Je rêve que c'est très bien ainsi

Je ne rêve pas de ...

Je ne rêve pas d'être pauvre et malade
Je ne rêve pas d'être d'un petit oiseau jeté du nid, à peine il est né
Je ne rêve pas de rencontrer le grand méchant loup dans la forêt
Je ne rêve pas d'aller sur la lune
Je ne rêve pas d'aller sous la terre non plus
Je ne rêve pas d'aller voir ailleurs si je suis
Je ne rêve pas d'être un fer à repasser ni un fer à ressasser
Je ne rêve pas d'être un légume
Je ne rêve pas d'être un animal sauvage
Je ne rêve pas d'être un animal apprivoisé
Je ne rêve pas de tuer quelqu'un
Je ne rêve pas d'être un morceau de sucre dans une tasse de café
Je ne rêve pas d'être un morceau de café dans une tasse de sucre
Je ne rêve pas d'être un tas de poussière
Je ne rêve pas de faire le ménage
Je ne rêve pas aux lendemains qui déchantent
Je ne rêve pas d'oublier de rêver
Je ne rêve pas d'être Dieu : trop de responsabilités
Je ne rêve pas d'un monde meilleur, sauf du lundi matin au dimanche soir
Je ne rêve jamais d'amour, sauf de janvier à décembre inclus

Sandra Moussempes

Livre : ***Photogénie des ombres peintes et Vestiges de fillette*** (Flammarion)
Collège Roumanille à Avignon

« Une déstructuration volontaire des plans littéraires »

De ces ateliers d'écriture au collège Roumanille, je retiens la salle théâtrale, l'obscurité des rideaux tirés.

Nous écoutons un CD de Cocteau Twins. J'évoque avec eux, la déstructuration des phrases et des formes qui donne structure au tout. Il n'est pas question pour moi d'avoir un discours différent de celui que j'aurais avec des « adultes » j'estime qu'ils comprennent et que je leur dois le même respect qu'à des adultes initiés.

Nous allumons des bougies afin de stimuler l'imaginaire, deux classes sont réunies, une cinquantaine d'élèves, du coup autant d'énergies à canaliser vers l'acte de création.

Ils sont demandeurs, ils possèdent cette vitalité qui permet de se concentrer même dans le bruit apparent, un bruit de fond qui parfois s'arrête net on ne sait pourquoi, de concert, et le silence devient flagrant, celui qui laisse aux élèves la possibilité d'entrer en eux, seuls avec eux même.

Le thème c'est décidé sera « Je est un autre ».

Le jeu sur le silence et le bruit de fond, puis le silence puis le retour des chuchotements et des rires, puis le temps de création entre bruit et calme entre tout et rien, passe d'un élève à l'autre.

Le recueil présenté ici, s'appuie sur ce besoin de rêver sa vie en faisant tournoyer les mots vers le centre.

Les adolescents attendent toujours beaucoup de cette rencontre avec l'autre mais surtout avec eux-mêmes, ces moments rares permettent une telle introspection.

Les enseignants furent là aussi totalement engagés et investis par ce désir de s'intégrer totalement au processus re-créatif.

Merci à eux, merci aux élèves pour leur prise de risque au jeu du je, pour leurs sourires et leur humour.

Jean-Pierre Ostende

Livre : ***Superparc Supernaturel*** (Comptoir d'édition)
Collège Fesch à Ajaccio

Par l'absence de mistral, les palmiers d'Ajaccio seront toujours moins d'opérette que ceux de Marseille mais les élèves seront toujours partout les mêmes, pas beaucoup mais un peu, prisonniers.

Je suis intervenu trois fois dans la classe de troisième de Madame Audrey Acquaviva au Collège Fesch, cours Grandval, à Ajaccio.

Le vendredi 20 janvier, le jeudi 10 mai et le vendredi 11 mai 2012.

La principale du collège, Madame Najet Saidi, a eu la gentillesse de venir me chercher à l'aéroport Campo Dell'Oro et de m'y reconduire lors de mes visites du mois de mai.

Nous avons d'abord consacré une séance de deux heures autour de la littérature, de l'écriture, de la poésie et du roman de façon générale.

C'est toujours surprenant la tête des gens qui écoutent un extraterrestre.

Les élèves avaient tous préparé des questions. J'aime bien quand ils bombardent (j'ai mes abris de secours). D'autre part, Madame Audrey Acquaviva, professeur de lettres, avait décidé qu'ils écriraient sur le tourisme et l'écologie, voulant probablement qu'ils s'inspirent de la lecture de *Superparc, Supernaturel* où se trouve racontée l'arrivée d'un metteur en scène de paysage dans le parc naturel du Vercors.

Le travail en amont des élèves avec leur professeur leur a permis de poser des questions plus facilement et d'une façon moins décousue que ceux qui découvrent l'auteur au moment où il le voit.

D'ailleurs, il serait peut-être pertinent de créer une option : comment poser des questions à des adultes pendant deux heures sans suer sang et eau ni baisser la tête.

La majorité des élèves étaient réveillés. Ils étaient concentrés et attentifs, malgré des interventions fixées à quatorze heures, horaire qui facilite plus la somnolence que le génie littéraire et la fusée éclairante.

Nous avons abordé aussi l'écriture radiophonique, le son, le montage, la pensée en termes d'oralité (détour par le vers, la rime, les pieds jusqu'au vers libre et pourquoi et comment).

J'essaye toujours de leur expliquer combien les expériences d'un écrivain peuvent être différentes et combien les écrivains sont aussi différents les uns des autres que des animaux.

Brève histoire accélérée des représentations collectives du poète et de l'écrivain : le don de Dieu (le souffle, l'inspiration divine), l'arrivée des romantiques (la souffrance inspiratrice) puis la fin des idéologies de l'inspiration pour laisser place au discours sur le travail au XX^e siècle. Mini-digression sur le sampling, le copié-collé, etc.

Parfois j'ai l'impression que le monde est très abstrait aux yeux des adolescents.

Attend-on d'un pilote de course qu'il fasse faire un exercice pratique sur le carburateur ou qu'il décrive sa façon de contenir sa peur ?

Un musicien doit-il venir proposer des gammes et le chanteur des vocalises ? Quant au gymnaste il invitera tout le monde à lever les bras et à les baisser en cadence ?

Ensuite nous avons travaillé plus particulièrement autour de l'écriture de *Superparc, Supernaturel* (le texte édité aux éditions du Comptoir, qu'ils avaient lu avant l'intervention).

Nous avons aussi pu évoquer des résidences d'écrivain en France et à l'étranger.

Enfin lors de la dernière rencontre, nous avons parlé du film co-écrit et co-réalisé avec Suzanne Hetzel dans un collège de La Ciotat, *Qu'allons-nous devenir ?*. Ils avaient vu le dvd avant l'intervention (ce qui fait gagner un temps considérable). Contrairement aux élèves de la porte de Clignancourt ils n'ont pas été très étonnés par l'absence d'enfant noir dans la cour de récréation et je n'ai pas eu à répondre : « Parfois, il y en a. » Traiter de l'écriture spécifique pour un film m'a donné l'occasion de digresser sur les champs et contrechamps de Victor Hugo dans *Notre Dame de Paris* (que j'ai dû comparer, pour les besoins de la compréhension, à la *Tour Infernale*).

Les élèves ont posé de nombreuses questions sur les métiers de l'édition auxquelles j'ai

répondu à partir de mon expérience maintenant plutôt longue et variée (de l'écriture aux épreuves et à la parution, avec petit détour sur les professionnels du livre (libraires, bibliothécaires, éditeurs, attachés de presse, critiques littéraires...)).

Les élèves semblaient intéressés pendant les trois séances. Aucun ne s'est endormi.

Ensuite tout le monde a disparu.

Emmanuelle Pagano

Livre : ***Le Tiroir à cheveux*** (P.O.L)
Collège Saint-Cirgues-en-Montagne

Les élèves d'en haut

Il y a quelques années, je vivais sur le plateau ardéchois, dans une maison isolée, mal isolée du froid, mais isolée des bruits, de l'agitation urbaine, c'est-à-dire loin de tout, c'est-à-dire près de tout, du ciel à main levée, de la terre résonnante, des biches empruntant les sentes pleines des sentiments laissés sur les vieilles écorces, des voisins prêts à donner un coup de main en pleine nuit en pleine tourmente, des fleurs généreuses dans le chiche été. En plein vent. Là-haut, je ne faisais pas que vivre et écrire, j'enseignais aussi, j'enseignais dans un petit collège frileusement replié à l'intérieur des courbes d'une montagne, celle de Saint-Cirgues. J'avais une certaine habitude du froid et des espaces, parce que je venais du Vercors, d'un autre plateau, où j'écrivais aussi, ou j'enseignais de même, dans un collège tout aussi « perché ». Sur ces plateaux les collèges sont rares, et les écoles tout autant, conservées là de haute lutte, avec des classes uniques et des combats public/privé. Pour rejoindre ces établissements, il y a des navettes, ramassant d'abord les collégiens, puis les écoliers, des monospaces bravant le verglas et la neige. Ces allers et venues courageuses, reliant les élèves et les tenant au chaud, tracent des lignes dans le paysage qui m'ont marquée. J'en ai fait le fil conducteur d'un livre, *Les Adolescents troglodytes*⁷. Et les élèves du Vercors, et les élèves de Saint-Cirgues, sont devenus des personnages.

Cinq ans après la parution de ce livre, alors que, pour des raisons personnelles, je suis descendue vivre dans la vallée, en ville, après plus de dix ans de vie en zone rurale d'altitude, voici que la Mel me demande si je veux bien intervenir au collège de Saint-Cirgues en Montagne. L'isolement de ce collège en zone de montagne le désigne « prioritaire » pour « À l'école de l'écrivain, des mots partagés » : des mots partagés, on ne pouvait mieux dire pour ce qui nous concerne, mes anciens élèves et moi...

J'avais eu, sur le Vercors, une très mauvaise expérience avec un écrivain « monté » dans un même élan pourtant : ou comment, parce qu'on est écrivain, on peut se permettre de nier et corriger toute une culture, une pensée, sous le seul motif qu'on la juge, du haut de ce piédestal, immature, trop locale, rustre, dépourvue « d'urbanité » (cette mauvaise expérience, je l'ai déjà relatée dans un texte, je n'y reviens pas). J'ai donc en tête le souci de respecter cette culture, de l'accueillir, de m'en nourrir tout autant que de nourrir les élèves de la mienne. Le souci de l'échange, du partage. Je sais bien, moi, que ce sont eux qui sont « en haut ». Que c'est réellement à moi de « monter ».

Je reprends un jour de février glacial ces routes de montagne, la pouzzolane recouvrant la neige verglacée craque sous mes pneus, et me voilà devant les petits frères et sœurs de ceux-là même qui m'ont donné des mots pour mon livre, qui sont devenus mes personnages, ces petits frères et sœurs sont mes lecteurs maintenant... et, même si nous n'étudions pas le livre écrit en les regardant vivre, mais un autre livre, *Le Tiroir à cheveux*⁸, voici ce qui va retenir leur attention, leurs questions, ce qui va, pour certains, fortement leur déplaire, pour d'autres au contraire les attirer : c'est un livre « sur la vraie vie », c'est un livre « normal, sans aventure, monotone, en bref, quelque chose qui peut se passer tous les jours », « ce livre parle de tout et de rien », « l'histoire peut arriver à tout le monde, ou n'importe qui », « ça semble une histoire vraie », « touchante et réaliste ». Les questions dès-lors vont beaucoup porter sur la genèse du livre, le côté « basé sur une histoire vraie », à moi de leur expliquer différence entre « réalité » et « vérité »... et de revenir sur mes techniques d'écriture, ma documentation importante, et ce collage de bouts de réels où se glisse la fiction (dans la collure). Nous voilà, à nouveau, devant l'évidence : oui, les personnages pourraient être vous, et l'histoire celle de votre vie... et d'ailleurs, dans un autre livre...

7 Éditions P.O.L., janvier 2007

8 Éditions P.O.L., septembre 2005

Pour moi écrire, ce n'est que ça, recevoir ce qui m'entoure. Le rendre.

Au moment où je boucle ce texte, les dénivelés de la vie me jouent un drôle de tour : je viens d'apprendre que je dois retourner habiter sur le plateau. Mais, cette fois, seulement pour y écrire. Et y vivre. En haut.

Martin Page

Livres : **Comment je suis devenu stupide** (J'ai lu) et **Peut-être une histoire d'amour** (Point Seuil)

Collège Pasteur à Mantes la Jolie

Ça ressemblait à ma banlieue, même renoncement architectural, même franchise dans les gris. Mais j'étais guéri (partir est le médicament), et j'allais pouvoir prendre le train retour dans quelques heures. Notre passé est un animal de compagnie que l'on passe notre vie à apprivoiser. On ne s'en débarrasse pas, il revient demander à manger des nourritures du présent.

Ce collège ce n'était pas le mien, c'était plus dur, plus socialement défavorisé. Mais ce n'était pas loin. Je me sentais chez moi, dans ce chez moi d'absurdité et de malaise, d'absence de lustre et de beauté. Le moche et le pauvre, ça a un parfum qui m'est proche. Alors bizarrement j'étais bien. Mais sur mes gardes. Mes années de collège ne s'étaient pas bien passées, j'avais survécu grâce à mon humour et à mon imagination, mais ce n'était pas le cas de certains de mes amis qui prirent des coups et dont la masse barbare des élèves se moquait. Le collège c'est le moment où on nous éduque à être monstrueux et à retourner les blessures qu'on nous donne contre les plus faibles. C'est le lieu d'une cristallisation existentielle. On nous apprend les règles du jeu : la vie en société ne sera pas une affaire de respect et d'humanisme. Il faudra être le meilleur, le plus quelque chose (et si vous n'avez rien, le plus méchant, le plus autodestructeur).

J'étais un passager clandestin. Je n'avais pas vraiment grandi j'espérais qu'ils ne s'en apercevraient pas. Ce qui nous protège c'est la conviction des autres. Ce qui nous rend intelligent et intéressant c'est la conviction de nos interlocuteurs que nous le sommes. C'est une hypothèse. Des adolescents criaient et couraient, d'autres parlaient en petits groupes, certains restaient seuls, les yeux lumineux, il y avait quelque chose de touchant dans cette agitation, voilà il y a de l'énergie, il faut en faire quelque chose, il faut que ça serve. Alors passager clandestin, je l'étais, mais aussi contrebandier. Je devais leur donner des choses qu'ils n'obtiennent pas forcément facilement dans leur parcours scolaire. Ça a été mon ambition pendant ces trois rencontres. À travers la découverte d'un de mes romans (comment ça marche un roman, d'où ça vient, comment ça se développe), par mes conseils, leur dire que dans l'art il y a quelque chose pour eux, que ce n'est pas un truc de bon élève. Ils pouvaient écrire, on s'en moquait des fautes de français, c'est la pratique qui leur permettra d'améliorer tous ces trucs techniques. On a lu des extraits, on a parlé, c'était chaotique, leur capacité d'attention était réduite. Des élèves en grandes difficultés scolaires. Je l'avais été aussi (moins, mais j'ai connu ces années d'humiliation, les mauvaises notes, les commentaires, les classements, la peur de n'être rien plus tard, de ne pas m'en sortir).

On peut s'en sortir, parfois en prenant des chemins de traverse. Vous êtes doués, j'ai dit. Vous m'avez impressionné. On a parlé de leurs idées et de leurs textes, et ça partait dans tous les sens. C'était riche. Des histoires sont nées, reflets de leurs inquiétudes et de leurs désirs. Et c'était beau. Je leur ai parlé de l'acharnement à mettre dans l'écriture, de l'importance de la relecture, de la lecture à voix haute, de faire lire à un ami, d'en parler, pour que les histoires grandissent. Je leur ai parlé de ma vie, de mon quotidien, de mes voyages, des rencontres provoquées par mes livres. Je leur ai parlé de la peur aussi, cette pédagogie généralisée (lutter contre, avoir l'esprit de contradiction à l'égard de la peur). J'espère être arrivé à leur dire, à leur faire sentir qu'ils sont doués, lumineux et uniques. Je ne suis pas satisfait de moi, j'aurais pu être mieux c'est sûr, j'ai toujours un fond de timidité face à des jeunes, les adultes sont moins intimidants. Ça sera la prochaine fois. La maladresse fait partie du jeu. On change les choses pour les autres à une seule condition : parce qu'on accepte soi-même d'être changé.

Je veux dire deux mots de leur professeure. Une femme à l'écoute, respectueuse et vivante, qui ne juge pas les élèves sur leurs résultats scolaires. Être accompagné par elle fut un plaisir.

Fred Paronuzzi

Livres : ***Terrains Minés*** et ***Un cargo pour Berlin*** (Thierry Magnier)
Collège Le Laoul à Bourg-Saint-Andéol

Participant pour la toute première fois au programme À l'école des écrivains, j'ai été amené à rencontrer les élèves de deux classes du collège Le Laoul, à Bourg Saint Andéol. Une quarantaine de collégiens, en tout. Les enseignantes de français, Mesdames Lopes et Bloquant, m'avaient prévenu que les élèves étaient pour la majorité d'entre eux issus de milieux socioculturels ne privilégiant ni la lecture, ni l'écriture et que leur niveau de français, à quelques exceptions près, était plutôt moyen. Des élèves lambda, en quelque sorte, ce qui me convenait parfaitement.

Moi-même enseignant en lycée professionnel, j'étais très impatient de rencontrer un public plus jeune et donc assez différent de celui que je fréquente habituellement tout au long de l'année.

Nous avons convenu qu'une classe, la plus faible, travaillerait sur mon recueil de nouvelles *Terrains Minés*, tandis que l'autre s'attacherait à la lecture de mon avant-dernier roman, *Un cargo pour Berlin*, deux ouvrages publiés en 2010 et en 2011 chez Thierry Magnier.

La première rencontre eut lieu le jeudi 29 avril 2012.

Après avoir mangé dans une ambiance conviviale au sein de la salle des profs, nous sommes allés, avec madame Bloquant, chercher les élèves dans la cour. L'enseignante craignait qu'il y en ait peu, cette classe étant connue pour son absentéisme aigu, mais elle restait malgré tout optimiste : ils avaient vraiment apprécié le livre et s'étaient montrés, paraît-il, très impatients d'en rencontrer l'auteur.

C'était un petit groupe composé d'une douzaine de filles et de garçons, tous fort sympathiques et très spontanés. Les présentations faites, les premiers mots et les premiers sourires échangés, les doigts se sont levés et les questions ont fusé sans temps mort. Le courant passait avec une facilité déconcertante. Il m'a semblé que ces élèves, en grosses difficultés, pour beaucoup, se sentaient valorisés par la présence d'un écrivain venu spécialement pour les rencontrer, écouter leurs remarques et répondre à leurs interrogations. Madame Bloquant leur avait lu la totalité du recueil, nouvelle après nouvelle. Ils en avaient discuté ensemble et avaient ainsi défini les grandes lignes de nos échanges. Le thème du livre, le football, le voyage qu'il leur offrait — à la fois autour du ballon rond et autour du monde —, avait fait naître de nombreux points d'interrogation et la parole volait de l'un à l'autre. Beaucoup de questions tournaient autour du livre lui-même (Ces histoires étaient-elles vraies ? De telles situations existaient-t-elles dans la réalité ? Etc.) et de l'activité d'écrivain (Quelles sont vos sources d'inspiration ? Comment écrit-on ? À la main ? Êtes-vous célèbre ? Riche ? Vendez-vous beaucoup de livres ? Combien gagne un écrivain ? Etc.).

L'heure a passé très (trop) vite et je crois que nous serions bien restés un peu plus longtemps en compagnie les uns des autres...

J'ai enchaîné avec une classe de troisième incomplète, une partie des élèves étant en voyage scolaire en Italie. Avec Madame Lopes, ils avaient travaillé sur *un cargo pour Berlin*, un roman dont l'héroïne, une adolescente algérienne, est contrainte à l'exil et devient une *harraga*, une sans-papier.

La quinzaine d'élèves présentait un profil très différent de ceux rencontrés précédemment. Plus de timidité et de retenue, mais aussi une grande fraîcheur, une qualité d'écoute et une curiosité parfois candide qui m'ont beaucoup touché. Ici aussi, le livre avait plu, de nombreux élèves étant eux-mêmes issus de l'immigration et l'entretien fut riche, balayant divers aspects de l'écriture. J'avais apporté avec moi le manuscrit de *Un cargo pour Berlin* et il a circulé de main en main, faisant naître remarques et questions supplémentaires.

Une nouvelle fois, l'heure fila presque trop vite et nous terminâmes la rencontre autour d'un verre de jus d'orange et des gâteaux secs amenés par Madame Lopes (des élèves n'ayant pas osé le faire devant la classe, en profitèrent pour me poser d'ultimes questions)...

Ma seconde visite eut lieu le jeudi 24 mai 2012.

Nous avons convenu, cette fois-ci, que j'animerais pendant deux heures un atelier d'écriture avec la classe de troisième au complet. Comme ils ne connaissaient pas *Terrains Minés*, j'avais prévu de leur lire à voix haute la première nouvelle, *Cauchemar américain*, et de m'arrêter avant le dénouement. À eux d'imaginer la fin de leur choix. J'avais déjà pratiqué cet exercice ailleurs et il avait fort bien fonctionné.

Je lus donc la nouvelle, stoppant à quelques moments clef pour recueillir leurs impressions et m'assurer de la bonne compréhension du texte. Puis nous leur donnâmes les consignes et ils se mirent — soit par deux, soit seuls, à leur convenance — au travail. Madame Lopes et moi-même avons prévu de passer parmi les groupes afin de donner, si besoin était, un conseil, un éclaircissement, voire un encouragement.

Quelques élèves, fâchés avec l'écriture et en mal de confiance, eurent quelques hésitations avant de démarrer. D'autres, sans complexe, laissèrent éclater leur imagination et se lancèrent bille en tête. Tous, au final, s'impliquèrent et prirent, je crois, un réel plaisir à mettre ainsi leurs pas dans les miens. Madame Lopes eut même la bonne surprise de voir un garçon, peu intéressé habituellement par la matière, se sortir brillamment de l'exercice en nous offrant la lecture d'un texte superbement bien maîtrisé.

Ce fut là encore une belle expérience et il est dommage que nous n'ayons pas pu trouver une troisième date pour se revoir, mais les impératifs de fin d'années (brevet, réunions, formations, conseils de classe...) ne nous l'ont pas permis...

Ceci étant, je garde un excellent souvenir de ces rencontres et je tiens beaucoup à saluer la compétence, l'enthousiasme et l'implication des enseignantes, Mesdames Lopes et Bloquant, sans lesquelles ces moments n'auraient jamais pu fonctionner aussi bien.

À elles deux et aux élèves : un immense merci !

Éric Pessan

Livre : ***Une très très vilaine chose*** (Laffont)
Collège Paul-Émile Victor à Château-Gontier

Baby did a bad bad thing

Les élèves sont polis, attentionnés, bien plus calmes qu'à leur ordinaire, paraît-il ; c'est qu'ils ne voudraient pas me blesser, ils ont préparé la rencontre avec leur professeur de français, Valérie Menut, ils ont compris qu'écrire un livre demande du travail et du temps, qu'écrire un livre n'est pas une simple question de don, de passage des muses ou d'inspiration ; alors ils tournent un peu autour du pot, hésitent à m'avouer que mon roman — décidément — est un peu raté.

Presque, ils me trouveraient des excuses, voudraient me consoler. Ils aiment bien l'histoire, ils aiment bien l'écriture, ils aiment bien le suspense du roman, mais — franchement — écrire un livre qui se nomme *Une très très vilaine chose* dans lequel une femme disparaît et ne révéler au lecteur ni quelle est cette vilaine chose, ni pourquoi a disparu cette femme, c'est vraiment décevant.

Ce roman, je l'ai relu avant de commencer les rencontres, il a été écrit en 2003, il devait inaugurer une nouvelle collection chez Robert Laffont, il n'a été publié que trois ans plus tard, il est construit comme un jeu des sept familles dont une carte aurait disparu : la carte de la mère. Restent le fils, la fille, les grands-parents et le père. La mère a fait une très très vilaine chose. J'explique qu'à l'époque, je voulais travailler sur l'évitement, sur les stratégies déployées au sein d'une famille pour esquiver les sujets désagréables, pour éviter de parler de quelqu'un ou de quelque chose. La mère, c'est la chaise vide à table que tout le monde voit et dont personne ne parle. Peu importait — pour moi — ce qu'elle avait fait.

Oui, mais. Je sens bien que mes arguments ne passent pas. Les élèves veulent savoir. À leur âge, on lit des livres dans lesquels le mystère est résolu. On découvre dans les dernières pages que l'assassin est le professeur Moutarde dans le petit salon avec le chandelier.

Au sein de la classe, en parallèle à mes venues, leur professeur monte une petite bibliothèque, elle m'a demandé de choisir des ouvrages que j'avais envie de faire partager, j'ai proposé Lee Hall, Brigitte Giraud, Martin Page, Joël Egloff et Marie Chartres. Comme je viens de publier un roman en collection Medium à l'École des loisirs, il y figure également. Les livres qui plaisent aux élèves sont ceux qui ont une résolution, une fin tranchée.

Je fais écouter aux élèves une chanson que je n'aime pas vraiment ; une rengaine de Chris Isaak que j'ai découverte dans le film *Eyes wide shut* de Stanley Kubrick, ce qui retient mon attention — dans cette chanson — c'est l'ellipse. Une femme a fait une très très vilaine chose, son amoureux a le cœur brisé, il pleure, mais on ne sait pas pourquoi.

Baby did a bad bad thing,
baby did a bad bad thing.
You ever love someone so much you thought your little heart was gonna break in two?
I didnt think so.
You ever tried with all your heart and soul to get you lover back to you ?
I wanna hope so.

You ever pray with all your heart and soul just to watch her walk away ?

Baby did a bad bad thing,
baby did a bad bad thing.
Baby did a bad bad thing,
feel like crying, feel like crying.

You ever toss and turn your llyng awake and thinking about the one you love ?
I dont think so.
You ever close your eyes you making believe your holding the one your dreaming of?
Well if you say so.

I hurts so bad when you finally know just how low, low, low, low, low, shell go.
Baby did a bad bad thing,
baby did a bad bad thing.
Baby did a bad bad thing,
feel like crying, feel like crying.

J'explique que j'ai emprunté à cette chanson le titre de mon roman. J'explique que lorsque j'écris je fais feu de tout bois.

Les élèves écrivent, donc. Ils en ont l'habitude, leur professeur les fait régulièrement pratiquer des écritures à contraintes, des écritures créatives. Je propose des textes sur les points de vue, leur professeur propose de travailler sur le récit d'un film de famille (en s'appuyant sur un passage du roman dans lequel les enfants regardent un vieux film super 8 où apparaît leur mère), puis — peu à peu — je suggère que l'on s'approche de *la vilaine chose*. Un roman appartient à ses lecteurs : s'il manque un élément, rien n'empêche le lecteur de l'imaginer. Alors, qu'a-t-elle fait de terrible, la mère ?

Les réponses sont parfois simples, parfois d'une immense cruauté. Parfois, aussi, la mère n'a rien fait et les élèves remettent en question l'honnêteté du père, ils n'hésitent pas à douter de ce qu'écrit le narrateur. Certaines des réponses me surprennent totalement.

Après la seconde rencontre, au retour de Château-Gontier, j'écris un fragment qui vient s'ajouter à mon déjà vieux roman, je l'envoie aussitôt, les élèves s'en emparent en classe et — lorsque je retourne les rencontrer pour la dernière fois — ils doivent greffer leurs textes au mien. Ce sont eux qui me font la lecture. Et — en ce qui concerne la très très vilaine chose — ce sont eux qui ont le dernier mot.

Et on en vient au texte final : les élèves ont écrit une critique de mon livre, ils ont fait des fiches de lecture des livres que j'ai proposés, ils ont imaginé ce que cette femme a bien pu faire. Je leur demande de réunir tout cela, de faire un texte où la femme sera la narratrice : elle est partie, elle a lu mon livre, elle ne sait pas pourquoi son histoire intime est dans un roman. On greffe le réel et la fiction, on fait feu de tout bois, on entre dans l'intertextualité, et — enfin — les élèves peuvent décider de ce qui s'est vraiment passé.

Pour ma défense, lors de ma première venue, j'avais cité un auteur et théoricien du théâtre (en précisant que ce qu'il écrit sur le théâtre est valable pour le roman, à mon sens). Michel Vinaver fait la différence entre les textes machines et les textes paysages. « Quand l'avancement de l'action se fait par enchaînement de cause et d'effet, on a affaire à une pièce-machine ; quand on a une juxtaposition d'éléments discontinus, à caractère contingent (qui aurait pu ne pas avoir lieu), on a affaire à une pièce-paysage. »

Une très très vilaine chose est un roman paysage livré à la lecture d'élèves qui sont habitués aux romans machines (et au cinéma machine). Peu à peu, je constate que les textes écrits deviennent aussi des paysages : des sensations, des juxtapositions de fragments. Au fil des séances, il s'est produit une très très belle chose, en définitive : du plaisir. Plaisir d'écrire, de lire et d'imaginer.

Fragment proposé aux élèves avec pour consigne d'en imaginer la suite :

les essuie-glaces peinent à chasser les projections, la route est grasse, boueuse ; dès que la voiture suit un camion le pare-brise se macule de gadoue. Nerveusement, elle actionne pour la dixième fois la manette du lave-glace. Rien, bien entendu. Parce que le réservoir est vide, parce qu'il ne s'est pas

rempli tout seul depuis la dernière tentative, parce que les miracles n'existent pas dans la vraie vie. Elle en sait quelque chose. Oh oui.

Si seulement il pouvait se remettre à pleuvoir, une averse franche, des trombes et des trombes d'eau qui laveraient la voiture comme la route, qui laveraient le monde entier.

Elle conduit et elle a des envies de raz-de-marée, elle a vu les images à la télévision : les vagues sautant par-dessus les digues, les voitures emportées, les maisons submergées. Une solution pratique pour ne plus penser, pour en finir une bonne fois pour toutes avec cette histoire. On dit bien *noyer son chagrin*. Mais elle est trop loin de la côte, et même s'il se mettait à pleuvoir, ce ne serait que pour ajouter un peu de fange à la fange, ce n'irait qu'en empirant.

Elle pourrait mettre l'auto-radio si elle n'avait pas peur de s'alourdir encore en écoutant un reportage sur une catastrophe lointaine.

Sur le siège passager, il y a ce livre. *Une très très vilaine chose*. Signé par cet homme qu'elle ne connaît pas. Éric Pessan. Elle n'aime pas ce livre. Elle ne sait pas si son mari a pris un pseudo pour enfin se mettre à écrire ou s'il a osé raconter leur histoire à quelqu'un d'autre. Elle a envie d'ouvrir en grand sa fenêtre et de le balancer aussi fort que possible. Le balancer pour qu'il se déchire, se déchiquette, parte en miette et qu'il soit écrasé encore et encore et encore par les voitures, qu'il devienne moins que de la boue : une pulpe méconnaissable.

Mais elle ne le fera pas.

Les pansements l'embarrassent, elle est épuisée, elle a mal, et elle roule sans dire un mot.

Pascale Petit

Livre : ***Tu es un bombardier en piquer surdoué*** (Le Bleu du ciel)
Collège Jules Vallès au Havre

Pourquoi j'ai écrit que j'avais un sexe transparent

« Un acteur doit savoir établir la concordance en descendant aux degrés inférieurs, c'est-à-dire en jouant une pièce médiocre mais facile à comprendre lorsqu'il aura affaire à des rustres, en s'élevant en revanche jusqu'aux cimes du merveilleux devant un parterre de spectateurs à l'œil exercé. »

Zéami (Sur la notion de concordance avec le public)

Comme l'an passé, parce que c'est un livre assez récent, parce qu'il me semble à entrées multiples, parce qu'il est protéiforme, je propose la lecture de *Sharawadji, Manuel du jardinier platonique* (Editions de l'Inventaire) au professeur de Français du Havre et à ses élèves de troisième qui doivent m'accueillir pour « À l'école de l'écrivain. Des mots partagés ». Or, quelque temps plus tard, Catherine Riza, pour La Mel, m'informe que le livre pose problème en raison de sa teneur « érotique » et que je devrais essayer d'avoir une discussion à ce sujet avec le professeur du collège du Havre — non pas pour renoncer au partage de ce livre mais pour voir comment malgré tout, il pourrait être lu par les élèves.

Je ne manque pas d'arguments pour « légitimer » ou « faire passer » la lecture dudit livre — qui contient, certes l'infini, page 8. — et des perspectives nouvelles (et aussi des pastèques et des coquelicots). Il a été lu par une classe du même niveau l'an dernier, les rencontres se sont bien passées autour d'un livre-labyrinthe qui permet d'entrer dans mon travail et aussi de découvrir « par la bande » et mon entremise un peu de l'écriture poétique contemporaine, faite de jeu et de métissage. De déplacer le regard, de faire à la fois l'éloge de l'allusif et de l'indirect et de la précision. De parler aussi du corps, de désir, de langue et de littérature. Et puis, je crois que c'est l'essence même du projet « À l'école des écrivains. Des mots partagés » que de faire lire des livres que les élèves n'auraient pas lus autrement, justement par ce qu'ils n'ont a priori pas été écrits pour eux, justement parce que les professeurs n'auraient pas pensé ou pas osé leur proposer. Or, personnellement, c'est une expérience que je fais souvent, même si ce livre-ci que j'ai écrit ou d'autres ne sont pas immédiatement faciles, ils n'en sont pas pour autant fermés, inaccessibles. La rencontre avec les élèves facilite, certes, leur lecture. De surcroît, elle amène à une écriture que les élèves n'ont ni l'habitude ni l'occasion de pratiquer. Et puis, après la lecture du livre qui a été écrit et publié, on est amené à parler des livres qu'on est en train d'écrire — pas non plus écrits pour eux. J'ai souvent cette envie de faire coïncider à un moment ou un autre des rencontres, le temps de mon écriture — réelle, actuelle — et le regard ou le travail du regard du futur lecteur, quel qu'il soit sur cette écriture en train de se faire. Je trouve là, dans cette façon de tout relier une façon d'expliquer ce que je fais autant qu'un retentissement stimulant pour mon travail.

Cependant, le professeur de français à qui j'expose un peu des arguments précédents reste perplexe, car elle craint vraiment que les élèves ne soient « choqués » par certains passages. Choqués, pas amusés. Je fais préciser. Ainsi, de la même façon, les professeurs ont préféré ne pas leur faire voir le film *Ridicule* dont le début, aussi, aurait pu les choquer. Eux qui naviguent sur Internet, qui avalent clip sur clip tendancieux, écoutent des chansons souvent « limites » pourraient donc être choqués par *Ridicule*. Je trouve qu'il y a un manque de mot sur ces expériences-là, ces perceptions-là. Les leurs, les nôtres, qu'on devrait pourtant salutairement partager. On aurait donc pu très judicieusement en discuter avec eux, mais en même temps, je comprends à moitié les réticences du professeur — je comprends son quotidien. Si bien qu'au téléphone, en regardant mes pieds, je propose un autre de mes

ouvrages *Tu es un bombardier en piqué surdoué*, une sorte de livre qcm poétique, déroutant certes, mais moins dérangeant peut-être que le *Sharawadji*. Je fais encore une fois quelques mises en garde toutefois, car ce livre-là, plus contemporain, parfois moins allusif, plus direct (peut-être), recèle aussi quelques passages, des images, des mots qui pourraient « choquer » (d'après le contexte établi).

Quelque temps plus tard, c'est ce livre-là, donc, *Tu es un bombardier en piqué surdoué* que les élèves découvrent. Ce jour-là, j'ai Pablo Neruda et Aragon avec moi (à cause du régime des questions à l'œuvre dans mon livre, j'ouvre le panorama) et la rencontre se déroule parfaitement. Elle a été bien préparée. Les élèves posent leur série de questions surtout concentrées sur le livre qui me permettent de leur laisser entrevoir ou mieux pressentir comment le livre est tissé autour de ce jeu de questions et de réponses, comment il s'inscrit dans l'ensemble de mon travail.

Et puis enfin, vient cette question : « page 58, pourquoi avez-vous écrit : « j'ai des gants noirs, un sexe transparent.» Et là, c'est un peu comme si je voyais ma vie en entier.. C'est vrai qu'ils ont l'air un peu « choqués ». Mais n'empêche qu'à partir de cette phrase seule, et je ne l'avais pas vu avant, c'est un peu comme si je pouvais faire voir tout l'envers de mon texte — et les fils qui le tissent.

Patrick Raynal

Livre : **Le Médaillon** (Gallimard-Folio)
Collège Lucie Aubrac à Grenoble.

Journée du jeudi 22 mars.

Le premier contact est un peu déroutant. Madame Brunet avait décidé de faire travailler ses élèves sur le roman policier et ses divers aspects — littérature, cinéma, B.D. — et avait choisi pour cela de leur faire lire *Le Médaillon* (Gallimard, Folio Jeunesse), une de mes rares œuvres pour la jeunesse. Malheureusement, les livres n'étaient pas arrivés au CDI. De plus, la classe de Madame Brunet est une quatrième destinée aux néo-arrivants en France et le niveau de langage de la classe est loin d'être homogène.

Pour pallier l'absence de texte, Madame Brunet avait donc fait préparer une liste de questions que chacun devait me poser. Il m'apparut immédiatement que seule une petite moitié de la classe osait poser des questions. Parmi les plus bavards, un groupe de garçons charmants, mais très *toniques* qui m'ont abreuvé de questions sans grand intérêt pédagogique (« combien ça gagne un écrivain », « est-ce que vous êtes riche », « est-ce que vous connaissez des stars » et de nombreuses demandes sur ma vie personnelle) le tout ponctué d'interventions à voix hautes, de diversions sur le foot, et de blagues. Comme je le fais toujours, j'ai répondu à tout en introduisant dans mes réponses des éléments sur la littérature, l'écriture et la création littéraire. Comme souvent, le salut est venu des filles. Elles n'étaient pas nombreuses à parler, mais leurs questions étaient le plus souvent pertinentes et, contrairement aux garçons, elles écoutaient les réponses.

Les deux heures se sont achevées mieux qu'elles n'avaient commencé et je suis parti avec le sentiment d'avoir éveillé chez eux un certain intérêt pour les livres et la lecture.

Journée du 5 avril

Les livres étant arrivés et lus, les questions ont pu rouler sur le contenu du texte, les problèmes d'inspiration et de travail. *Le Médaillon* raconte l'histoire d'un jeune garçon contraint de traverser le périphérique pour affronter *l'enfer* de la banlieue, les questions de ces enfants d'immigrés se sont tout naturellement focalisées sur les problèmes de racisme et d'immigration. Nous avons pu ainsi aborder le rôle du livre et de l'écrivain dans la société et le devoir qu'il a de raconter le monde tel qu'il est. Pour expliquer le voyage de mon héros en terre inconnue, j'ai évoqué et expliqué la notion de roman initiatique. Ce fut un vrai succès. J'ai pu me rendre compte que pas mal d'entre eux, principalement les filles, avaient lu un nombre non négligeable de livres et qu'elles étaient ravies d'en parler et de commenter leurs lectures avec un *spécialiste*, un *pro*, comme elles le disaient.

Côté garçons, pas grand-chose de nouveau. Dissipés, bavards, frimeurs — tout en restant d'une parfaite correction à mon égard — ils considéraient manifestement ma venue comme une occasion de rompre la monotonie du collège et de se frotter à un drôle d'adulte venant de la capitale. Mais je suis un vieux briscard de ce genre de rencontres et j'ai une certaine habitude de ce genre de public. Insidieusement et malgré eux, en renversant le jeu des questions-réponses, j'ai fini par instaurer un dialogue un peu chaotique certes, mais fructueux.

Journée du jeudi 3 mai

En pénétrant dans la cour du collège, j'ai eu le plaisir d'être accueilli par des manifestations d'enthousiasme : « Ah, Monsieur vous nous avez manqué ! On avait peur que vous nous ayez oubliés... »

Madame Brunet et moi avons décidé de les faire écrire. Vaste programme quand on sait que, pour la plupart, ils n'avaient même pas osé s'exprimer oralement. J'avais choisi de le faire sous la forme ludique du cadavre exquis. J'ai expliqué le principe et la classe s'est divisée en quatre groupes de cinq. Les mâles dominants en ont formé un, le groupe de filles en ont constitué un autre et le reste, des élèves qui n'avaient jamais ouvert la bouche, s'est réparti dans les deux autres. Chacun des groupes devait faire deux tours d'écriture, soit dix phrases.

J'ai rapidement dû venir au secours des membres du 4^o groupe. Aucun d'entre eux ne *savait*

quoi écrire et ils étaient tous manifestement paralysés par l'exercice. J'ai demandé à chacun d'exprimer par écrit ce qui leur traversait la tête à ce moment précis en leur expliquant le rôle essentiel que tient le verbe dans une phrase.

J'ai ensuite lu les *cadavres* à haute voix.

Le 4^o groupe était parvenu à composer des phrases courtes et sommaires, mais c'étaient des phrases.

Le 3^o était plus cohérent et, surtout, les phrases étaient plus longues et certaines exprimaient des pensées générales, voire abstraites.

Celui des mâles dominants était une suite de réflexions idiotes où chacun s'efforçait de faire le malin pour dissimuler la gêne qu'il éprouvait à se livrer.

Celui des filles ressemblait vraiment à quelque chose. Phrases longues, effort de s'extraire du concret pour aller vers la profondeur.

Pris au jeu et piqués par mes commentaires, les élèves ont tenu à renouveler l'exercice trois fois. Les résultats furent largement à la hauteur de mes espoirs. Le classement par ordre de qualité resta le même, mais tous firent l'effort d'écrire et d'exprimer des pensées touchant à l'intime. Deux mâles dominants parvinrent même à résister à la pression du groupe et abandonnèrent le mode ado ricanant pour composer des phrases harmonieuses et, à ma grande satisfaction, les élèves du 4^o groupe eux-mêmes finirent par surmonter leur peur de l'écriture.

Comme il nous restait un peu de temps, chaque groupe composa un poème sur les rimes que je leur avais fournies.

Je ne sais pas ce qui restera de mon passage dans la tête de ces gamins, mais, ce qui est sûr, c'est que moi je ne les oublierai pas.

Richard Morgiève

Livre : **Petit homme de dos** (Joëlle Losfeld-poche)
Collège Paul Langevin à Avion

Quand j'arrive à la gare d'Arras, Frédéric m'attend. Je monte dans la voiture, son fils est à l'arrière. On le dépose à l'école. Maintenant Victor ne veut plus que son père l'accompagne. Il entre seul dans la cour, disparaît.

Avec Frédéric, on va boire un café, et puis on reprend la voiture pour aller au collège Paul Langevin, à Avion ; c'est assez loin d'Arras. On parle un peu de notre journée de travail, mais au fond on sait que c'est une expérience, on ne peut pas la contenir à une stratégie quelconque.

C'est la deuxième année que je vais à Avion, c'était mon souhait. Comme je voudrais y revenir une troisième fois. Pour un lien qui se crée, avec les professeurs, l'encadrement, et certains élèves.

Bien sûr, le niveau général en français est catastrophique. Personne ne peut imaginer, je pense, à quel point. Ce n'est plus un problème d'orthographe et de grammaire mais d'intelligibilité. Les élèves sont pour la plupart incapables de formuler par écrit ce qu'ils veulent formuler. Ils sont séparés de l'écrit par la substance même de leur échec. L'échec est une paupière qui se referme sur leur conscience, ils perdent la vue en vérité.

Et c'est aussi un problème d'amour.

Dans cette tragédie, l'écriture peut jouer un rôle formidable. Elle peut révéler, elle peut réveiller, panser et permettre à l'amour de circuler. L'écriture peut empêcher la gangrène qui menace tous ses élèves.

Concernant les élèves, je vérifie la puissance de l'écriture, son effet qui se prolonge. C'est presque merveilleux d'assister à ces brusques révélations. Être témoin... Ce garçon qui dit que tout ça *l'emmerde*. Et il se met à écrire, pleure, écrit encore des pages, trouve les mots, les fulgurances... Frédéric lui met 20, le premier de sa vie.

L'effet de l'écriture se prolonge, il prend racine chez certains élèves, j'ai pu le vérifier cette année.

L'écriture peut aider les élèves à prendre confiance, à se retrouver, à dire ce qu'ils n'ont jamais dit, à s'entendre. À entrer en relation, à dialoguer, y compris avec l'autorité. À comprendre ce qu'est la hiérarchie, à se situer dans les rapports sociaux.

Ma relation avec ses élèves me force à réfléchir à l'enseignement du français et je suis persuadé que nous pourrions avoir de meilleurs résultats, en revenant à un enseignement qui assure des bases solides aux élèves. Il n'y a qu'une seule manière, non pas la simplification de la grammaire, le vœu de certains, mais au contraire son apprentissage sérieux et rigoureux. Ou on condamne des générations d'enfants à une certaine *bêtise* ou on leur enseigne sérieusement notre langue, ce qui nous unit. Notre nation a besoin d'orthographe pour nommer et reconnaître le monde qui l'entoure. Dire que l'orthographe et la grammaire doivent être simplifiées relève pour moi du pur sabotage, du mépris. Il faut en finir avec la démagogie et amener nos enfants à se mesurer au langage et ainsi à leur apprendre l'espoir.

C'est en se confrontant aux difficultés que nous progressons.

Et je le rappelle, tout est mot et sens, tout est langage. L'enseignement ne doit pas l'oublier. Sans mots pour le dire...

Patrice Robin

Livre : **Le Voyage à Blue Gap** (P.O.L)

Collège Vauban à Calais

La peur du loup

Collège, première rencontre. Il est grand, large d'épaules, un peu enveloppé, se tient légèrement courbé, assis au deuxième rang à droite, collé contre le mur. Il n'écoute pas ce que je raconte au sujet de mon dernier roman, se balance sur sa chaise, apostrophe de temps à autre son voisin ou les filles assises derrière lui. L'enseignante intervient, l'appelle par son prénom, je l'oublie aussitôt. Il éternue bruyamment, une douzaine de fois peut-être pendant les deux heures que dure la rencontre, se mouche tout aussi bruyamment. Parce que je travaille depuis huit années, trois après-midi par semaine, dans un Centre Médico-Psychopédagogique avec des adolescents qui lui ressemblent, je m'interromps, agacé de retrouver mon presque quotidien, l'interpelle même une fois après un éternuement plus fort que les autres, lui demande si je peux parler, le regrette aussitôt.

Deuxième rencontre. Il est assis au dernier rang, tout seul, loin des autres, près de la porte, collé encore contre le mur. Je donne une consigne d'écriture. Il ne note rien, n'a ni papier ni stylo. Les autres élèves se penchent sur leur feuille. Lui sur la table, il pose son front sur ses avant-bras, dort peut-être. Quand vient le moment de la lecture des textes, il relève la tête, écoute, me regarde. Je connais ce regard, le reconnais, je sais qu'il dit le regret de ne pas avoir écrit, de ne pas pouvoir lire, dire ce que l'on a à dire, soi, qui vaut bien ce que l'on entend. Alors, après avoir donné la deuxième consigne, je vais le voir, lui dis qu'il peut écrire s'il le veut, que je peux l'aider. Il refuse. La prochaine fois peut-être, dis-je. Il sourit, fait signe que oui.

Troisième rencontre. Avant la séance, je demande à l'enseignante si le garçon qui s'est tenu à l'écart les deux fois précédentes sera présent. Elle répond par l'affirmative, ajoute qu'il n'allait pas bien depuis quelques semaines, qu'elle a rencontré ses parents, qu'ils ont discuté de son orientation après la troisième. Je dis mon désir qu'il écrive cette fois, demande s'il a des difficultés particulières. L'enseignante répond que non, qu'il prend même des notes parfois sur un petit carnet, tient un journal peut-être. Je m'enquière de son prénom. M s'assoit à nouveau au fond, à nouveau loin des autres, mais son apparence et son comportement ont changé, il se tient plus droit, sourit, sort de son cartable, en même temps que tout le monde, une trousse pleine de stylos et quelques feuilles blanches. Je donne la consigne, *écrire des phrases commençant par Celui qui, Celle qui ou Ceux qui, toutes parlant de gens que l'on connaît, membres de sa famille, amis, relations...* Je lis des exemples, *Celui qui est parti et que les gendarmes cherchent toujours, Celle qui crochetait des tapis magnifiques, Celui qui ne savait pas lire, mais achetait le journal tous les jours (*)*, une longue liste, j'insiste sur l'anonymat. Tous se mettent au travail, M aussi. Tous se relèvent après la première phrase pour me la montrer, me demander si c'est bien cela qu'il faut faire. M aussi qui a écrit, *Celle qui n'a pas eu de chance en étant petite et maintenant*. J'approuve, l'encourage à continuer. Il écrit les dix phrases demandées, accepte de les lire, toutes, celle-ci aussi, *Celui qui regrette d'avoir tapé sur son père et sur sa mère*. Il ne répond pas à la deuxième consigne, *écrire des phrases commençant, cette fois, par Moi tout seul (*)*. Il baille, semble fatigué, finit par se coucher à nouveau à demi sur la table. Il se relève quand je donne la troisième consigne, *raconter un de vos tout premiers souvenirs (*)*, reprend son stylo, écrit qu'enfant, une de ses tantes lui faisait peur le soir, au moment du coucher, avec un masque de loup. Il me demande de lire son texte à sa place. A la fin de la séance, la dernière, on boit du jus d'orange, mange quelques gâteaux. M fait le service, va de l'un à l'autre, rit, virevolte.

Sur le chemin de la gare, nous reparlons de lui. L'enseignante me dit qu'il veut être boucher, qu'on l'imagine sans peine en tablier blanc derrière le comptoir aux viandes d'un supermarché ou devant un étal. Certains des élèves que j'ai eus en atelier durant ces huit années en CMPP sont aujourd'hui devenus vigiles, jardiniers, vendeuses, caissières... Je pense à eux parfois en croisant un employé municipal tondant une pelouse ou en payant mes courses aux caisses des supermarchés, à ce qu'ils écrivaient de leurs blessures, de leurs peurs, de leurs espoirs aussi, m'attarde sur le visage de l'homme ou de la femme que j'ai devant moi. Désormais, c'est le boucher de mon quartier que je regarderai autrement, ses mains épaisses, me les imaginerai tenant un crayon il y a longtemps, écrivant un journal, l'écrivant toujours

peut-être, qui sait, ou battant désespérément l'air certaines nuits pour éloigner le loup.

(*) Remerciements à François Bon, *Tous les mots sont adultes, méthode pour l'atelier d'écriture*, Editions Fayard.

Joël Franz Rosell

Livre : ***La Légende de Taïta Osongo*** (Ibis Rouge)
Collège Paul Verlaine à Lille

À mon arrivée à la gare Lille Flandres le 17 février 2012, j'étais attendu par Mme Christine Ouakil, l'enseignant partenaire pour ma deuxième participation au projet « À l'école des écrivains. Des mots partagés ». À peine installés dans sa petite voiture, elle m'a confié que ses élèves étaient très impressionnés par mon parcours international : j'ai quitté mon Cuba natal, à 34 ans, pour le Brésil puis le Danemark et la France, où je suis resté cinq ans avant de repartir en Argentine. Depuis mon retour, quatre ans et demi plus tard, j'ai fait des séjours plus ou moins longs en Allemagne, Espagne, Grèce, Autriche, Brésil...

Tout cela doit paraître extraordinaire aux enfants d'un quartier populaire du nord de la France, dont l'une de premières conséquences d'un budget familial restreint est l'immobilité.

Mme Ouakil m'expliqua que l'année précédente, le collège avait organisé une excursion à la côte, distante de moins de 80 kilomètres, et pourtant pour une majorité des élèves c'était la première fois qu'ils voyaient la mer. Et même, a-t-elle ajouté : « La plupart de mes élèves ne viennent que rarement au centre-ville ! »

Ceci en parlant de Lille qui tout en étant appelée « la métropole du nord » n'est pourtant pas une très grande ville.

Ma première rencontre avec les élèves de la classe 6^{ème} 3 du collège Paul Verlaine avait été conçue sous la forme d'une « conférence de presse ». Ils venaient de lire mon roman *La Légende de Taïta Osongo* et m'ont soumis les (prévisibles) questions sur l'ouvrage, sur mon métier d'écrivain et, sans surprise après ce que venait de me dire l'enseignante, sur mes nombreux voyages ainsi que sur mon pays d'origine, les raisons pour lesquelles je l'avais quitté et les circonstances de mon installation en France.

J'ai tout de suite décidé que le projet d'écriture que nous devions entreprendre serait une sorte de voyage pour nos auteurs en herbe.

Mme Ouakil m'avait prévenu qu'il s'agissait d'une classe peu motivée et avec des résultats scolaires plutôt médiocres. J'ai donc insisté sur le long processus d'écriture de mon roman. Je leur ai montré un manuscrit couvert de ratures daté 1992 à Copenhague. Cette mouture de mon roman était encore bien loin de la version définitive (Paris, 1999) et pourtant il avait déjà pas mal évolué depuis l'original (Santiago de Cuba, 1984). Ils ont eu du mal à comprendre que, en dépit du fait d'avoir reçu un prix donnant droit à publication, je poursuive le travail sur cet ouvrage pendant quinze longues années.

J'ai tout de suite perçu que ces enfants auraient du mal à libérer leur imagination. Ayant remarqué l'impact de mon histoire sur ces jeunes gens aux origines majoritairement extra hexagonaux et l'intérêt qu'ils portaient au destin de Taïta Osongo (un roi et sorcier africain qui devient esclave dans une colonie de la Caraïbe), j'ai proposé d'inventer une enfance à mon personnage. Le conte étant dans le programme de français, j'ai choisi, avec l'accord de Mme Ouakil, d'inscrire dans ce genre les textes que les élèves allaient écrire.

La classe a été divisée en six petites équipes. Chacune a créé une histoire indépendante. Il en résulta un mélange parfois cocasse entre le cadre historique de mon roman et le monde dans lequel vivent ces jeunes Lillois. Parfois il fallut leur faire comprendre que les situations qu'ils avaient imaginées étaient impossibles pour un jeune africain du XVII^e ou XIX^e siècle. Tant dans la forme que dans le contenu, leurs récits laissaient souvent apparaître les traces d'une consommation culturelle dominée par des séries télé et autres films de mauvaise qualité.

Comme il était facile de prévoir, quelques élèves ont été incapables de produire quelque chose de cohérent, pour ne pas parler d'un texte abouti. De toute façon, est-ce le but d'un atelier d'écriture ne dépassant pas deux rencontres et demie, d'environ deux heures chacune, que de produire de vrais textes ? Il me semble que le programme « À l'école des écrivains » cherche surtout à éveiller l'intérêt pour le livre et la lecture auprès des enfants qui en majorité en sont dépourvus.

À la fin de la troisième rencontre, la moitié des textes n'étaient pas totalement finis. Mme Ouakil a promis de me les envoyer pour une dernière mise au point et échange par e-mail, mais je n'ai rien reçu. Ceci arrive souvent : les enseignants participant aux projets d'animation semblent toujours dépassés par leur emploi du temps et le passage des écrivains dans leurs établissements est souvent perçu comme un « accident » rafraîchissant et certainement motivant, mais pas comme un moment marquant dans l'année scolaire.

Serge Scotto

Livres : ***Saucisse face à la crise*** et ***Saucisse is watching you*** (Jigal)
Collège Jacques Prévert à Marseille

Un écrivain en atelier d'écriture doit être un véhicule tout terrain ! Il n'en va pas des mêmes dispositions, selon que l'on intervient auprès des enfants bien élevés d'un centre aéré de la Riviera ou auprès des détenus des Baumettes... Ce qu'il ne faut seulement pas croire, c'est que parce que l'on vous sollicite dans le collège d'une « ZEP sensible », « établissement Éclair », « Plan Violence », il n'y a que son temps à perdre et rien à tirer des élèves. Car on peut compter sur leurs aptitudes s'ils peuvent compter sur les nôtres.

Il convient en l'occurrence de changer son fusil d'épaule, de recadrer ses objectifs : ne pas attendre d'eux l'impossible, mais cultiver les possibles, ni espérer faire éclore un académicien en trois séances... Au fond, peu importe le résultat, et qu'au final ce ne soit pas du Victor Hugo : ce qui compte, c'est la démarche, et c'est au succès dans la démarche que se mesure le progrès.

L'écriture n'est que le prétexte à se faire plaisir, à déborder du cadre scolaire pour réaliser que l'on peut s'amuser à ce qui n'est plus tout à fait un travail... Et l'enthousiasme des enfants est un premier résultat positif, que les professeurs et moi-même avons aimé constater ! Eux qui ne s'intéressent à rien, voilà qu'on s'intéresse à eux ! Qu'on ne leur demande pas d'apprendre une leçon, ni de réciter un savoir dogmatique comme des perroquets, mais bien de créer ! D'envoyer leur casquette à l'envers pour passer de celui de lecteur passif au statut d'écrivain, de créateur !

C'est l'occasion pour les enfants de prendre conscience de leur valeur, qu'ils ne sont pas des bons à rien... C'est aussi l'occasion, en marge et en complément des efforts permanents de leurs professeurs, d'encourager vocations et talents, prompts à s'exprimer dans la cour de récré, mais qu'il faut parfois aller chercher au forceps en classe ! Parce que ce n'est pas un professeur qui parle, et que la parole de l'intervenant n'est pas tout à fait celle d'un enseignant, parce que les discours se complètent, leur expliquer entre les lignes que l'école n'est pas leur ennemi, que c'est à la grande œuvre d'eux-mêmes qu'ils travaillent... et constater à leur application qu'ils veulent bien le comprendre.

Surtout, l'occasion à ne pas rater est celle de les faire travailler ensemble. Et qu'ils arrivent à s'intéresser à l'autre (plus qu'à eux-mêmes), à l'écouter, le respecter, à oublier leur ego pour adopter un autre point de vue que le leur, si soudain il leur paraît meilleur.

Alors bien sûr, les textes ne sont pas longs, parce que ça été parfois long d'y parvenir, mais les textes sont bons, parce qu'ils y sont parvenus. Des textes pondus comme un seul homme, parfois à quatre ou cinq autour d'une table à ferrailler sans hurler, pour arriver à tomber d'accord sur une idée, une phrase, sans compétition ni affrontement. C'est la réussite de cet atelier, qu'ils comprennent qu'on peut faire mieux à plusieurs et travailler ensemble, s'additionner plutôt que se diviser.

Pour se faire, dans chaque classe et de façon totalement démocratique, les élèves ont inventé un ou plusieurs personnages et rédigé ensemble la bible afin de s'en emparer ensuite par groupes en toute cohérence.

Et le premier résultat, dont on prend la mesure dans les copies, a été le respect de la consigne. Ainsi leur a-t-on imposé d'écrire d'un autre point de vue que d'eux-mêmes — ou du point de vue du narrateur —, mais uniquement de celui du personnage, difficulté supplémentaire de l'exercice. Et toujours pour se mettre à la place de l'autre, objectif dissimulé de l'entreprise, tout en parlant de façon générale de leurs propres préoccupations, qu'expriment si bien leurs récits. Ainsi dans une des classes, et sur leur idée, les garçons ont écrit du point de vue des filles et réciproquement les filles du point de vue des garçons, école de tolérance et de compréhension dans des établissements et à un âge où les sexes sont surtout ennemis.

Il est important de noter que pour arriver à nos fins, les professeurs se sont investis dans l'atelier bien au-delà des trois séances requises, dans l'intérêt de l'exercice et la considération des élèves, qui y ont mis du cœur. Ces étapes intermédiaires, nos consultations externes, ont permis de mener l'expérience à son terme. Les élèves se sont dits fiers lorsque certains ont appris que leur travail irait à la MEL et flattés de recevoir un livre en récompense de leurs mérites.

Anne Serre

Livre : **Les Débutants** (Mercure de France)
Collège Albert Camus à Meaux

J'ai été accueillie dans une classe de 3^e (25 élèves), par leur professeur de français, Madame Gourdé, et la documentaliste du collège, Madame Dali, lors de mes trois interventions des 12 mars, 2 avril et 7 mai 2012.

Il avait été convenu en amont avec le professeur que la classe travaillerait sur mon dernier roman, *Les Débutants* (Mercure de France, 2011).

Lors de la première séance (12 mars), les élèves, qui avaient lu et étudié le roman sous différents angles d'approche avec leur professeur, avaient cent questions à poser sur les personnages, l'intrigue, mais aussi sur l'écriture, la vie d'un écrivain, l'édition, etc. J'ai eu la joie d'être face à une classe très motivée, très curieuse, et toute la séance s'est déroulée sous ce feu de questions, régulé par les deux enseignantes. Le thème des *Débutants* étant le choix amoureux (une femme quitte son compagnon pour aller vers un autre homme dont elle s'est éprise passionnément), ces adolescents étaient très intéressés par la question morale de ce choix (qu'ils condamnaient souvent !). Ce qui nous a permis d'aborder les questions de l'égoïsme, de la souffrance dont on peut être victime ou que l'on inflige à l'autre, de l'attirance entre deux êtres, etc. Mais mon effort constant a été de leur faire prendre conscience, aussi, de la différence qu'il y a entre le récit d'une expérience vécue et un roman.

Suite à cette première rencontre, les enseignantes ont fait travailler la classe sur le thème majeur du roman : le choix.

Lors de notre deuxième rencontre (2 avril), elles ont proposé aux élèves quatre scénarii mettant en scène un dilemme. L'objectif étant qu'ils en choisissent un et écrivent un texte d'imagination à partir de la situation proposée. Le dialogue avec moi a donc essentiellement porté sur la question de la forme : qui est le narrateur de l'histoire ? Dire « Je » ou dire « il » ou « elle ». Se mettre dans la peau d'un narrateur ou d'une narratrice. Choisir le genre de la nouvelle, du journal intime, de la lettre, ou autres genres littéraires. S'autoriser le fantastique ou la science-fiction, etc.

Suite à cette rencontre, et pendant deux séances d'une heure, les élèves ont écrit un plan et commencé leur brouillon.

Lors de notre troisième rencontre (7 mai), une dizaine d'élèves ont lu à la classe leur texte achevé ou en cours. Mon intervention a consisté à donner mon avis sur leurs travaux (certains déjà très réussis !), à faire des critiques constructives, donner des conseils, en insistant sur la nécessité d'une orthographe et d'une syntaxe correctes pour pouvoir se faire entendre, mais en mettant l'accent sur le rythme du texte, la manière de se fier à son imaginaire, d'utiliser l'association d'idées... Pour ceux qui étaient restés bloqués au démarrage, j'ai tenté de les aider à dépasser ce blocage par un certain nombre de petites techniques et surtout une confiance dans les images qui leur venaient. C'est ainsi que des textes qui n'étaient pas parvenus à naître jusque-là sont nés pendant la séance, et avec la collaboration de la classe.

Une fois de plus (c'est la quatrième année que j'ai la chance de participer à ce programme), j'ai trouvé dans les deux enseignantes qui m'ont accueillie de remarquables qualités pédagogiques et d'engagement. Et auprès des élèves, une curiosité, une ouverture et un vrai désir d'apprendre.

Catherine Shan

Livre : **Sa vie africaine** (Gallimard)

Collège Albert Jacquard à Caen

« Il faut lire, dit Sénèque, mais écrire aussi. »

Au fond, le projet « À l'école des écrivains. Des mots partagés » est dans le droit fil de la morale que Sénèque a exposée il y a vingt siècles : l'écriture, associée à la lecture est le meilleur moyen de l'entraînement de soi. Travail de pensée, travail de réalité, élaboration des discours reçus, appropriation des textes. Et écrire comme si l'on devait communiquer sa pensée à autrui, cet exercice de sincérité se faisant sous le regard possible.

Ma récente visite à des élèves de classe de troisième m'a fait méditer mon Sénèque que je n'avais guère pratiqué, ni pendant mes études, ni pendant mes années d'enseignement.

J'écrivais pour moi-même en ce temps-là. Une activité irrégulière, paisible, strictement clandestine. J'enseignais la philosophie en classe terminale. Malgré mon inexpérience, j'avais vite compris qu'il fallait rendre vivants Kant, Descartes, Rousseau. Que le mieux était de présenter ces grands hommes avec leurs faiblesses humaines, d'expliquer que Descartes restait le soldat qu'il fut d'abord, toujours prêt à la bagarre, que Kant s'arrêtait d'écrire quand il n'avait pas reçu son tonneau de vin du Rhin. Quant à la philosophie, je la leur avais présentée comme une langue à apprendre, plutôt que comme une réforme de leur mode de pensée spontané. Cela allait bien avec eux.

Mais les élèves de terminale étaient déjà entrés dans la vie adulte. Y compris ceux qui songeaient à des études supérieures, ce qui est réputé prolonger une jeunesse qui ressemble à l'enfance et reste à vérifier. C'étaient de jeunes adultes. J'entends par « adulte » le rétrécissement du champ de tous les possibles qu'on peut avoir devant soi.

Il me semble qu'en classe de 3^{ème}, même les élèves en difficulté sont encore à l'âge où tout est possible. Si leur sort quant aux études est en grande partie joué, mal joué, le collège peut devenir le lieu d'une expérience douloureuse où on les force à des activités qu'ils n'aiment pas, auxquelles ils résistent, mais qui n'entament pas ce qu'on peut appeler « la vie » qui restera aussi vaste que possible en dehors du collège. Il n'est qu'à voir l'énergie des sorties de cours.

Parce la situation de l'écrivain peut être très proche de celle du cancre, lorsque j'ai rencontré ces élèves de 3^{ème}, dans le cadre de ce projet « à l'école de l'écrivain », je leur ai lu ce texte, si juste, de Roland Barthes sur la paresse, la paresse de l'écrivain qui, quand elle l'envahit, ressemble à celle de l'enfant devant la liste de ses devoirs, celle du cancre au fond de la classe. La paresse contre laquelle il faut lutter, mais aussi qu'il faut apprivoiser. Car s'il faut vaincre la fatigue, la tentation de laisser tomber, il faut aussi savoir s'octroyer « un petit coin de paresse », transformer l'expérience ancienne de la paresse scolaire, et apprendre à attendre. Attendre que cela vienne, ou revienne, laisser, par exemple, la mémoire involontaire remonter, se déployer et s'épanouir sur une page. Peut-être.

La lecture de ce texte de Roland Barthes a inquiété les professeurs, notamment en raison de son lexique parfois savant, le fameux « jargon » de Roland Barthes. Mais si ces élèves de 3^{ème} ne savaient pas ce que sont la sémiotique, ni la mythologie au sens où Barthes l'entend, et s'ils n'ont sans doute pas retenu la définition sommaire qui leur a été donnée, ils ont parfaitement saisi le sens général et les méandres d'un texte qui, oui, d'un point de vue scolaire est difficile. Ils ont bien saisi que lorsque Flaubert sombre dans sa « marinade », c'est la même impuissance, la même résistance que celle de l'élève devant ses devoirs qui monte en lui, le même ennui, qui n'est même pas le repos. Que c'est la même paresse qui submerge un Roland Barthes qui préfère bricoler plutôt que d'écrire son article, un Roland Barthes qui va se faire encore un café au lieu de terminer le dit article qu'il aurait dû envoyer avant-hier. Mais qu'enfin, ceux-là, Flaubert, Barthes, ont appris à se mettre en situation « de faire les choses », et inclure leurs « marinades » dans le travail.

Nous aussi nous apprenons, lors de ces rencontres. Qu'est-ce que j'ai appris que je ne savais déjà en allant voir ces élèves en difficulté ?

Que les choses changent et que, si, quand j'étais moi-même élève ou très jeune professeur, les questions qu'on pouvait poser à un écrivain tournaient autour d'une mythologie de l'écriture (justement), et que toutes revenaient à celle-ci : « comment vivre en somme ? » Comme si l'écrivain le savait. Comme si l'écriture se fondait sur la science secrète du bonheur ; aujourd'hui, les adolescents posent beaucoup plus volontiers des questions techniques : sur l'intervention de l'éditeur, la diffusion des ouvrages, l'information dont l'auteur bénéficie. Et, bien sûr, cette question qui en sous-tend bien d'autres : que lui rapportent ses livres ?

Peut-on voir là l'influence de la dernière révolution, celle d'Internet, de ce grand réseau qui a pour conséquence que chacun peut dialoguer avec un écrivain s'il tient un blog (c'est bien différent que de lui écrire une lettre), où chacun peut publier une page et être lu, commenté ? Je n'ai pas les moyens d'en dire quoi que ce soit de plus que de poser la question. Quand, après la lecture de cet « éloge de la paresse », le dialogue s'est noué, j'ai pu demander aux élèves si certains d'entre eux avaient une quelconque activité artistique. « Oui, de la B.D. » ; « Oui, on a fait un film à trois » ; « Moi je tiens un journal ». « Et on pourrait voir ? » « Oui, bien sûr. »

C'est sur cette réponse tranquille que je dois m'arrêter. Car qu'est-ce, finalement qu'écrire ? Il me semble que ce n'est ni d'avoir noirci une page (ce qui n'est pas rien), ni d'être publié (ce qui est l'horizon), mais de l'un à l'autre, il y a le courage qui est d'oser montrer. J'avais presque trente ans quand j'y suis arrivée. À ces enfants, ce courage vient naturellement.

Je regrette infiniment qu'un accident aussi grave que stupide m'ait contrainte à annuler les autres visites prévues à ces élèves. Il m'a toujours semblé que la véritable relation pédagogique se noue dans un face à face, quand celui qui est en position de maîtrise peut lui aussi, sinon apprendre, du moins recevoir quelque chose.

Quelque chose qui arrive toujours comme de l'inattendu. N'est-ce pas là une autre leçon de Sénèque, lorsqu'il dit à son disciple : « Je t'ai exhorté, aiguillonné, mais aujourd'hui, j'exhorte quelqu'un qui est déjà rondement parti » ? J'aurais aimé, pour ma part, nouer un dialogue sans surplomb avec ces adolescents qui m'auraient certainement appris quelque chose sur les mangas et la BD, ces adolescents pour qui filmer est une possibilité tout de suite donnée (sans la solennité que des gens comme moi y mettent encore), un moyen aussi simple de se montrer à l'œuvre, de faire apparaître son visage (ce qui demande d'avoir ce courage dont je parlais à l'instant) que de se prêter à une photo de classe.

Gérard Streiff

Livre : ***Les Marques du fouet*** (La Manufacture des livres)
Collège Pablo Neruda à Grigny

Bien mais court.

Grigny, on croit connaître, la banlieue, le RER, le centre commercial, les cités. Il y a le cliché et il y a la réalité.

Par exemple : en sortant de la gare de Grigny-Centre, station à demi enterrée, si vous prenez à droite toute, vous descendez un long escalier puis un petit chemin pentu, vous traversez bientôt le parc de l'Arbalète. Un promeneur vous interpelle : « Attention, écreuil ! ». Exact, un rongeur, tout près, vous observe.

Vous poursuivez sur une petite sente et vous vous trouvez, plutôt ébaubi, devant un alignement d'étangs qui, ce matin-là, lumineux, printanier, étaient éblouissants. Dans l'ordre : l'étang de l'Arbalète, l'étang de la Plaine Basse, l'étang de la Place Verte, l'étang de la Justice et un cinquième étang encore dont je n'ai pas retenu le nom. Et il y a du monde dans le coin, des bergeronnettes, des canards colvert, un héron cendré. Ça croule, ça cancanne, ça coasse. On se croirait au milieu du Perche, alors qu'on a le RER dans notre dos.

Demi-tour, vous remontez par la rue des Lacs, vous traversez le rond-point, vous arrivez au Collège Pablo Neruda (au fait la presse, ce matin-là, signalait que la justice chilienne réouvrait le dossier du décès du poète, elle avait des doutes sur la piste d'un cancer, fatal, une semaine après la venue de Pinochet).

Neruda est un ensemble tout en rondeurs, rondeurs des murs d'enceinte, du hall d'accueil, des couloirs, des hublots.

Premier étage, au fond du large couloir, à gauche (dans le sens de la marche), le CDI. La salle est vaste, claire, les livres et les brochures nombreuses, bien présentées. C'est l'heure de la récré ; il y a un monde fou qui se presse, choisit, hésite, demande conseil. La sonnerie de reprise des cours retentit, les collégiens signalent, fébriles, le titre du livre retenu à la bibliothécaire et disparaissent. La salle est à nous, à la classe de 3^e de Mme Stéphanie Pèlerin. On se connaît, l'an passé, on s'était déjà rencontré.

Elle a sur ces élèves une autorité indiscutable et en même temps noue avec eux une totale connivence ; j'aime ce genre de rapports directs et affectueux, rudes et efficaces.

Lors de ce premier rendez-vous, les élèves, jeunes gens de cette ville-monde, qui ont lu mon dernier opus (*Les Marques du fouet*, La Manufacture de livres, 2011) manifestent une attention touchante. On me dira plus tard que leur première réaction fut : un écrivain ? Vivant ? À Grigny ? Ils sont assis serrés les uns contre les autres, ils font bloc, non pas pour s'opposer mais pour s'encourager. On parle écriture ; pourquoi ? Depuis quand ? Où je travaille ? Combien de temps ? Où je trouve mes idées ? Quelle différence entre littérature « jeunesse » et l'autre ? Entre la « noire » et la « blanche » ? Le rapport à l'éditeur ? Peu de questions d'argent (droits d'auteur, etc.), thème qui d'habitude revient assez souvent. L'écriture encore : mon livre préféré ? (le dictionnaire !) c'est quoi, le genre policier ? Ils parlent de mon roman, ce qui leur a plu, les parties qu'ils auraient aimé voir développées. Les critiques visent juste.

On sent qu'ils aiment les mots, qu'on leur en a donné le goût ; je crois qu'ils travaillent en ce moment le roman autobiographique, ses différentes écoles.

Le temps passe vite.

On se retrouve une semaine plus tard. On entame ensemble l'écriture d'une nouvelle noire. Les élèves se répartissent par table de quatre, un écrivain par table. On a trouvé une phrase d'ouverture (il y avait plusieurs options, on a voté...), ils se mettent au travail. Ils sont un peu intimidés, chaque table propose un demi-feuillet de récit, c'est modeste. Je pars avec leurs productions, je synthétise. Tout est de leur cru, idées et expressions, j'ai simplement retiré les doublons.

Je lis ce texte (voir annexes) au début de notre troisième rencontre. Ils écoutent, se reconnaissent, applaudissent. S'applaudissent. Le plaisir, la fierté de voir leurs propres mots

pris au sérieux sont évidents. On poursuit le récit. Cette fois, plus d'hésitation, la confiance est là, l'imaginaire fonctionne. Tout le monde désire prolonger l'histoire. L'espèce de réserve qu'on avait pu ressentir lors de la rencontre précédente a disparu ; on joue sur les mots. On réalise, par table, un, deux ou trois feuillets. La sonnerie annonce la fin de partie mais les élèves restent en place, traînent, peaufinent...

Et déjà un regret : c'est fini ? On ne pourrait pas poursuivre un peu l'expérience ?

De toute façon, on ne va pas se quitter comme ça. À Grigny, on a le sens de l'hospitalité ; des élèves sont venus avec d'énormes gâteaux et biscuits, du fait-maison. Une maman a même préparé un « tieboudien », le plat malien fait de poisson et de riz, que se réservent, c'est le privilège du rang, la bibliothécaire, la professeure et l'écrivain.

Texte issu de la seconde rencontre:

Le journal de l'internat annonçait un mort : mon meilleur ami, Joey. Selon la police, c'était un accident...

Moi, je n'y croyais pas à leur histoire.

Joey était un ami vraiment formidable, toujours présent pour moi. Ensemble, on a partagé les pires et les meilleurs moments.

Je me sens coupable, coupable de n'avoir pas su l'aider comme lui m'avait aidé auparavant.

Je sentais bien qu'il avait des problèmes ces derniers jours ; on avait essayé d'en parler mais ça n'aboutissait à rien.

Un suicide ? Non, Joey n'était pas du genre à faire ça ; c'était pas un type désespéré. Il était d'ordinaire joyeux, cool, très aimé des élèves et des profs.

Alors ?

Alors, c'était quoi ses problèmes ? Ici on raconte un peu tout et n'importe quoi. On raconte que c'était tendu avec ses parents, je le savais, mais bon... On raconte aussi qu'il avait des problèmes au niveau de sa scolarité. On meurt pas pour ça. On dit qu'il avait rendez-vous avec un mec qui vendait du chit. On parle d'une histoire d'amour cachée, de relation avec une prof ? On parle d'un vol, de scooter, de vengeance. On parle même d'un tueur à la violette : paraît que c'est un code.

Et puis on dit : accident mais quel genre d'accident ? À l'internat, les uns annoncent qu'il s'est jeté par la fenêtre ; d'autres qu'il est mort noyé, dans le lac — et on sait bien qu'il ne savait pas nager — ; ou alors il paraît qu'on l'a retrouvé allongé sur le sol des vestiaires, le crâne défoncé ; il aurait trébuché et se serait cogné.

Il y a une semaine encore, j'étais avec Joey. Je m'en souviens, c'était très tôt le matin, on était dans sa chambre, la lune venait de laisser place à un soleil royal, des faisceaux de lumière traversaient la pièce ; on était chacun enveloppé dans nos couvertures, sur nos lits délabrés. On allait, comme tous les matins, se préparer, se doucher, s'habiller. Joey m'avait dit qu'il devait sortir tout le weekend suivant avec sa copine.

Sa copine ! Faut que je trouve sa copine ; elle, elle sait sans doute. Elle s'appelle, je crois, Jennifer.

Laurence Tardieu

Livre : ***La Confusion des peines*** (Stock)

Collège Lenain de Tillemont à Montreuil

J'ai un souvenir très fort du travail d'écriture réalisé l'année dernière avec des collégiens d'une classe de Quatrième dans un établissement de Montreuil (93) dans le cadre du projet « À l'école de l'écrivain ». Lorsque j'apprends cette année que le même établissement a proposé que j'intervienne de nouveau, je suis touchée. Heureuse. Je me souviens avoir pensé l'année dernière que ces trois séances n'avaient pas été vaines : il s'était passé quelque chose pour ces très jeunes élèves de Quatrième, pour la plupart déjà baladés par la vie, et qui, le temps de ces trois séances, avaient ouvert quelque chose en eux.

On me propose donc : cette année, encore. Les élèves auront travaillé sur votre dernier livre, *La Confusion des peines*. Au début, je pense : c'est un livre trop difficile pour eux. Puis : c'est un livre de vie, un livre sur la vie, la vie qui se dresse d'un coup. S'emparer des mots pour que la vie triomphe. C'est un livre pour eux, évidemment.

Première séance, un matin de janvier. Le collège Lenain de Tillemont est mal desservi, il est loin de tout. Je me rappelle comme cela m'avait frappée l'année dernière. Je retrouve les hautes grilles bleues du collège. Depuis des années, je me rends très régulièrement dans des établissements. On sent ici, dès qu'on franchit les grilles de ce collège, combien, là, la vie est rude. Comme il y a là plus besoin encore qu'ailleurs qu'on insuffle de l'énergie, de l'harmonie. Et, sans doute, de la beauté.

C'est une classe de Quatrième. Lors de cette première rencontre, je leur raconte mon parcours : d'où est venue l'écriture, pourquoi, comment. La nécessité depuis toujours d'en « passer par là » pour pouvoir vivre. Nommer les choses, nommer le réel, pour ne pas sombrer dans la confusion, pour tenter de trouver du sens. Je leur explique la progression, les premiers textes, le journal d'adolescence. Je leur raconte la première fois où j'ose avouer à mes parents que je veux écrire, que c'est le rêve de ma vie, depuis toujours. Je leur dis les premiers textes refusés par les éditeurs, les premiers encouragements, la longue traversée jusqu'à 2002. L'obstination, la certitude au fond de soi que c'est bien la bonne route.

Ils m'écoutent. Ils m'écoutent avec une très grande attention. Je vois les regards qui brillent, qui comprennent, qui partagent. A cet instant, eux, qui sont sans doute très loin de moi, des livres, de la littérature, sont très près.

Je leur parle aussi d'écriture : qu'est-ce que ça veut dire, écrire ? Un roman n'est pas une histoire, toutes les histoires ont déjà été racontées, un roman est avant tout un ton, un son, une musique. Chaque fois, trouver le son le plus juste. Pour cela, travailler la voix. Je leur explique que c'est cela que nous allons faire ensemble, eux et moi, eux avec moi : chercher leur propre voix. Que c'est la seule chose qui m'intéresse. Qu'ils plongent en eux et tentent de retranscrire leur voix, qui ne ressemble à aucune autre. Ils m'écoutent, comme si je disais là quelque chose de beau. Ce n'est pas la beauté : c'est la vie. Parfois, vie et beauté se rejoignent.

Ils posent beaucoup de questions, ça me plaît. J'aime leur énergie, leur rapidité, leur tendresse, chez eux qui savent déjà beaucoup de la vie.

Je leur dis : « La prochaine fois, nous allons écrire. Nous allons chercher votre voix. »

Deuxième séance, une après-midi de janvier. Nous avons choisi, avec les deux professeurs de français qui se partagent la classe, plusieurs sujets d'écriture en lien avec *La Confusion des peines* :

le souvenir d'enfance

dire avec des mots écrits ce qu'on n'a jamais pu dire

l'écriture poétique

Presque tous auront choisi le souvenir d'enfance. Tout me va, peu importe le sujet, ai-je envie

de dire au professeur : je veux qu'ils se sentent libres, qu'ils expérimentent quelque chose de la plongée dans l'écriture. Je suis frappée par le silence qui très vite règne dans la classe : ils ont envie. Ils cherchent. J'aime les voir tous assis, immobiles, certains visages déjà loin dans la concentration. L'écriture commence toujours comme ça. L'écriture commence toujours physiquement : on s'assied, on se tait, on plonge en soi. Certains n'arrivent pas à écrire. Je leur dis : C'est normal. Prenez votre temps. Cherchez. Convoquez les images. Lorsqu'elles commencent à remonter, retrouvez les sensations, les odeurs, les émotions, les lumières, les espaces, les mots : tout ce qui leur appartient. Rendez-les vivantes une seconde fois.

Ils cherchent.

L'un d'eux, au bout d'un long temps, n'a pas écrit un mot. Il me dit : « Je ne sais pas quoi écrire. Je n'y arrive pas. » Moi : « N'as-tu pas de souvenirs d'enfance ? » Lui : « Non. Quand j'essaie d'en retrouver, je ne retrouve rien. Que des trous noirs. Aucune image ne vient. » Moi : « Alors, écris ça. Tu vas voir. Commence par écrire ça. » Il me regarde, étonné. Puis, il écrit ce qu'il vient de dire. Je lui dis : « Maintenant, lis ça. Lis et vois comme c'est beau. » Il murmure le texte. Son visage s'éclaire. Je lui dis : « Tu vois. C'est magnifique. Ça, c'est ta voix. Ces trous noirs, ces blancs, c'est toi. Tu le dis à ta façon. Et c'est très beau. »

C'est pour des moments comme celui-ci que j'aime tant les ateliers d'écriture : soudain celui qui écrit découvre qu'il a une voix, que cette voix est unique, et qu'il a le droit de la faire entendre. Et la faire entendre, c'est la faire exister. C'est se faire exister.

À la fin de la séance, tous ont écrit. Le plus beau texte provient de ce garçon qui ne pouvait pas écrire.

Troisième et dernière séance. Le professeur de français m'explique la veille de la rencontre que les élèves ont retravaillé leur texte depuis la séance précédente. Nous proposons alors deux nouveaux sujets d'écriture :

Un portrait du père ou de la mère (réel ou fictif)

Une lettre au père ou à la mère

À nouveau, le silence, la concentration. Je passe dans les rangs, lis les premières phrases. Il y a ce garçon, bras croisés, feuille repoussée devant lui, visage fermé. Je lis ce qu'il a écrit. Ça ressemble à : « Pourquoi je n'écrirai pas. Je ne veux pas dire qui je suis. Révéler des choses sur moi. C'est trop intime. Je n'écrirai pas. » J'aime sa franchise. J'aime sa peur. Je lui explique que l'écriture, c'est la liberté. Qu'on a tous les droits, y compris celui d'inventer. Que parfois, on est encore plus juste dans la fiction. Plus vrai. Que tout lui est permis. Il m'écoute avec attention. Puis hoche la tête : « D'accord, je vais tout inventer. »

Lorsque je reviens vers lui une demi-heure plus tard, il a écrit un long texte, très rythmé, nerveux, singulier. Un texte formidable. Je le félicite. Je lis sur son visage sa fierté.

Beaucoup de textes, au départ, n'ont rien de personnel. C'est « Maman que j'aime. Toi qui m'as portée neuf mois dans ton ventre. » Je passe et repasse dans les rangs, leur demande de chercher quelque chose qui n'appartient qu'à eux. Certains soupirent. « C'est difficile. Je ne vois pas quoi. » D'autres, « C'est déjà beaucoup d'écrire ça. » D'autres, étonnés, « C'est pas personnel, ça ? »

La très lente descente vers l'écriture. Les différents paliers à passer, comme en plongée. Eux n'en sont qu'au tout début. Mais, au cours de ces séances, plusieurs auront commencé à descendre. N'est-ce pas déjà formidable ?

A la fin de cette séance, comme pour la précédente, nous lisons quelques-uns des textes. Beaucoup sont heureux de lire, certains me demandent de lire leur texte. C'est un moment de respect (ils s'écoutent), de liberté (ils osent), de fierté (ils ont le sentiment d'avoir accompli quelque chose d'inédit).

Je les quitte en leur lisant une page de *La Confusion des peines*. Celle où la narratrice, enfant, juchée sur le dos de son père, a le sentiment de découvrir le monde une nouvelle première fois. Découvrir qu'on a les mots, qu'on peut les assembler de manière à faire entendre sa voix,

son souffle, sa vie, n'est-ce pas aussi une manière de découvrir le monde une nouvelle première fois ? Ou, dit autrement, une nouvelle manière d'habiter le monde, d'y trouver sa place ?

C'est ce que je crois, profondément.

Olivier Targowla

Livre : ***Un pas de côté dans la rumeur du monde*** (Maurice Nadeau)
Collège Lucie Aubrac à Dunkerque

La salle du CDI s'est mise à l'heure du roman ce mardi 7 février. Les 29 élèves de troisième, avec leur enseignante de lettres Mme Roblin, ont accroché plusieurs panneaux aux murs de la salle sur lesquels ils ont affiché leur analyse de mon roman *Un pas de côté (dans la rumeur du monde)* édité par Maurice Nadeau.

Le travail a été fait par plusieurs groupes d'élèves qui sont venus tour à tour présenter leur tableau. Il y eut le groupe qui s'était centré sur Gildas Ciel-Calé : des phrases importantes étaient collées sur le support. Côte à côte des citations du livre et les impressions des lecteurs sur le caractère du personnage. Trois autres acteurs du livre furent ainsi exposés et commentés. Un autre groupe était chargé de résumer la thématique du roman. Le dernier groupe avait choisi un autre roman de l'auteur, *L'homme Ignoré*. Avec une formidable franchise ils m'ont exposé ce qui leur plaisait, ce qu'ils ne comprenaient pas. S'en est suivi une énergique discussion sur ce qui motivait un auteur pour commencer un roman sur « une histoire de peinture ». Pour motiver leurs points de vue, ils lisaient des extraits à toute la classe et les questions se multipliaient.

Ensuite il y eut la discussion autour de ce qui donne envie d'écrire, sur « comment vient l'inspiration », « combien ça rapporte d'écrire », « pourquoi vous avez arrêté le journalisme », sans oublier les questions portant sur la vie quotidienne de l'auteur.

Le 10 avril il s'est agi d'éprouver ce que ça faisait d'écrire soi-même. Sur une de mes propositions, tout le groupe s'est mis à essayer de raconter une histoire. Le problème, c'est que ça leur venait facilement à l'oral et plus difficilement à l'écrit. En même temps c'était assez valorisant de révéler en lisant à haute voix à toute la classe l'histoire que l'on avait imaginée. Souvent ils se tournaient vers leur enseignante ou vers moi pour savoir si « ça pouvait se dire » ou « comment ça devait s'écrire ». La dernière heure fut consacrée à la saisie de leurs textes, chacun disposant d'un ordinateur dans la salle du CDI. Le même principe fut adopté pour la dernière séance, le 11 mai. Ce qui était frappant c'était le contraste entre les moments d'écriture, relativement bruyants et les moments où il s'agissait pour chacun de présenter une version définitive de leur histoire en saisissant le texte.

De ces trois visites je garde l'impression d'un contact direct dans lequel beaucoup de choses peuvent se dire, où les élèves peuvent approcher la lecture et l'écriture d'une manière vivante et se découvrir avec tel ou tel des affinités dans un registre nouveau où les idées trouvent leur place.

Luc Tartar

Livre : **Les Yeux d'Anna** (Lansman)
Collège Georges Braque à Rouen

Dire

Dire que je suis une fille. Dire que j'aurais pu être un garçon mais non je suis une fille. Dire que c'est ça le problème. Si j'étais un garçon je pourrais lui tenir tête et même lui mettre la main sur la gueule mais je suis une fille et une fille n'a pas de tête surtout quand elle fait la gueule. Une fille c'est des seins. Et des fesses. Tu vas pas pleurer parce que je te mets la main sur les fesses. Une fille ça pleure pas. Ça dit rien et ça se laisse faire. Ça se laisse mettre la main sur les fesses. Sans faire la gueule. Y'a pas mort d'homme et c'est pas la fin du monde. Une fille ça dit rien sinon où va-t-on ? Si toutes les filles ouvraient la bouche... T'as raison ouvre la bouche. Tu vois t'as pas d'humour. Papa aimerait tant que fifille ait un peu d'humour. Dire que c'est mon père et qu'il est dans ma chambre. Dire que ma mère le sait.

Papa était dans ma chambre cette nuit.

Dans ta chambre ?

Cette nuit.

...

Tu dis rien ?

C'est ton père. Il a bien le droit d'aller dans ta chambre.

En pleine nuit ?

...

C'est ma chambre.

C'est sa maison.

...

Tu dis rien. Tu m'entends ? Malheur sur ta tête si tu t'en vas raconter ça. Que les foudres du ciel te transpercent si par ta faute le déshonneur s'abat sur notre maison.

Dire qu'elle ferme les yeux. Dire qu'elle joint les mains et qu'elle ferme les yeux. Dire qu'elle se signe. Plusieurs fois. De façon frénétique. Un peu comme si elle se tapait dessus. Dire que je l'observe attentivement. Dire que c'est ma mère et que je ne reconnais pas son odeur.

Elle ne bouge plus. Elle est debout dans une bête attitude les bras le long du corps. Peut-être elle dit Dire que je le savais. Dire que j'entends tout quand ça arrive. Le froissement des draps sa main sur la clenche l'ouverture de la porte ses pas dans le couloir l'autre porte qui chante sur ses gonds une maison au bord du précipice et l'apnée de la petite. Son lit de l'autre côté de la cloison. Grince. J'entends même ses gémissements plaintifs contre les baisers d'un papa trop démonstratif. Dire que je devrais défoncer la cloison. Dire que je me tais. La tête sous l'oreiller.

Dire que c'est ma mère et que je devine tout ce qu'elle pense quand elle est comme ça debout dans une bête attitude comme à chaque fois que je lui dis Papa était dans ma chambre cette nuit. Elle le sait que papa était dans ma chambre cette nuit. Elle a entendu les draps la clenche

ses pas mon silence terrorisé ses baisers mes cris muets. Elle a entendu tout ça. Et pourtant elle s'est retournée de l'autre côté. Alors qu'elle aurait dû défoncer la cloison.

C'est ma mère. Dire que je ne reconnais pas son odeur.

C'est parce que son cœur saigne.

Dire que je suis une mauvaise fille. À cause de qui tout ça arrive. À cause de qui ? À cause de moi bien sûr. Parce que j'aime pas faire la vaisselle que j'ai pas de bonnes notes que je passe trop d'heures sur l'ordinateur que je range pas ma chambre comme il faut je pourrais la copier cent fois mais elle s'allonge la liste de tout ce qui va pas elle est longue comme j'ose pas dire quoi chaque jour je note des choses qui vont pas comme cette histoire d'odeur que j'ai pas vu venir une odeur qui a changé qu'on ne reconnaît plus pas désagréable mais ça dépend des jours c'est ce que dit papa quand il me renifle dans les plis.

C'est parce que mon cœur saigne.

Nous les filles...

Ça tombe dans notre estomac et de là ça tord le ventre et on retrouve notre cœur qui saigne dans nos culottes. Charlotte aussi ça lui arrive. Elle me l'a dit.

Dire qu'il faut aller à l'école. Au collège. Même quand papa est dans ma chambre la nuit. Le matin je me réveille il a disparu mais je sais bien qu'il vient dans ma chambre la nuit. Mon lit est froid. Glacé. Comme si un mort s'était glissé dedans. J'ose plus bouger. Des fois que le mort serait encore là. Je me regarde discrètement dans le miroir de mon armoire. Fille froissée. Le mort c'est moi. Mon drap sur la tête. Dire qu'il faut se lever quand même faire sa toilette prendre un bol de lait dire bonjour à maman. Dire qu'il faut dire bonjour à papa aussi. Tu dis pas bonjour à ton père ? dit ma mère. Dire qu'il est dans ma chambre la nuit que tout le monde le sait et qu'au matin personne n'en parle.

Dire que je l'ai dit à Charlotte. Quand elle m'a expliqué comment son cœur tombe dans sa culotte. J'ai dit Moi mon cœur tombe dans ma culotte parce que papa vient dans ma chambre la nuit. Elle m'a regardé sans rien dire. Et puis elle m'a dit T'as de la chance moi j'aimerais bien que mon père me raconte encore des histoires. Je l'ai regardée sans rien dire. Je suis une mauvaise fille qui comprend pas que son père veut lui raconter des histoires. Et puis Charlotte l'a dit à Fanta qui l'a dit à Kidé qui l'a dit à Sarah. Et depuis je suis la fille au papa qui vient dans sa chambre la nuit. Les filles me regardent de loin. Sans rien dire. Ou plutôt en se chuchotant des trucs à elles dans les oreilles. Encore une chose qui va pas. Les filles me parlent plus. Maintenant c'est les garçons qui tournent autour de moi. Leur ballon dans mes pieds. Et quand ils se baissent pour le ramasser on dirait qu'eux aussi me reniflent dans les plis.

Dire que le prof ne voit rien. Ni les mines des filles ni le manège des garçons. Voit rien n'entend rien sent rien. Pas même mon odeur qui a changé. Ça n'a pas l'air de le déranger. Peut-être qu'il faudrait que je lui parle. Monsieur... papa était dans ma chambre cette nuit. Mon père était dans ma chambre cette nuit. Quelqu'un vient dans ma chambre la nuit. Je dors mal la nuit. Monsieur je suis une mauvaise fille. Monsieur vous me racontez une histoire ? T'es pas folle ? Qu'est-ce qu'il va penser ? Et les filles les garçons les profs le collège ma mère mon père tout ça va leur revenir dans les oreilles je vais être la risée et je pourrais rajouter à la liste des choses qui vont pas que tout le monde se moque de moi. Fille tout ce qu'il y a dans ta tête.

Dire que si elle défonçait la cloison mon cœur ferait des bonds.

Mais non. Elle dit rien. Elle fait semblant de dormir de l'autre côté du mur pendant que son mari se glisse dans le lit de sa fille. Dire que ça dure comme ça depuis plusieurs mois. Dire que cette nuit tout va s'arrêter.

Ils ne le savent pas encore mais cette nuit tout va s'arrêter.

SORCIERE ! me disent les filles en pleine classe. Tout ça parce que j'ai écrit un acrostiche sur le mot « maltraitance ». Et elles répètent SORCIERE ! en détachant les syllabes et en me pointant du doigt avec des yeux qui roulent dans leurs orbites. Charlotte Fanta Kidé Sarah. Elles m'accusent devant tout le monde de dire des choses qu'on ne devrait pas dire. Si elle dit ça — elles disent — si elle dit ça c'est que c'est vrai et si c'est vrai il faut pas le dire il faut pas dire des choses pareilles nous les filles on doit pas dire ces choses là c'est interdit et si on dit alors on est coupable. Dire que le prof paraît abasourdi. Coupable de quoi ? demande-t-il. Mais il est vite dépassé. Comme tous les garçons qui disent rien non plus. Qui reniflent dans leur coin. Sauf Jérémy qui dit N'importe quoi !

Jérémy m'entraîne derrière son garage. Dire qu'il a regardé ce qu'il voulait voir contre un bidon d'essence qui traînait là. Ça ? Tu peux le prendre si tu veux il a dit en rigolant. C'est à mon père il reste un fond d'essence tu vas pas aller loin avec ça. Maintenant bouge pas. J'ai empoigné le bidon il a regardé ce qu'il voulait et moi j'ai fermé les yeux.

Dire que le principal m'a convoquée et qu'il est revenu sur l'incident comme il dit. Les accusations des filles et les cris de Sorcière ! Qu'est-ce qui se passe ? Le principal cherche à comprendre. Je vais leur montrer à tous qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

Maintenant. Ses pas dans le couloir la porte de ma chambre qui chante sur ses gonds une vie au bord du précipice et son apnée devant la drôle d'odeur qui règne dans ma chambre. Je l'entends renifler. Il ne comprend pas. D'où vient cette odeur ? Il ne voit pas le bidon au pied du lit. Il pense que cette âcreté c'est les plis de la petite. Il s'avance. Se penche. Me touche les cheveux. Mon lit grince sous le poids de nos corps. Ma main contre le mur. Maman...

Dire que si elle défonçait la cloison mon cœur ferait des bonds. De joie de soulagement.

Mais non. Le monde dort ou fait semblant pendant que papa est dans ma chambre. Déjà ses baisers mouillés. Il s'arrête. Il vient de comprendre de quoi j'ai aspergé mon lit. Je tourne la tête. Je le regarde à la lumière du briquet que je viens d'allumer. Son air ahuri.

Dire que ça me fait du bien de penser à ça.

Michel C. Thomas

Livre : **Je pense à vous** (Bleu autour)
Collège Jules Verne à Montluçon

Quelqu'un file à Montluçon, avec une idée de derrière

Suivi de chantier

Collège Jules Verne, Montluçon, Allier

Les collégiens : Maxence, Leslie, Laurine, Maryline, Morgan, Joana, Alexandra, Aurélie, Sophie, Thomas (x2), Julie, Seyyit, Margaux, Syndie, Antoine, Filiz, Maramou, Élina, Dila, Priscillia, Éminé.
L'enseignante : Valérie Weber

28 février 2012

On a de Montluçon une idée ouvrière, prolétaire et politique. Faudrait vérifier. Le fer acheminé par le canal du Berry, le charbon extrait à Commentry, très vieille histoire. Dunlop, les effectifs divisés par dix, ou quasiment, en peu de temps. Delbard, le voisin pépiniériste, en redressement judiciaire. Vendredi dernier, Bernadette Pesmesse, déléguée CGT des Lejaby d'Yssingeaux, est venue apporter son soutien aux salariés : « *C'est la mobilisation qui a sauvé Lejaby, il ne faut pas faiblir.* »

Faudrait vérifier, camarade. En passant, chercher au moins un écho des vieilles luttes au nom des rues, places, boulevards et impasses : Marx Dormoy, République, Rouget de Lisle, Salvador Allende, Marcel Sembat, Galilée, Paul Langevin, John Lennon, François Villon, Grève, Comédie... et rue de la Bataille de Stalingrad, dans le quartier de Fontbouillant.

On ne vérifie pas. On prend au plus court. Venant du sud, on entre dans Montluçon par le nord, desserte autoroutière oblige. On traverse Désertines sans presque s'en apercevoir. Frôlant Dunlop, on arrive par la rue Neuve dans le quartier le moins politique : rues des Cigognes, des Roitelets, des Loriots, des Rouges-Gorges, des Perdrix, des Martinets, des Goélands et des Hirondelles. Le collège Jules Verne est au 38 de la rue des Merles.

Ils sont vingt-deux (ou trois ?) des classes de 3^{ème} A et 3^{ème} B, volontaires. Certains, en 3^{ème} A, font un peu de latin, pour le reste c'est kif kif. Ils lisent *Claude Gueux*, c'est obligatoire. Ils se tiennent sur la réserve. Ils ont préparé des questions. Comment vient l'envie d'écrire, si ça prend du temps, si ça rapporte un peu, d'où vient l'inspiration et si on est content quand le livre paraît... « *Allez-vous arrêter d'écrire ?* » On voudrait y voir une inquiétude, on entend un souhait. « *Et pourquoi certains personnages n'ont pas de nom ?* » Bien vu ! J'aurais pu au moins leur donner des noms d'oiseau.

Trêve de bavardage. À eux de faire, écrire, puisqu'ils sont volontaires. Donner des « consignes », il faut bien, à la va comme je te pousse (le métier de pédagogue ne s'improvise pas — on le constate aux mines dubitatives, au renfort de l'enseignante). Raconter de courtes histoires, chacun son histoire ou en s'y mettant à deux, voire davantage. Et pour que les histoires tiennent ensemble (on pense à un recueil en fin de parcours), elles devront toutes commencer par « *quelqu'un...* ». La prochaine fois, penser à demander à ceux qui savent un peu de latin si l'on doit prononcer « *inssipit* » ou « *inkipit* »...

Un exemple pour tenter de se faire comprendre. « *J'attends quelqu'un...* » J'attends vraiment quelqu'un, il arrivera d'un moment à l'autre, il apportera... Ou bien, une attente improbable, façon Vladimir et Estragon. Ou encore, selon le ton, façon d'éconduire un importun. D'autres hypothèses. « *Quelqu'un a dû laisser la porte ouverte...* » Ils pensent à un cambriolage, au froid. « *Quelqu'un pourrait-il me donner un coup de main ?* » Moins convenu : « *J'ai vu passer quelqu'un, il portait une horloge comtoise sur son dos...* » Ils n'ont pas une idée bien précise du poids ni du volume d'une horloge comtoise. Essayer de les surprendre : « *Quelqu'un est venu par...* » Ils proposent « *par la route, par la fenêtre, par la cheminée...* » La surprise : « *Quelqu'un est venu par le grille-pain.* » Et, de là, un couplet sur Jean Tardieu, texte à l'appui. « *Vers l'année 1900 – époque étrange entre toutes – une curieuse épidémie s'abattit sur la population des villes, principalement sur les classes fortunées. Les misérables atteints de ce mal prenaient soudain les mots les uns pour les autres, comme s'ils eussent puisé au hasard les paroles dans un sac.* » (*Un mot pour un autre*, préambule). Sur la lancée, on tente : « *Quelqu'un a mordu le chien...* », « *Quelqu'un pourrait-il me dire où j'ai laissé mes enfants...* » Rappel d'une chanson de Jacques Higelin et Brigitte Fontaine : « *Cet enfant que je t'avais fait / Pas le premier mais le second / Te souviens-tu ? / Où l'as-tu mis, qu'en as-tu fait / Celui dont j'aimais tant le nom / Te souviens-tu ?* » Le nom d'Higelin ne leur dit rien... Le père d'Arthur H... Arthur

H est inconnu au bataillon. Une dernière tentative, « *Quelqu'un m'a dit...* » Ils fredonnent une complainte de Première Dame, avec un brin d'ironie.

On se quitte sur cette connivence. On se disperse par les rues aux noms d'oiseaux.

13 mars 2012

« *On écrit pour voir ce que l'on écrirait si on écrivait.* » (Marguerite Duras) Voyons voir... L'enseignante dit un prénom, c'est Maxence qui ouvre le feu. « *Quelqu'un est mort...* » Il y aura des vivants, avec Laurine, Élina, Aurélie ou Alexandra, une messagère porteuse d'une déclaration d'amour, un ami d'enfance retrouvé, des amoureux dans un coin sombre, quelqu'un qui passe au loin, « *là où les oiseaux ne chantent pas, où les arbres ne dansent pas* ». Quand il y a des rimes, ça plaît beaucoup. On ne peut rien en conclure à propos de la poésie. C'est écrit à l'impulsion, pas retravaillé, ils en conviennent. C'est court, le plus souvent, trop court, ils l'admettent. Sans souci de la contradiction, on recommande à Antoine de couper net. « *Quelqu'un m'a dit le mot bonheur. « Bonheur », ça veut dire quoi ?* » Ce qu'il dit ensuite du bonheur est très convenu. Conseil de bannir le convenu, les clichés.

L'invité se plie à l'exercice. Il avait son idée de derrière en venant à Montluçon, en imposant ce « *quelqu'un* » en incipit (j'opte pour « *inssipit* », sans vérifier)...

« *Quelqu'un pourrait-il me dire où j'ai mis Quelqu'un !? Ne me regardez pas avec cet air ahuri, l'air de dire : Il est devenu barje, il est passé à l'ouest. Je cherche Quelqu'un, le livre de Pinget, Robert Pinget. Il était là, sur la table, non je ne l'ai pas rangé dans la bibliothèque, il serait entre Pascal et Ponge, il n'y est pas. Oui, je l'ai déjà lu, qu'est-ce que ça peut vous faire que je l'ai déjà lu, je voudrais le relire. Ce n'est pas un livre très joyeux, mais très drôle, et nerveux. Nerveux comme son auteur. Je l'ai revu, Pinget, dans une vieille émission de télé sur le site Internet de l'INA (www.ina.fr) il s'entretient avec Pierre Dumayet. Il parle par saccades, avec un bon sourire, en ayant l'air de se moquer, de lui-même surtout, il fume cigarette sur cigarette, allume la suivante avec la précédente. On fumait, en ce temps-là, à la télévision. Je me souviens qu'au début du livre Pinget cherche un papier. « Il était là ce papier, sur la table, à côté du pot, il n'a pas pu s'envoler. » Il accuse la bonne, le vent, la fenêtre ouverte, la bonne surtout. Le livre fait plus de deux cents pages et, vers la fin, il n'a toujours pas retrouvé son bout de papier. Enfin, je crois qu'il ne l'a pas retrouvé, je voudrais vérifier. Il faudrait que je retrouve Quelqu'un. Il n'a pas pu s'envoler, et si vous croyez que j'ai les moyens de me payer les services d'une bonne... ! Déjà, Quelqu'un je l'avais acheté d'occas', à Paris, chez Gibert, boulevard Saint-Michel. »*

Je montre le livre, éditions de Minuit, un peu jauni sur la tranche. Évidemment, qu'un lecteur désordonné retrouve « son » Pinget ne saurait impressionner les élèves de troisième du collège Jules Verne. On y gagne quand même. On apprend que « *barje* », même décliné en « *barjot* », est très daté et même totalement hors service. On apprend un mot nouveau en guise d'équivalence : « *Ksos* » pour « *cas social* », proféré à la vitesse SMS. On pourrait épiloguer sur ce retournement ironique d'une dénomination (discrimination) institutionnelle. La langue est vivante, elle se rebiffe.

L'enseignante aussi se plie à l'exercice, obéit à la consigne. « *Quelqu'un me l'a dit...* » Et une première bifurcation : « *On ne dit jamais « quelqu'une »...* » Ça bifurque encore, au prétexte du jour où le texte a été écrit, le 8 mars : anniversaire d'un proche, journée de la femme, commémoration de la catastrophe de Fukushima... On en tire quelques leçons (la pédagogie est un métier, décidément) : la liberté que les élèves n'ont pas su prendre quand elle leur était donnée, les événements concomitants (soi et le monde), la langue, le réel... Bon, mais le temps passe... On repense au texte (trop court) d'Éminé. « *Quelqu'un regarde sa montre, parce qu'il s'ennuie, parce qu'il est en retard... Quelqu'un comme tout le monde.* »

La prochaine fois : « *Quelqu'un dans la peinture* ». Quartier libre à partir de trois tableaux : *Le meneur de cheval nu* de Picasso (1906), *La fontaine de l'oubli* de Rebeyrolle (dans la série *Le sac de Mme Tellikdjian*, 1983) et *Pluie, vapeur et vitesse* de Turner (1844). En option, en consigne de recours : « *Quelqu'un sur la photo* », photo au libre choix de chacun. L'enseignante a projeté les tableaux sur grand écran. La technique a ses limites, Turner est amputé, on ne voit pas le lièvre qui court devant la locomotive sur la ligne du Grand Ouest. L'invité désordonné se dit qu'à leur place il chercherait la bête.

À la prochaine, après les vacances.

24 avril 2012

« Un mot plus un mot peuvent faire une phrase mais si le cœur n'y est pas à quoi bon ? Ou bien. Efforcez-vous de faire des phrases sans cœur, il s'y mettra. » Robert Pinget, *Taches d'encre*.

On file à Montluçon sous des giboulées de mars reportées en avril. Pluie, autoroute et vitesse, sans lièvre qui court devant. On file au collège Jules Verne voir si, mot après mot, ils ont fait des phrases, si, ténacité aidant, le cœur s'y est mis.

Picasso prend de vitesse Turner et Rebeyrolle. Amélie leur trouve le regard fier, au cheval et son meneur, « *comme si quelque chose méritait leur attention* ». Antoine part à leur rencontre grimé sur un cheval blanc. Syndie, avec des mots en plus, aurait pu dire quelque chose d'intéressant à propos de l'obéissance de la bête à l'homme ou de leur commune détermination. « *Le regard et le geste suffisent (...)* *Le garçon tient le cheval sans le tenir.* » Avec quoi, au fait, pourrait-il, devrait-il le tenir ? « *Une laisse* », dit quelqu'un. On rit, « *la laisse c'est pour les chiens* ». On cherche le mot juste : harnais, licol, longe... Priscillia soutient que l'attelage nu va à la mer et qu'il en sera régénéré. Ils ne sont pas demandés d'où ils venaient, ce qu'ils fuyaient, peut-être, dans un tel dénuement.

La fuite, c'est l'affaire de Rebeyrolle, le sac lâché dans un fatras d'eau et de ciment. Laurine y voit du désespoir, des forces à bout, elle parle du sac comme d'une personne. Éminé dit qu'il y avait une photo, des souvenirs, des billets dans le sac. Tout sera trempé par l'eau qui dégorge de la gouttière... On se demande, est-ce bien une gouttière ? Il faudrait vérifier dans un dictionnaire. À quelques soupirs, on devine que Larousse et le Petit Robert ont pris un sacré coup de vieux. « *On ferait mieux de regarder sur Internet.* » On subodore que Littré est totalement hors service, « *HS* » en langage texto. On vérifie quand même dans le lourd Larousse tout en papier qui complique à plaisir. « *Gouttière* », canal demi-cylindrique au rebord du toit, mais aussi fuite dans la toiture, mais encore appareillage pour immobiliser un membre en cas de fracture... On s'éloigne. On tente « *chéneau* », conduit qui longe le toit, recueille les eaux de pluie et les amène au tuyau de descente... On se rapproche. (Aparté : Le vieux Littré polémique avec l'Académie à propos de l'accent aigu au prétexte que « *chéneau* » est une dérivation de « *chenal* » – HS, on vous dit.) Au bout du compte, les billets seront tout mouillés, irrécupérables, probablement.

Il ne fait pas meilleur temps chez Turner. Vu par Leslie, le train à vapeur devient une sorte de TGV. Mais, tous en conviennent, son texte est BTC (beaucoup trop court). Thomas use de l'imparfait et du passé simple, il décrit, il parle de nuages qui passent sur un fond de ciel bleu. On doute. On vérifie sur Internet (le vieux Littré ne saurait en faire autant). Thomas l'admet : le ciel n'est pas aussi bleu que dans son souvenir. Et puis il y a cette embellie, des mots à la suite, toute une phrase que Sophie dit dans un souffle : « *Un énorme bruit étouffait l'écho de la nature dans le brouillard qui faisait disparaître le paysage.* » Du coup, on en vient à parler de Munch, du *Cri* qu'aussitôt on peut voir (grâce à Internet, savad'soi). On apprend toute l'histoire : « *Je marchais le long de la route avec deux amis. Le soleil se couchait. Soudain, le ciel devint rouge sang. J'ai fait une pause, me sentant épuisé, et je me suis appuyé contre la grille. Il y avait du sang et des langues de feu au-dessus du fjord bleu-noir et de la ville. Mes amis ont continué de marcher, je suis resté là, tremblant d'anxiété. J'ai entendu un cri infini déchirer la nature.* » Et un « *fjord* », qu'est-ce que c'est ? Si on avait le temps, on demanderait à Larousse.

On n'a pas le temps. Il faut penser à un titre pour le recueil. Et pourquoi pas *Quelqu'un, genre Ksos* ?

On n'a pas le temps. L'invité leur laisse, en guise d'adieu, en catimini, trois ou quatre phrases (avec ou sans cœur, c'est à voir) : « *Quelqu'un vient par le chemin des contrebandiers, il est habillé de noir. Quand il frappe à la porte, il est habillé de rouge. Quand il s'attable, il enlève son chapeau. Quand il va se coucher, il éteint la lumière. Quand il dort, ses habits dorment aussi, rouge et noir, sur la chaise. Quand il se lève, il remet son chapeau. Quand il s'en va, on le regarde s'en aller, on fait signe de la main, on le regarde longtemps, il n'est plus qu'un point rouge dans le lointain, au bout du chemin des contrebandiers. Quelqu'un dit qu'il a oublié son manteau noir, mais il est trop tard pour le rattraper.* » L'invité est venu sans chapeau et le gilet rouge c'est bon pour Théophile Gautier. Quand on ne le voit plus, l'invité, il fait peut-être comme Pinget le nerveux, il enchaîne deux cigarettes d'affilée.

Mona Thomas

Livre : **Comment faire une danseuse avec un coquelicot** (Champ-Vallon)
Collège Louis Pasteur à Tours

PREMIER JOUR

Le Collège Louis Pasteur est situé au large de la gare, au fond des « Sanitas », une vaste enclave de ciment et béton, une « île » sans commerces, sans jardins et sans pour ainsi dire d'arrêts de bus. Un immense quartier balisé par des tours et où on parquait autrefois les lépreux, d'où le nom lié à santé, sanitaires, dit Mme la Proviseure qui souhaiterait que le site soit rebaptisé. Ce serait, dit-elle, une première mesure de reconsidération du collège. Des familles de chômeurs vivent ici, dit encore Mme la Proviseure. Des mères seules élevant leurs enfants et des familles en transit qui dans l'attente d'un logement, d'un travail, restent là un moment avant de repartir pour une nouvelle destination.

Que la classe ait élu le CDI pour recevoir l'écrivain est une bonne chose. Nous sommes ensemble parmi les livres. Des quinze élèves, plus âgés qu'ils ne le devraient, la plupart ont redoublé, certains deux fois. Ils se sont installés sur les six tables rondes, filles et garçons bien distincts avant le second regroupement par couleur de peau et « pays d'origine ». Le Maghreb, l'Afrique noire, les Blancs. Une entorse : l'unique garçon blanc est assis avec les quatre autres garçons.

Celui de mes titres qui a été choisi, *Comment faire une danseuse avec un coquelicot*, est un livre composé en séquences plus ou moins brèves et qui fait la part de l'amour de la lecture et du jardin à travers *Le Seigneur des Anneaux* de Tolkien. Traversant les saisons, en Bretagne, je lis ce grand roman à mon fils qui a dix ans, je fais un jardin et compose cet éloge de la métamorphose. Tout va l'amble, lecture et jardinage et écriture.

Deux filles qui ont lu le livre poseront deux ou trois questions. Des garçons, un seul dit avoir « regardé, comme ça ». Leurs interrogations tournent toutes autour du jardinage et de la nature. On sent une attente — même floue —, l'enseignante et la bibliothécaire ont bien travaillé avec les élèves qui paraissent plutôt attentifs mais sur un fond d'hostilité passive, souvent. Parfois un soupir de lassitude. Après que les deux filles qui ont lu mon livre ont écouté mon commentaire et repris la parole pour l'une, c'est le silence à nouveau. Je souris, les enseignantes aussi.

Amélia Leray, la professeur de français, me dira à trois reprises comme elle est contente de m'entendre donner consignes et recommandations quant à la clarté de l'écriture, présentation, importance de la datation, du nom... qui sont les siennes tout au long de l'année, et comme elle voit que les élèves écoutent ces vieilles lunes d'une oreille neuve dès lors qu'elles sont dites par quelqu'un d'extérieur, avec une autorité toute différente de celle du professeur.

Autre dimension révélatrice de la présence de l'écrivain, présence du dehors : à un moment de cette première rencontre, je leur demande ce qu'ils lisent. Il aurait fallu demander plutôt s'ils lisent. Le silence s'installe, je m'efforce de sourire et de garder le sourire. Je dis, sincère, Pourquoi lire, après tout ? C'est vrai, ça, pourquoi lire ? Cindy cite un nom américain qu'elle prononce n'importe comment sur Facebook. « Je lis ça, madame, c'est bien ». Un garçon proteste « Je lis la Répu ». Le journal, c'est ça ? « Ouais ». C'est Nicolas, invité à la table des garçons issus de l'immigration.

Bonnes réactions et vive participation à ma proposition d'écrire et de décrire une photographie de soi avant l'âge de dix ans. J'expose les trois pistes qui s'ouvrent, trois possibilités du réel le plus observé à l'imaginaire pur en passant par la réécriture de ce que l'on observe, on écoute et chacun s'y met tranquillement.

La lecture à voix haute, plaisir et épreuve tous ensemble, résultat en échange continu, est toujours un moment fort d'exposition de soi. Le fruit de cette première proposition d'écriture forgée pour ce jour étonne beaucoup Sihem : Alors c'est moi, j'ai fait tout ça !

Katleen fait littéralement jouer la guitare de sa maman disparue. Guitare qui sera présente dans chacun de ses textes, un leitmotiv dont elle découvre combien il « rend bien ». Katleen ose beaucoup, le rose aux joues pour la lecture à voix haute, la première émue de découvrir à tous, en lisant, ce qu'elle a écrit.

J'expose plus avant en quoi il est important de lire soi-même et les nombreux bienfaits que l'on retire d'un exercice dont je ne cache aucune des difficultés.

« Mon pays c'est mieux », a écrit El Assiraoui récemment arrivé de la Barbade. Ce grand garçon voûté parle sans articuler comme s'il gardait les mots pour lui alors qu'on lui sent une gêne à les mal dire. Raison de plus pour lui demander de lire, mais doucement et après que l'on ait ensemble remis son texte d'aplomb. Les pages sont mieux, je dis. Il acquiesce, tête baissée. Le ciel.

Mh.

L'école est mieux.

Il lève la tête, me regarde en souriant, interrogateur, paisible. Je sais. Lui aussi. Je devine sans qu'on me l'ait dit que quelque chose n'a pas marché, là où tout est mieux, et je n'ai pas besoin de savoir ce que j'apprendrai plus tard. Il va lire son texte, il serre les poings. On lit sauf si vraiment on ne veut pas, je dis. Mais vous savez à présent pourquoi c'est important de lire soi-même.

Je reviens aux livres qu'on ne lit pas, aux surprises magnifiques qu'on se réserve pour plus tard, quand le goût de la lecture viendra... alors contre toute attente, des titres fusent, dans une ambiance légèrement indignée. J'ai lu *Les enfants rois*, madame. *Le monde attend derrière la porte ! La Vénus d'Ile ! Les trois Mousquetaires !*

Je sentais bien qu'on me cachait quelque chose, je dis en demandant de m'en exposer davantage. Un petit résumé qui ne se fait pas attendre, puis encore un et un autre. On rit beaucoup aussi, les élèves ont beaucoup à dire et dans ce forum spontané, je vois l'air ravi et étonné des deux enseignantes. Plus tard les deux professeurs diront C'est fou, ils ont cité exclusivement des titres qu'on leur avait conseillés, autour desquels on avait fait un travail important et c'est le premier et seul retour qu'on en a eu, ce que vous avez provoqué là.

Une seconde proposition d'écriture donne de bons résultats, la lecture des textes à voix haute provoque de nombreux mouvements, spontanés, de réécriture. Timidité, hardiesse et beaucoup de bonne volonté se combinent pour conduire le travail dans le bon sens. Un certain, beau, mouvement courageux qui entraîne le petit groupe dans son ensemble. On lira demain les textes pour lesquels le temps a manqué. Quand est-ce que vous revenez, On vous revoit demain, c'est sûr ? Clôture cette séance intense.

Qu'un écrivain en visite soit le maître du jeu s'impose doucement, une réalité en décalage avec les rencontres qui se passent d'ordinaire dans la salle du CDI, aux dires des professeurs. Amélia, la professeur de français comme Nadia, la documentaliste-bibliothécaire, assises parmi les élèves, ont joué leur partie avec beaucoup de plaisir et d'intérêt, tout en aidant les élèves qui les sollicitent facilement. Elles participent au même titre que les élèves, détentrices seulement d'un savoir d'expertise à partager mais, disent-elles, « sur un niveau à égalité dans l'atelier. »

DEUXIÈME JOUR

Je vois les visages, j'entends les voix, on est contents de se retrouver, le nous de l'atelier. En se quittant hier, j'avais dit que je resterais à Tours ce soir. Pour cet après-midi, pouvait-on m'indiquer ce qu'il y a à voir à Tours, à visiter de bien ou de différent que les lieux où je peux me rendre de connaissance. Sofiane me recommande de beaux graffitis sur le petit pont, juste après le collège. Alison m'indique un jardin à côté du collège aussi, mais près du terrain des sports. À la caserne des pompiers, dit Nicolas, il y a une tour avec une horloge, c'est bien. Samrah m'annonce que le marché en plein air place Saint-Paul a lieu les vendredis et mardis. Un vrai marché, dit-elle, c'est trop bien. Saddam trouve que pour les Bowlings du centre commercial L'Heure Tranquille, ça vaut le coup de prendre le bus. Ils ont tous pris des notes.

Cindy entretient avec Maoudé une complicité qui les enferme toutes deux dans un duo de mauvaise humeur rejetante vis-à-vis du groupe et des trois adultes, surtout. Les fou-rires et les petites réflexions peu amènes pendant que leurs camarades lisaient à voix haute hier ont achevé de me convaincre. Cindy s'assiera donc à la table de Katleen et Laura. La participation active et intéressée des deux filles s'en ressentira immédiatement, avec un grand bénéfice pour chacune : plus joyeuses, avec un vrai travail et une attitude en éveil à ce qui les entoure.

Je propose de décrire une situation où on s'est senti étranger, étranger chez soi, si possible, à la maison, dans un contexte familial, au milieu des siens, mais dont tout à coup on se sent exclu. Tous semblent réfléchir profondément. Je m'approche de l'élève qui m'interroge

du regard, je précise des points, individuellement. Curieusement, Milda et Sofiane, à deux endroits opposés de la salle, sans se consulter, se dirigent vers la grande étagère de livres et en choisissent un après avoir longuement cherché. Ils retournent à leur place le livre en main, l'ouvrent à la table et écrivent et ne demandent rien. Chacun travaille à son texte avec une concentration impressionnante.

Des textes forts, cruels, révèlent bientôt des aspects difficiles et beaux et pleins d'espoir de la vie de chaque adolescent ici. Katleen donne un témoignage de ce que c'est de passer d'un petit collège à une structure plus importante. Ne pas savoir dans quelle salle on a cours quand on est dans son collège familial n'est pas grave, mais dans un établissement où on vient d'arriver, « quel cauchemar, cette sensation de froid ». Cindy parle des gens dans le bus qui vous regardent comme se demandant, C'est qui, elle ? La famille et la bande, rire, pleurer, l'exil de la pension et le mot qui a fait se sentir étranger en face de quelqu'un que l'on croyait proche inconditionnellement. Laura évoque en peu de mots l'écart où l'on « tombe » quand on est d'un avis différent de ses amis. Faïza, très sûre d'elle hier, une des deux ayant lu — et bien lu — mon livre, consciente de son bon niveau de français, studieuse et appliquée, accuse une légère baisse de tonus due à la mise à niveau de ses camarades qui se piquent au jeu et donnent crescendo leur meilleur. Un peu d'aide et d'encouragement suffisent pour surmonter le vacillement et retrouver la belle confiance.

Cette proposition est difficile, délicate, mais je l'ai forgée il y a douze ans pour des élèves d'une classe relais et je la donne au collège des Tarterets aussi bien qu'à Sciences-Po quand suffisamment de confiance s'est installée et que le groupe existe comme une unité liée par le goût du jeu de l'écriture.

Yannick qui avait aligné de pauvres segments de pas-tout-à-fait phrases hier a démarré lentement et s'est même arrêté avant de repartir de plus belle. Il lit bien, s'efforce sur ma demande renouvelée de parler haut et clair et à la fin, offre à la ronde un grand sourire. « Quelque chose » a été vaincu. Le moment de la lecture à haute voix est un geste d'offrande, cette fois. On donne de la voix et ceux qui sont là reçoivent. Il y a parfois un sourire.

Sofiane, quelque temps stupéfait devant la proposition, finit par écrire : « Je me sens étranger quand je connais personne ». Nicolas se sent étranger à Chinon, il oppose sa famille actuelle où il se sent méconnu et ne suscitant pas le moindre intérêt, à la famille qui l'attend, un corps de pompiers de Marine à Marseille. Il l'écrit avec une audace dépouillée. Droit. Il lit avec dans la voix un beau défi qui impressionne autant l'auditoire que la guitare de la maman de Kathleen ou les souvenirs d'une adolescente de 1968 révélés par Nadia la documentaliste. On sentira à la fin une onde de sourire, de grande douceur, parcourir notre assemblée. Tous ont travaillé et tous sont encouragés.

Il reste trois minutes, je propose un motif rapide auquel chacun souscrit aussitôt, amusé du mystère qui s'y trouve représenté. On rit en lisant, on lit en riant.

TROISIÈME JOUR

Le rythme est pris, tout commence d'emblée par une proposition d'écriture, que quelque chose dont on a lieu d'être fier soit accompli. Maintenant et avant tout, une expérience tangible et à partir de laquelle il sera possible d'aller plus loin. Ou ailleurs.

Le temps passe aussi vite que pour les deux premières séances, mais il est parfaitement rempli et sans temps mou. On veut beaucoup, on sait qu'il y a une fin, on a envie de bien jouer et donner son maximum. J'évoque la possibilité de réaliser un Recueil, le Recueil de leur Atelier. J'en expose la marche à suivre, les actes et les effets. Le devenir, aussi. Écoute attentive ponctuée d'un sourire content parfois.

J'ai proposé plusieurs « Je me sens » en série, en liasse. Les choix sont très différents. La professeure documentaliste Nadia crée l'évènement en lisant le paragraphe de son texte : « Je me sens aimée quand les élèves me disent qu'ils ont aimé un livre dont je leur ai parlé ». Le lien est immédiat avec les deux premières séances, mais surtout la déclaration vaut reconnaissance et touche au cœur. Chacun sait ici que tous lisent et aiment ça. Il y a eu accomplissement du cycle complet. Grands sourires, mouvements contents de pieds et de mains, émotion palpable. Et l'impression, surtout, que chaque participant, chaque élève, chaque adolescent est concerné.

Après une nouvelle proposition redoublée, la séance de lecture à voix haute sera à présent, non plus des textes que l'on a composés, mais de mon livre *Comment faire une*

danseuse avec un coquelicot. Maintenant que je connais mieux chacun des participants, j'ai choisi des séquences plus ou moins brèves en fonction de leurs capacités.

El Assiraoui lit comme je le lui ai demandé une des dernières séquences qui commence par une énumération des différentes sortes de billes que mon jeune fils a rangées. Au début El Assiraoui est à peine audible et mange les mots, mais il prend très vite de l'assurance et lit parfaitement bien. Une fille lui dit, Ben tu vois ! Il y a des rires de gentille connivence. El Assiraoui sourit aussi et on le voit nettement se redresser. C'est un exploit ! lui dira la professeur de français.

Avant de sortir, Nadia me tend un exemplaire de *Comment faire une danseuse avec un coquelicot* à signer pour le CDI. Des élèves me demandent à nouveau quand je reviens à Tours, en attendant une dédicace soit sur la page de garde de mon livre soit sur une page de leur cahier de textes. J'essaie d'être à la hauteur.

Madame la Proviseure me reconduit à la gare, curieuse de la façon dont se sont déroulées les séances. Je suis passée devant le CDI tout à l'heure, dit-elle, j'ai entendu des rires. Ce sont des enfants qui rient peu, vous savez.

Sofiane a écrit de courts textes très drôles, je dis. Très appréciés de tous. Sofiane ? dit-elle, surprise.

Bientôt Madame la Proviseure parle des difficultés de fonctionnement qui entraînent des souffrances d'élèves, lesquelles seraient bien plus terribles encore dans un collège de plus grande taille vers quoi on pousse les petites structures comme celle où je viens de passer trois sessions fortes et émouvantes. Tous ont écrit, tous savent lire tant soit peu à voix haute et tous ont appris du livre.

Tanguy Viel

Livre : ***L'Absolue perfection du crime*** (Minuit)

Collège Bégon à Blois

Dans le cadre de cet atelier, nous avons choisi avec l'enseignante Mme Henri-Capponi, de faire travailler les élèves par deux. Chaque petit groupe ainsi constitué a d'abord élaboré un « scénario » dont nous avons établi les contraintes préalablement. Mme Henri Capponi a donc pu faire travailler les élèves sur le choix d'un événement qui pourrait servir de pivot au texte, avant même que j'intervienne. Elle leur a notamment fait relever différents faits divers dans les journaux. La contrainte principale était en effet de centrer la petite histoire qu'on raconterait sur un événement réaliste et dont la factualité permettrait une chronologie évidente et concrète des choses. Il s'agissait surtout d'éviter certaines complications et de ne pas perdre trop de temps autour du scénario. Nous avons donc soigneusement évité les récits trop psychologiques où l'événement serait dans le cœur des personnages (douleurs, ruptures, etc.), de même que nous avons essayé d'écarter autant que possible les premières impulsions d'imaginaire adolescent souvent tourné vers la science-fiction ou le manga. De là, l'intérêt de trouver dans la presse un fait divers (incendie, bagarre, accident, braquage, etc.) qui permette de trouver rapidement l'argument.

La seconde contrainte était plus formelle : il s'agissait de faire que les deux élèves soient les deux voix qui puissent porter et raconter l'histoire, c'est-à-dire qu'ils deviennent les deux personnages, en deux monologues qui seraient comme deux versions des faits. C'est ici une forme modeste et miniaturisée de ce que Faulkner a mis en place dans ses romans polyphoniques et qui depuis est presque devenu un genre à part entière, où l'histoire n'est que la rencontre de monologues qui se croisent. Nous avons donc dû beaucoup insister sur l'incarnation d'une voix : cela signifiait se mettre dans la peau d'un personnage, et avoir vécu l'événement. Cela signifiait également, une fois l'argument trouvé, la nécessité d'établir avec précision les lieux et circonstances de l'action. Nous avons beaucoup insisté sur l'importance du détail et du décor, de la météo, de l'architecture, des objets, tout ce qui donne vie à une scène. Tout cela en quelque sorte, c'était l'étape « scénario et repérages ».

Mais ensuite, il fallait passer au « tournage », c'est-à-dire à l'écriture. Nous avons donc travaillé à partir d'une notion cinématographique très simple, qui est le « plan-séquence », jusqu'à ce qu'ils soient capables de définir précisément le segment du récit qu'ils vont raconter (où et quand chacun commence et où et quand chacun termine). Mais encore fallait-il qu'ils sachent bien qui raconte, c'est-à-dire qui est le personnage, dans quel état est-il (autrement dit, pourquoi il raconte : est-il en colère ? amusé ? a-t-il peur ? est-il coupable ? surpris ? regrette-t-il ?), combien de temps après l'événement raconte-t-il ? Autant de problèmes d'énonciation que nous avons dû résoudre, apprécier et soutenir au cas par cas. Une fois tout cela clarifié, on pouvait se lancer dans l'écriture.

Selon l'état d'esprit de chaque personnage et, partant, de chaque élève, nous avons essayé d'encourager des écritures plus ou moins sèches ou nerveuses, lyriques ou factuelles. Mais dans l'ensemble, nous avons poussé à travailler la phrase longue, virgulée, qui s'apparente peut-être avec le plus d'évidence à l'oralité du monologue. De même, nous avons insisté sur l'usage du passé composé, qui d'une part donne de la chair et de la présence au récit, d'autre part pouvait aider à faire le récit minuté, précis et détaillé des événements. Ici aussi, la comparaison avec le cinéma nous a beaucoup servi pour leur faire approcher la fabrication des images par le détail mais aussi pour échapper à la définition psychologique des personnages par eux-mêmes. Il fallait sans cesse insister sur l'atmosphère, la perception des lieux et de l'espace. Pour continuer la métaphore cinématographique, ce fut vraiment le travail de la « mise en scène ».

Une fois les textes écrits, Mme Henri-Capponi et moi-même les avons saisis sur ordinateur et proposé de travailler directement sur l'écran lors de la dernière séance. Celle-ci consistait principalement à faire du « montage », d'abord en apprenant à se relire et traquer les maladresses ou répétitions, c'est-à-dire en apprenant à couper son texte, ensuite, en essayant de monter ensemble les deux voix, les deux points de vue dans chaque groupe. Les monter, c'est-à-dire les interpoler, de sorte d'obtenir des effets rythmiques et dramatiques plus

forts. Il s'agissait donc d'être capable de diviser chacun son texte en paragraphes et de pressentir dans quel ordre chaque monologue devait intervenir pour raconter au mieux leur histoire commune. J'ai longtemps craint que cette étape fût hors de portée d'une classe de quatrième mais c'est tout le contraire : si la règle du jeu est délicate à exposer, une fois comprise c'est pour eux à la fois simple et visiblement ludique. Dans une dernière demi-heure, nous avons même eu le temps de lire à haute voix une partie des travaux réalisés, moment très émouvant et qui permettait de sentir collectivement le travail accompli.

C'est la deuxième année que je m'inscris dans ce dispositif de « À l'école de l'écrivain », et je tiens à noter pour la seconde fois l'engagement fervent de l'enseignante, qui a ici su consacrer les heures qu'il fallait entre les séances pour que tout ce travail s'accomplisse en quelques semaines.

Anne-Constance Vigier

Livre : ***La Réconciliation*** (Joëlle Losfeld)

Collège Nelson Mandela (anciennement Mont Vallot) à Elbeuf

Compte-rendu d'une deuxième expérience à Elbeuf (76)

L'enseignante et moi avons senti, tout au long de l'année dernière, s'instaurer une certaine complicité, un réel plaisir à collaborer ; c'est donc tout naturellement que nous avons demandé à continuer dans le même contexte — à un changement majeur près : l'ensemble de l'établissement devait emménager dans ses nouveaux locaux à la rentrée 2011.

Je suis revenue en janvier 2012 dans un collège tout neuf, rutilant, pour le nom duquel on a fait le choix insolite (ou pas assez insolite du tout, c'est selon) de Nelson Mandela.

Mandela ! Voilà qui me renvoie à *Sarafina*, cette très dure comédie musicale que j'ai un jour montrée à mes enfants en toute candeur, sans soupçonner un instant la dureté de ses scènes de torture.

Mais nous voici au calme, arpentant des couloirs étrangement déserts, peints de vert anis ou de bleu lavande (lino assorti, s'il vous plait) et aveuglants de soleil. Une forme de réussite architecturale qui semble rendre les élèves encore plus nerveux – le lien de cause à effet n'étant cependant pas établi.

Première consigne :

En première approche, je leur ai demandé de dresser une liste des adjectifs que leur inspiraient les atmosphères comparées de l'ancien et du nouveau collège. Car on n'abandonne pas tous les jours un bâtiment décati et surdimensionné des années soixante-dix pour une construction toute neuve, harmonieuse et lumineuse. Hésitations dans le groupe. Silences. Quelques mots passe-partout jetés sur les feuilles. J'en ai déduit que cela ne leur inspirait pas grand-chose. Il aurait fallu, peut-être, retourner sur les lieux à l'abandon, prendre le temps de ce parcours. Je crois savoir que certains élèves avaient fait, en 2010, le chemin dans l'autre sens, invités à coiffer des casques pour pénétrer sur le chantier de construction.

Deuxième consigne :

L'an dernier, certains avaient été surpris que les expériences d'écriture proposées se réfèrent aussi peu au livre (*La Réconciliation*) qu'ils avaient tous lu, l'enseignante ayant fini par organiser des séances de lecture en classe pour s'en assurer. Je suis donc, cette année, rapidement revenue à ce texte, sur lequel nous avons eu des échanges un peu moins entachés d'incompréhension que l'an dernier (où beaucoup d'élèves avaient manifesté une surprise outrée à l'idée que l'on puisse être en conflit avec l'un de ses parents — là, j'avoue que je n'avais pas caché mon propre étonnement). Puis nous nous sommes mis à l'écriture.

Vous êtes un des jumeaux adolescents. Vous êtes partis pour ce stage de capoiëra sur l'île de Gorée, avec une idée plus ou moins précise de ce qui attend votre mère en votre absence. Vous allez lui écrire un courrier électronique, fait de banalités, à travers lesquelles peuvent s'exprimer votre inquiétude à son égard, et, pourquoi pas, votre soutien. Vous racontez donc votre quotidien, sans oublier de décrire les photos que pourriez insérer dans le message (paysages, etc.).

Les travaux ont bien exprimé la banalité de ce quotidien exotique, mais pas l'inquiétude d'avoir laissé une mère dans une situation difficile.

Troisième consigne :

Vous êtes un des jumeaux. Vous faites un portrait imaginaire de ce grand-père que votre mère vous a toujours empêché de rencontrer et duquel vous avez peut-être fini par vous faire une

idée assez précise. Vous commencez chaque phrase par : « J'imagine que... » (J'ai donné de nombreux exemples, pour les rassurer et leur permettre de varier).

Ou bien : le même exercice dont vous êtes vous-même le protagoniste et faites un portrait imaginaire de quelqu'un, dans votre famille, que vous jugez ne pas avoir assez connu.

Un jeune d'origine algérienne noircissait furieusement son cahier, entreprenant de faire le récit des combats que son grand-père fellagha avait menés dans la montagne. Malheureusement, ce texte n'a pu être collecté, peut-être a-t-il préféré le garder pour lui ?

Plusieurs travaux très beaux, inattendus. Pour beaucoup, l'odeur imaginée de ce grand-père tenait une place centrale. J'espère qu'ils en conserveront une trace quelque part.

Quatrième consigne :

Quelques exercices d'improvisation, par deux, devant le reste de la classe.

Vous êtes les jumeaux et votre séjour à Gorée s'achève. Vous ne savez pas si votre grand-père sera encore présent chez vous à votre retour. Vous vous demandez s'il faut ou non lui rapporter un cadeau d'Afrique. Vous n'êtes pas d'accord et argumentez.

Trois duos ont bien voulu se prêter au jeu, mais il aurait fallu leur laisser plus de temps pour que le naturel et la fluidité reprennent le dessus.

Atmosphère :

Une atmosphère plus tendue cette année, avec une élève dont on a, deux fois sur les trois, appris l'absence avec soulagement. Et un public essentiellement absent à ce que je pouvais leur dire. La lecture semble à ce point éloignée de leur monde qu'on se demande par quel miracle ils pourraient s'en rapprocher. Certains m'ont dit qu'ils n'aimaient pas lire, d'autres qu'ils ne savaient pas lire. Au-delà du plaisir que leur procure indéniablement ce type de provocation, j'ai pris toute la mesure de l'exotisme que je pouvais représenter pour eux — quelle idée de s'adonner à un labeur ingrat comme celui-là, qui ne rapporte même pas d'argent ! Mais nous avons aussi bien ri ensemble.

Doutes :

Daniel Pennac suggère que le verbe *lire* ne saurait se conjuguer à l'impératif ; je ne suis pas loin d'étendre ce point de vue au verbe *écrire*. Que peut représenter ce type de proposition, pour ces enfants pour la plupart absolument rétifs à l'univers imprimé, sinon une contrainte supplémentaire, à peine différente de celles qui constituent leur quotidien de collégiens ? « Madame, c'est noté ? » demandaient-ils encore avec appréhension à la dernière séance.

Nouvelles :

Peu après ma dernière visite à Mandela, je me suis trouvée projetée dans un tout autre univers, celui de ma première résidence d'écrivain. Et, de là-bas, je me suis souvenue d'eux, de la carte délicieuse sur laquelle les uns et les autres avaient laissé d'aimables saluts, de brefs témoignages de gratitude. Je leur ai alors, du fond de ma retraite, envoyé de mes nouvelles, souriant à l'idée de leur perplexité devant la description de cette expérience que j'avais choisie. Leur enseignante m'a affirmé qu'ils avaient été extrêmement touchés par ce geste. Les uns et les autres garderont donc de tout cela un grand souvenir, sans doute plus lié à l'aventure humaine qu'à la littérature.

Fabrice Vigne

Livre : **TS** (L'Ampoule)
Collège à Lubersac

Pour la quatrième année et, fait nouveau, pour la seconde année consécutive au même endroit, je rends compte de ma série de rencontres avec une classe de 4^{ème} dans le cadre de l'opération « À l'école de l'écrivain, des mots partagés ».

Ce retour en un même lieu, le collège de Lubersac (Corrèze) est dû à la demande expresse de l'établissement lui-même, en la personne de sa documentaliste, Sandrine Chabrilangeas. Outre l'aspect économique (mes livres étant *déjà* dans les murs depuis un an), je prends cette relance comme une preuve que mon action de l'année précédente a laissé de bons souvenirs (à la documentaliste, tout au moins...). Cela est certes flatteur, mais je ne peux m'empêcher de regretter par certains aspects cette répétition, d'abord parce que, je le répète, Lubersac est bien loin de chez moi (12 heures de train, ce qui oblige à passer une nuit sur place et entraîne des frais sur deux jours chaque fois que l'on intervient deux heures) ; ensuite parce que je crois bon, en principe, de varier les rencontres, et ce pour les deux tenants. Pour les écrivains en mission, il est préférable de découvrir à chaque fois un nouveau visage du paysage éducatif français, varier l'auditoire pour remettre en question ce que l'on est en train de dire ; pour les collègues, il est plus enrichissant de renouveler d'une année sur l'autre les discours entendus sur la littérature (qui sont si nombreux). Mais j'y suis retourné de bonne grâce puisque, si le lieu et le cadre étaient les mêmes, les enfants étaient bien entendu nouveaux... Du reste, l'un des bons aspects de ce *bis* (car il y en a aussi) a été, à l'heure de la récré, de saluer ceux de l'an dernier et d'échanger quelques mots avec eux sur leur année en cours, et sur ce qu'ils avaient retenu de nos débats antérieurs.

Quoi qu'il en soit, je peux sans vergogne copier-coller certaines phrases rédigées lors de mon rapport 2011 (consultable sous ce lien : <http://www.fonddutiroir.com/Docs/Lubersac.pdf> pour mémoire), puisque le constat sociologique n'a pas bougé — et si cette redite prend des airs de routine, ma foi ce sera fidèle à certaines de mes impressions sur place. Je cite :

Tous les collèges inscrits dans le dispositif ont en commun d'appartenir aux réseaux « ambition réussite » qui visent à soutenir des élèves a priori peu lecteurs et en risque de décrochage, quelles que soient les raisons sociologiques de leurs fragilités. En l'occurrence, les facteurs de leurs lacunes, toutes relatives au fond, en matière de lecture et d'écriture, sont plutôt liés à un niveau général modeste, à un manque d'appétence pour la chose culturelle, et sans doute à l'enclavement rural, quelque peu éloigné des courroies de transmission de la fameuse « démocratisation artistique ». (...) J'ai eu à faire à des enfants certes peu versés dans la littérature, mais réceptifs, curieux de ce que j'avais à leur dire, avec qui le contact était possible, ludique, respectueux à double sens (...) Les rencontres se sont donc, en deux mots, « bien passées », et avant tout grâce aux deux personnes-relais du projet dans le collège, la professeur de français, et la documentaliste Sandrine Chabrilangeas, que je remercie et salue, plus convaincu que jamais que le travail préalable est indispensable à une rencontre scolaire fertile.

Cependant, un élément important a changé entre temps : l'enseignante. Celle avec qui j'ai travaillé cette année est Guylène Moulinier (cf. *infra*, en annexe, son témoignage sur l'expérience), et qui a orienté l'atelier d'écriture dans une nouvelle direction.

Le travail prenait appui sur mon roman *TS* (éd. L'Ampoule, 2003), et les trois séances, d'environ trois heures chacune, se sont déroulées comme suit.

- Première séance : lundi 23 janvier 2012.

La séance inaugurale est, selon l'habitude, un *one man show* au cours duquel je me présente, je raconte mes livres, je réponds à leurs questions, je m'efforce d'expliquer ce que je cherche en écrivant, je théâtralise un brin en lisant des extraits — de *TS*, le livre qu'ils sont censés

connaître, mais que seulement une poignée d'entre eux a réellement lu. Cette entrée en matière vise à présenter l'écriture comme un *travail* et non comme une activité surnaturelle ou surannée, un simple travail, toujours recommencé, pas forcément à leur portée mais en tout cas intelligible par eux en tant que tel. La démarche porte ses fruits, puisqu'il s'en trouve toujours un ou deux pour dire « Ah, d'accord... Dans ce cas je vais finalement le lire, votre livre, votre lecture à voix haute m'a donné envie. » Bon.

- Deuxième séance : lundi 2 avril 2012.

Cette fois, ce sont eux qui se mettent au travail. La classe se partage en groupes de quatre à six élèves. L'enseignante a fixé la modalité de l'atelier d'écriture. S'inspirant de l'usage des mots que fait le narrateur de mon roman, et des définitions de mots qu'il recopie dans un dictionnaire, elle a proposé à chacun d'inventer un mot, « un mot qui manque à la langue française », d'en écrire une définition, et de rédiger un petit récit employant ce mot à titre d'exemple. L'étape suivante serait de procéder à la création d'un texte collectif, chaque groupe se mettant d'accord pour construire un récit plus développé intégrant le mot de chacun de ses membres. Je passe de table en table, je lis ce qu'ils écrivent, je prodigue un conseil ou un encouragement, je suis à l'occasion épaté par telle invention d'un mot valise dont on se demande effectivement pourquoi il n'existait pas encore (j'aime beaucoup « morcelaine », désignant un bris de vaisselle). Le principe du néologisme a permis une exploration ludique, humoristique, aux frontières de l'absurde, plutôt réjouissante.

- Troisième séance : lundi 4 juin 2011.

Suite et fin de l'atelier d'écriture. Les niveaux d'avancement entre les groupes sont très disparates. Les récits sont souvent des anecdotes de quatre lignes autobiographiques ou pseudo-autobiographiques (ayant pour la plupart trait à la nourriture et à un appétit frustré — la prévalence de ce thème est étonnante, peut-être due à l'horaire de nos écritures, un peu avant midi...) mais parfois se révèlent nettement plus sophistiqués, deux groupes au moins ont agencé diverses péripéties feuilletonesques. Certains élèves réussissent à progresser ensemble, ont développé une longue histoire et y ont manifestement puisé du plaisir, ajoutant au passage une dimension graphique, représentant par un dessin une application de leur néologisme (puisque c'est, là aussi, la logique des dictionnaires) ; en revanche, certains patinent, soit parce qu'ils ne réussissent pas à travailler à plusieurs, soit en raison de leurs blocages individuels — blocage d'expression, ou d'imagination, ou les deux, il est difficile de trancher. La séance se termine par les lectures à haute voix de chacun des élèves (sauf ceux qui ne le souhaitent pas), et je changeais alors le registre de mes conseils et remarques, leur expliquant que pour moi la lecture à haute voix était une étape importante et naturelle du travail.

Le bilan est, je crois, positif. Le but essentiel semble atteint puisque certaines inhibitions vis-à-vis de l'écrit ont pu être surmontées, sans violence (je renvoie à nouveau ci-dessous, à la fin des annexes, pour le témoignage de l'enseignante, qui explicite ce que les élèves en ont tiré selon elle).

Toutefois, je citerai pour conclure un cas individuel qui me semble exemplaire d'ambiguïté et explique à lui seul l'arrière-goût de frustration qui peut perdurer.

L'une des filles de la classe, Céline, que l'enseignante m'avait présentée comme absolument rétive à la lecture, à l'écriture, au collège en général, et par ailleurs (quoique ce soit lié) en difficulté dans sa vie personnelle et familiale, s'était montrée réceptive dès la première séance à ce que je racontais et à la façon dont je lisais mon livre à voix haute (pour le coup, elle, c'est après chaque séance qu'elle m'a dit « je vais essayer de le lire votre livre »).

Elle a donc joué le jeu de l'écriture et a, très laborieusement, rédigé un texte, fort piteux orthographiquement et grammaticalement, mais où elle a pu exprimer quelque chose qui lui tenait vraiment à cœur. Son néologisme était « amidure », et je lui en ai fait des compliments, puisque ce mot m'apparaissait très riche, il pouvait se prêter à plusieurs interprétations, complémentaires ou contradictoires. On y entendait « amitié dure », soit un oxymoron évoquant toutes les violences que deux amis peuvent commettre envers l'autre, soit « amitié qui dure », c'est-à-dire qui survit, qui traverse lesdites violences et en sort plus forte.

Je lui ai même dit : « À partir du moment où

un mot peut signifier plusieurs choses à des niveaux différents, voire des choses contradictoires, il est poétique. Félicitations, tu as fait de la poésie ! »
M'écoutant, elle était épatée de ce qu'elle avait écrit, oui, c'est bien cela qu'elle avait voulu exprimer, elle était consciente des ambiguïtés qu'elle avait dans la tête, et elle avait inventé un mot qui les reflétait, elle découvrait qu'écrire permettait cela, créer un lien entre soi et soi, mettre des mots sur le chaos en tête.

Quelques jours après la dernière séance, elle m'a envoyé un mail qui disait, en substance :
« Je suis Céline, vous vous souvenez de moi ? C'est moi que vous avez traitée de poétique. J'aimerais bien que vous me donniez des conseils pour écrire, je peux vous poser des questions ? »

J'ai répondu que, naturellement, elle pouvait me poser toutes les questions qu'elle voudrait, mais que d'ores et déjà je pouvais lui donner ce conseil d'ordre général : pour écrire, il fallait lire. C'était comme pour un musicien : pour jouer de la musique, il fallait d'abord beaucoup en écouter, ne serait-ce que pour découvrir quelles notes vont bien ensemble.

Elle m'a répondu : « Alors ça va être impossible. Je ne suis pas fan de lecture. »

J'avais peut-être gaffé ? Lui avais-je rappelé ses lacunes au lieu de l'inciter à s'y mettre malgré tout ? En dépit de mes encouragements ultérieurs, elle ne m'a plus écrit.

Ces ateliers d'écriture sont sans doute utiles ; ils n'accomplissent pas de miracle. Ils « font écrire », oui, en ce sens sont vertueux... Mais s'ils sont à même de dépasser tel ou tel blocage individuel, ils ne résoudre pas la rupture qui me semble consommée entre la lecture, la littérature, la culture d'une part, et l'école (et les écoliers) de 2012.